This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

S/AU
321
2

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

RUSSES ET SLAVES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de Bohême. 1 vol. in-18. Librairie internationale, 1866.

La Bohême historique. 1 vol. in-8. Librairie internationale, 1867.

Cyrille et Méthode. Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. 1 vol. in-8. Librairie Franck, 1868.

Le Monde slave. 1 vol. in-12. Librairie Didier, 1873.

Études slaves. 1 vol. in-12. Librairie Ernest Leroux, 1875.

Nouvelles Études slaves. 2 vol. in-12. Même librairie, 1880, 1886.

Itinéraires de l'Asie centrale. 1 vol. in-8. Même librairie, 1878.

Contes slaves. 1 vol. in-18. Même librairie, 1882.

Esquisse sommaire de la mythologie slave. 1 vol. in-8. Même librairie, 1882.

Grammaire russe. 5e édition. 1 vol. in-8. Librairie Maisonneuve, 1886.

Histoire de l'Autriche-Hongrie. 3e édition. 1 vol. in-12. Librairie Hachette, 1889.

La Russie et l'Exposition de 1878. 1 vol. in-12. Librairie Delagrave, 1878.

Les Prussiens en Alsace-Lorraine. 1 vol. in-12. Librairie Plon, 1876.

La Bulgarie. Paris, Cerf, 1885.

La Chronique de Nestor, traduite sur le texte slavon-russe, avec une introduction et un index critique. Leroux, 1884.

Les Slaves au dix-neuvième siècle. Cerf, 1885.

La Save, le Danube et le Balkan. 2e édition. Paris, Plon, 1889.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois

LOUIS LEGER
Professeur au Collège de France

RUSSES ET SLAVES

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

LES SLAVES ET LA CIVILISATION
LA FORMATION DE LA NATIONALITÉ RUSSE. — LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE RUSSE
LA FEMME ET LA SOCIÉTÉ RUSSE AU XVIe SIÈCLE
LES PREMIERS DIPLOMATES RUSSES A L'ÉTRANGER
LA BULGARIE INCONNUE. — LE PEUPLE SERBE
LE POÈTE DU PANSLAVISME

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

Droits de traduction et de reproduction réservés.

~~I. 3764~~
~~Slav 3242~~
A

HARVARD COLLEGE
DEC 9 1890
LIBRARY.

Dennis fund.

Slav 321.2 (1)

HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 30 1987

INTRODUCTION

LES SLAVES ET LA CIVILISATION

Depuis quelques années, tout ce qui concerne la race slave excite en France un intérêt particulier. On sent d'instinct que cette race est l'adversaire naturel du monde germanique, qu'elle seule peut un jour, d'accord avec la France, mettre une barrière à l'expansion effrénée de l'Allemagne. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a vingt-cinq ou trente ans, on considérait volontiers les Slaves comme des barbares indignes de faire partie du système politique de l'Europe. On publiait de gros livres pour démontrer que la Russie n'appartenait pas à la race aryenne, et qu'elle devait être purement et simplement reléguée en Asie; on rêvait pour les Polonais un état plus ou moins chimérique; mais on abandonnait volontiers les Slaves du bassin de l'Elbe ou du Danube à la suprématie des Allemands et des Turcs. Aujourd'hui encore, on peut entendre de fort bons esprits regretter que les circonstances aient obligé la France à se rapprocher des barbares. Si

les Allemands étaient assez sages pour nous rendre l'Alsace, le devoir serait de se raccommoder avec eux, de s'entendre avec eux pour défendre contre les intrus la vieille culture de l'Occident. L'union franco-slave n'est qu'un pis aller, une sorte de mésalliance analogue à ces mariages de familles nobles avec des familles inférieures qui ont, avant tout, pour objet de relever une fortune compromise et de redorer un blason.

Les Slaves sont-ils vraiment si indignes de figurer parmi les *Kulturvælker*? sont-ils vraiment si barbares et si incapables de civilisation? La question vaut la peine d'être examinée.

Si on jette les yeux sur une carte de l'Europe, on constate que la race slave est partout située sur la frontière du sud et de l'occident au point de contact des Européens avec les allogènes païens ou musulmans. Elle ne s'est point développée comme la race latine sur les bords embaumés de la Méditerranée, la mer civilisatrice par excellence; elle n'a point, comme la France, l'Allemagne ou l'Angleterre du moyen âge, reçu l'héritage direct de la culture latine. Confinée sous un climat rigoureux, au milieu des forêts, sous les brumes du nord, elle a reçu les bienfaits du christianisme plus tard que les autres nations; la plupart des peuples qui la composent ont eu pour institutrice Byzance qui représente une forme intéressante, mais décadente de la civilisation. Ceux qui se sont trouvés en contact avec l'Allemagne ont vu, dès leur constitution première, leur

existence menacée : aux mains des missionnaires germaniques, l'Évangile leur est apparu le plus souvent comme le symbole de la servitude. Dans toute l'Allemagne du Nord les Slaves de l'Elbe ont disparu sous la pression incessante, sous l'effort infatigable des croisades germaniques; la Prusse tout entière s'est élevée sur les ruines de vingt peuples disparus; en Bohême, l'Allemand a pénétré tantôt comme colon, tantôt comme dominateur; en Pologne, l'Ordre teutonique a repoussé les Slaves de la Baltique, le *Drang nach Osten* a germanisé la Silésie bien avant que les partages aient adjugé à la Prusse cette province de la Grande Pologne qui a été le berceau même de son histoire, Gniezno où repose saint Adalbert, dont l'évêque était naguère primat du royaume et où pontifie aujourd'hui un prélat prussien.

La Russie, après avoir constitué autour de Kiev un État florissant, a gémi pendant deux siècles sous la domination des Mongols : les Serbes et les Bulgares qui avaient eu leurs rois nationaux, leurs patriarches autocéphales, ont succombé au XIVe siècle sous le joug des Osmanlis; dès le XIIe, les Croates, les Slovaques avaient été englobés dans l'État hongrois; faut-il s'étonner si, dans des circonstances aussi difficiles, les peuples slaves n'ont pu rendre à la civilisation les mêmes services que les nations plus heureuses auxquelles ils servaient de remparts contre les païens? La plus grande partie de leurs efforts a été absorbée par la lutte pour

l'existence. D'ailleurs, est-ce donc un si mince service que de nous avoir protégés contre les Tartares et les Osmanlis; et que serions-nous aujourd'hui si les peuples musulmans n'avaient usé leur puissance dévastatrice contre l'énergie d'une race moins heureuse que la nôtre?

Est-ce à dire, d'ailleurs, que même pendant cette période si douloureuse, les Slaves soient restés absolument inactifs, qu'ils n'aient rien produit dans l'ordre intellectuel et moral? Les noms de Jean Hus en Bohême, de Kopernik en Pologne suffisent à répondre; l'université de Prague est la seconde de l'Europe centrale après celle de Paris, et celle de Cracovie suivit dignement l'exemple de ses deux aînées.

Les progrès récents de l'histoire et de l'archéologie nous permettent de constater chez les Slaves orthodoxes, chez les Serbes, les Bulgares, les Russes, même au moyen âge, tout un mouvement intellectuel, littéraire, artistique qui, pour avoir été moins intense que le nôtre, n'en mérite pas moins toute l'attention du publiciste et de l'historien. Il faut tenir compte des circonstances où ce mouvement s'est produit; il faut savoir, d'autre part, que la plupart des monuments de l'art et de la littérature ont disparu au milieu des épreuves qui ont accablé la race slave; les édifices ont été ruinés; les manuscrits brûlés ou dispersés; il n'y a pas un demi-siècle, en Bulgarie, les évêques fanariotes faisaient encore détruire les manuscrits bulgares qui leur tombaient

sous la main; pendant tout le XVIIe et le XVIIIe siècle, en Bohême, la contre-réformation a infligé le même sort aux manuscrits tchèques entachés d'hérésie. En 1812, l'incendie de Moscou a dévoré des trésors littéraires dont la perte est absolument irréparable.

Sauf dans le nord de l'Allemagne, où elle a été absorbée par la Prusse et la Saxe, la race slave a survécu à toutes les épreuves qui l'ont accablée. Après une longue période de torpeur, elle est entrée définitivement dans la vie européenne.

Au commencement du XIXe siècle, on ne comptait qu'un seul État slave, la Russie; aujourd'hui, trois États nouveaux sont constitués dans la péninsule balkanique : la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie; on peut chicaner sur leur *modus vivendi*, personne ne songe à contester leur existence. Dans l'État autrichien, les Slaves semblaient naguère ne constituer qu'un élément ethnographique. Le latin et l'allemand jouaient dans leur vie publique et littéraire un rôle qui rejetait au second rang les idiomes nationaux.

Tout cela a bien changé au XIXe siècle. Sous l'influence du mouvement politique qui les a ramenés à la conscience de leur nationalité, tous les Slaves, depuis les frontières de Sibérie jusqu'aux rivages de l'Adriatique, se sont rattachés à leurs origines, ont renoué le fil brisé de leur tradition. Ils ont recherché, dans le passé, les grands hommes dont ils avaient négligé le souvenir; ils ont remis leurs œuvres en lumière, ils leur ont donné de dignes successeurs.

La période du hussitisme est aussi intéressante en Bohême que l'est celle de la Réforme en Allemagne : la renaissance littéraire de la Pologne, au XVIe siècle, n'est pas moins brillante que celle de l'Italie; l'école poétique dalmate du XVIIe et du XVIIIe siècle peut comparer ses productions aux œuvres les plus remarquables de l'Occident : chez les peuples moins favorisés au point de vue de la littérature savante on a découvert tout un trésor de chants populaires qui, seuls en Europe, peuvent rivaliser avec l'épopée homérique.

Sous l'influence de ces découvertes, les idiomes slaves se sont résolument affranchis de la domination des langues étrangères. Au XVIIIe siècle, il fallait faire venir des Allemands pour peupler l'académie récemment fondée à Pétersbourg. Aujourd'hui la littérature russe déborde sur le monde entier et l'on songe à peine à s'étonner quand un critique distingué déclare « qu'elle arrive à point pour refaire notre tempérament dégénéré, pour réparer notre anémie intellectuelle ».

Mais ce n'est pas en Russie seulement que la littérature se renouvelle : en Pologne, la poésie a produit, dans notre siècle, toute une série d'œuvres remarquables qui ne pâlissent point à côté de celles de Byron ou de Hugo; en Croatie, le mouvement illyrien de 1830 a laissé derrière lui des épigones aussi vaillants que leurs aînés : en Serbie, en Bulgarie, la renaissance littéraire suit pas à pas les évolutions de la renaissance politique. Il y a cin-

quante ans, le prince de Serbie ne savait ni lire ni écrire : Belgrade possède maintenant une académie des sciences et son université compte déjà plus de trois cents étudiants; la Bulgarie, sous la domination turque, n'avait pas même connu les bienfaits de la typographie : aujourd'hui la grande mosquée de Sofia est transformée en imprimerie nationale et les deux facultés ouvertes de sa future université voient leurs cours suivis par plus de cent élèves. A Prague, l'université tchèque récemment fondée au détriment de l'université allemande qui germanisait le pays, possède déjà plus de deux mille étudiants, une académie va s'ouvrir sur le plan de notre Institut; à Zagreb, une académie sud-slave et une université ont été récemment créées grâce à la libéralité d'un généreux mécène, Mgr Strossmayer. La première université russe date de 1755 : l'empire, y compris la Pologne et la Finlande, en possède aujourd'hui neuf, sans compter celle de Sibérie dont toutes les facultés ne sont pas encore ouvertes. L'une d'entre elles est établie à Kazan, dans la ville même où fut l'un des derniers foyers de la puissance mongole.

La littérature et la science ne sont pas tout dans la vie des nations : l'art est le plus noble fleuron de leur couronne. Les Slaves l'ont-ils ignoré? Qui oserait le prétendre aujourd'hui? Quelle race a poussé plus loin le sens de la musique et possède plus de mélodies harmonieuses? « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations »,

a dit le poète Kollar. A côté de ces mélodies populaires que nous commençons à peine à soupçonner, il faut placer les œuvres des grands compositeurs russes, tchèques, polonais; des Glinka, des Moniuszko, des Dvorak. On sait tout au plus leurs noms chez nous, et quand il s'agit de compositeurs tchèques, on attribue volontiers leurs œuvres à des Allemands. De ce côté encore, notre éducation est presque tout entière à faire; les œuvres des peintres et des sculpteurs, des Matejko, des Brozik, des Makovsky sont peut-être plus accessibles; mais nous ne connaissons que celles qui viennent nous chercher dans nos salons annuels; un grand nombre nous échappe fatalement : ce sont celles qui sont, comme disent les jurisconsultes, immeubles par destination. Les voyageurs qui sont allés les voir sur place ont rapporté, en général, une impression d'étonnement qui se traduit volontiers par cette formule familière : « Je ne les croyais pas capables d'en faire autant ».

Il y a bientôt un demi-siècle, un poète tchèque, Jean Kollar, publiait en Hongrie un poème étrange intitulé : *la Fille de Slava*, il y chantait les destinées de sa race, il s'efforçait de deviner son avenir :

« Pourquoi, disait-il, nos cœurs frissonneraient-ils? pourquoi se plongeraient-ils dans le deuil? parce que nous avons trouvé devant nous un désert qu'aucune charrue n'a encore déchiré?

« Je ne veux pas d'une victoire qui tombe du ciel sans effort : je préfère la misère, le chaos, l'obscu-

rité, pour faire jaillir la lumière là où régnait jadis le néant.

« Sans doute d'autres suivent un chemin plus aplani : nous nous traînons péniblement, lourdement, derrière eux.

« En revanche, nous sommes un peuple jeune : *nous savons ce que les autres ont fait, mais personne ne peut encore deviner ce que nous serons un jour au livre de l'humanité.* »

Le poète, après avoir évoqué les grands souvenirs de sa race, se reprenait à l'espérance et, dans des vers que tous ses compatriotes savent aujourd'hui par cœur, il s'écriait :

« Que serons-nous, Slaves, dans cent ans? Que sera toute l'Europe? La vie slave, comme un déluge, étendra partout son empire.

« Cette langue que les Allemands, dans leur erreur, tenaient pour un idiome d'esclaves, elle retentira sous la voûte des palais et dans la bouche même de ses adversaires.

« Les sciences couleront par le canal slave ; le costume, les mœurs, *les chants de notre peuple seront à la mode sur la Seine* et sur l'Elbe.

« Ah! si j'avais pu naître à cette époque du règne des Slaves, ou si, du moins, je pouvais sortir alors du tombeau! »

Si Kollar revenait aujourd'hui au monde, il pourrait voir qu'une grande partie de ses prédictions s'est déjà réalisée. Ce n'est pas un siècle qu'il a fallu pour produire ce miracle : cinquante ans à

peine ont suffi. Mais l'engouement qu'excitent en nous certaines productions du génie slave ne doit pas être simplement un caprice de salon, une fantaisie éphémère.

Il faut bien nous pénétrer de cette vérité : à l'époque où nous sommes, nulle race en Europe ne mérite plus sérieusement d'être étudiée que la race slave; aucune n'a donné depuis un demi-siècle plus de preuves de vitalité et d'aptitude au progrès. En s'efforçant de mieux connaître le génie de cette race, et de s'en rapprocher au point de vue politique, ni l'âme ni l'esprit de la France ne sauraient être soupçonnés de rechercher une mésalliance.

Avril 1890.

RUSSES ET SLAVES

LA FORMATION
DE LA NATIONALITÉ RUSSE[1]

Pour comprendre le rôle qu'un peuple a joué dans l'histoire de la civilisation, il faut se rendre compte, d'abord des conditions physiques au milieu desquelles il s'est formé, ensuite des éléments ethnographiques qui l'ont constitué. Il n'y a guère en Europe de nations pures et sans mélange; les Ibériens, les Celtes, les Romains, les Germains, les Normands se sont mêlés sur le sol de la Gaule; les Etrusques, les Latins, les Grecs, les Celtes, les Germains ont constitué

1. Bestoujev-Rioumine, *Histoire de Russie*, 2 vol. Saint-Pétersbourg, 1872-1885. — Tratchevsky, *Histoire de Russie*. Saint-Pétersbourg, 1885. — Rambaud, *Histoire de Russie*, seconde édition. Paris, 1884. — L. Leger, *Chronique dite de Nestor*, traduite sur le texte slavon russe. Paris, 1884. — V. Thomson, *The Relations between ancient Russia and Scandinavia*. Londres, 1877.

l'Italie moderne. Il y a au point de vue des origines, de l'anthropologie, un abîme entre le Basque des Pyrénées et le Flamand de Dunkerque, comme entre le Lombard de Milan et le Grec de Tarente. Les pays méditerranéens sont arrivés à la civilisation avant ceux que baignent les eaux grises des mers du Nord. Les Germains ou les Scandinaves n'entrent réellement dans l'histoire qu'au moment où ils prennent le contact des peuples du Midi, plus favorisés qu'eux par la nature. Les Slaves, longtemps relégués dans des plaines lointaines, n'apparaissent à leur tour qu'après les Germains. Parmi les Slaves, quelques groupes prennent part à la migration des peuples, par exemple les Tchèques, les Serbes, les Croates, les Bulgares. D'autres, au contraire, restent confinés dans les pays où ils ont vécu de toute antiquité. Tels sont les Slaves de la Pologne et de la Russie. Sur la scène de l'Europe chrétienne, ces peuples apparaîtront fatalement les derniers.

I

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour se rendre compte des conditions physiques qui com-

mandent pour ainsi dire l'histoire de la Russie primitive. Dans des plaines immenses, des populations nomades ou sédentaires sont groupées autour des lacs ou des fleuves. Rien ne s'oppose à l'expansion des tribus, rien sauf les intérêts contraires d'une autre tribu, sauf les accidents du terrain, les forêts à abattre, les marais à dessécher. Les espaces à parcourir sont immenses ; mais des fleuves non moins immenses constituent des « chemins qui marchent », et grâce à eux les rivages de la Baltique ne sont qu'à quelques journées de ceux de la mer Caspienne ou de la mer Noire. L'âpreté du climat trempe des tempéraments et des caractères vigoureux; l'uniformité du sol engendrera promptement l'uniformité des mœurs; les esprits seront nivelés comme les steppes infinies; une fois traversée cette période de particularisme et d'anarchie par laquelle débute l'histoire de tous les peuples, l'unité de commandement sera facile à établir et se maintiendra sans peine. « Le désert est monothéiste », a dit un écrivain célèbre. On peut appliquer ce mot à la Russie : « La steppe est autocratique ». Le despotisme y résulte de la configuration même du pays. D'autre part, le sol n'ayant aucun relief, le paysage n'offre point de

traits caractéristiques; l'homme n'a pas devant lui d'horizon limité. « Ici, dit un écrivain russe, la pensée inquiète n'a pas où se concentrer; l'imagination se perd dans cette étendue colossale et monotone. » L'habitant n'a pas, comme dans les pays de montagnes, l'occasion de s'attacher aux lignes nettement déterminées de tel ou tel paysage; de quelque côté qu'il dirige ses pas il retrouve la même nature; il rencontre partout le bois qui lui permettra de construire à peu de frais et en peu de temps une cabane semblable à celle qu'il a quittée naguère; de là des instincts vagabonds, un besoin de déplacement perpétuel. Les goûts nomades du Russe s'expliquent par la monotonie et l'uniformité du pays qu'il habite. Cette uniformité favorable aux mouvements et à l'expansion des peuples ne l'est pas moins à leur fusion; il leur sera plus facile de se pénétrer mutuellement, de se mêler en une masse unique.

L'homme donc se déplace volontiers; les chemins qu'il suit le plus facilement, ce sont les fleuves. Toute l'histoire de la Russie est réglée, dominée par les voies fluviales; elle commence à Novgorod-la-Grande sur le lac Ilmen qui, par le Volkhov, communique au lac Ladoga, lequel

débouche par la Néva dans la Baltique; elle continue à Kiev qui, par le Dniéper, s'ouvre l'accès de la mer Noire et du monde byzantin, elle s'achève dans la Russie moscovite qui commande le cours supérieur du Volga, de l'Onéga et de la Dvina du Nord. Les trois premières capitales de la Russie, Novgorod, Kiev, Moscou, symbolisent en quelque sorte la domination successive de trois bassins différents : celui de la mer Baltique, celui de la mer Noire, celui de la mer Caspienne. Sous Pierre le Grand, la Russie, par la fondation de Pétersbourg, revient en quelque sorte au berceau de son histoire, et reprend définitivement possession de la Baltique qui lui assure un débouché permanent sur l'Occident.

L'immensité des plaines est essentiellement favorable au mélange des populations. La montagne développe chez ses habitants le sentiment invincible du particularisme; les indigènes des cantons montagnards conservent avec une ténacité opiniâtre les mœurs, les costumes, les traditions nationales; témoin les Gallois du pays de Galles non encore assimilés après tant de siècles de domination britannique, témoin les Basques encore aujourd'hui réfractaires au recrutement français; témoin, en Russie même, les

Caucasiens qui garderont longtemps encore une physionomie distincte. Au contraire, les habitants des plaines se laissent aisément assimiler. Cette assimilation est surtout facile aux périodes primitives de l'histoire, à l'époque où le christianisme soumet sans lutte au joug « doux et aimable » de l'Évangile des populations naïves et grossières. Elle devient naturellement beaucoup plus difficile lorsque des régimes politiques différents se sont établis, lorsque des littératures nationales ont eu le temps de se former, des églises nationales de s'organiser. Les Mériens, les Mestcheriens, les Mouromiens se sont laissé absorber presque sans lutte dans l'unité de la Russie orthodoxe. Les Polonais, bien que soumis depuis près d'un siècle, restent réfractaires à toute assimilation. C'est qu'ils ont eu le loisir de se créer un organisme religieux indépendant, et cet organisme ne se laisse pas supprimer du jour au lendemain. Il en est de même des peuples bien inférieurs aux Polonais en civilisation, comme les Tatars, dont la nationalité s'appuie sur une religion ancienne et puissante. Ils ont pu être conquis, ils ne sont pas assimilés.

II

La nationalité russe a pour base, pour foyer de cristallisation un groupe slave, mais ce groupe a absorbé dans la suite des siècles de nombreux éléments *allogènes*. Il a été soumis tour à tour aux influences les plus diverses. Négliger ces éléments et ces influences, ce serait s'exposer de gaieté de cœur à ne pas comprendre la façon dont s'est formé l'un des peuples les plus puissants de l'Europe.

Je n'ai pas l'intention de remonter ici aux époques préhistoriques et d'étudier les peuples à jamais disparus qui nous sont connus surtout par le témoignage d'Hérodote et qui exerceront longtemps encore la sagacité des archéologues, des anthropologistes ou des ethnographes. Je laisse de côté les Scythes et les Sauromates, et j'arrive immédiatement au moment où les Slaves apparaissent dans l'histoire, c'est-à-dire au milieu du IXe siècle de l'ère chrétienne. A cette époque le nom de la Russie est encore inconnu. Celui de Slaves (Sloviene) ne s'applique qu'à une peuplade particulière. Elle est établie aux alentours du lac Ilmen, sur le Volkhov, sur les

bords du lac des Tchoudes; ce nom indique qu'elle y a récemment remplacé une population finnoise. Sa principale ville est Novgorod, qui veut dire la nouvelle ville ou plutôt la nouvelle forteresse; le mot *grad* dans tous les pays slaves indique un endroit fortifié. S'il y a une nouvelle forteresse, c'est évidemment qu'il y en a eu jadis une ancienne dont l'histoire n'a pas retrouvé la trace. De ce fait on peut conclure — si on ne le savait d'ailleurs — que les Slaves païens avaient des villes et qu'ils étaient une race sédentaire. Au sud-ouest, nous trouvons les Krivitches dont le centre est Pskov et qui rayonnent à l'est jusque vers Smolensk et sur le haut Dniéper; sur le Dniéper inférieur, nous rencontrons les Polianes qui ont pour villes principales Pereïaslav et Kiev; leur nom veut dire habitants des plaines. *pole*; au point de vue étymologique, il est identique à celui des Polonais, avec lesquels les Polianes ne doivent cependant pas être confondus. On voit fréquemment des peuples slaves qui à des distances considérables portent des noms identiques; ces noms répondent à des circonstances physiques analogues : les habitants des bois, des plaines, des marais, etc. On en trouvera plus d'un exemple dans l'index critique

qui accompagne l'édition française de la *Chronique* dite de Nestor. Ces Polianes, habitants de la plaine, confinent à l'ouest aux Drevlianes ou habitants des bois, et à des peuples moins importants, dont l'énumération n'a ici qu'un médiocre intérêt. Les Slaves qui entreront plus tard dans l'ensemble de la famille russe (les Doulebes, les Tivertsiens, les Khorvates ou Croates) s'étendent vers l'ouest jusqu'au pied des Carpathes, jusqu'aux rives du San, qui appartient au bassin de la Vistule. Sur la rive gauche du Dniéper, les Severianes ont pour centre Tchernigov; dans le bassin supérieur du Volga, sur la haute Oka, les Viatitches sont groupés autour de quelques villes dont aucune n'a joué dans l'histoire un rôle important.

Tels sont les peuples principaux — je néglige les tribus secondaires — qui dans le futur État russe constituent la Slavie primitive; nous y retrouvons les divers éléments qui fourniront plus tard la nationalité russe. Les riverains de la Dvina occidentale sont des Russes blancs, ceux du moyen Dniéper sont des Malo-Russes ou, comme on dit encore aujourd'hui, par un archaïsme assez singulier, des Petits-Russiens; les habitants du bassin de l'Ilmen ou du Volga supé-

rieur sont des Grands-Russes. Ce sont eux qui, grâce à leur esprit politique, à leurs instincts de colonisateurs et de conquérants, sont destinés à constituer le noyau du monde russe.

Jetez les yeux sur une carte; tracez une ligne perpendiculaire de l'extrémité sud du lac Ladoga, jusqu'à l'embouchure du Dniéper dans la mer Noire; prenez les contrées situées à l'ouest de cette ligne, et vous aurez une idée à peu près exacte de l'étendue du monde slavo-russe au milieu du IXe siècle, c'est-à-dire vers l'époque où les Slaves, jusque-là immobiles dans leurs résidences primitives, vont commencer leur mouvement d'expansion vers l'Orient, mouvement qui n'est pas encore terminé aujourd'hui.

Aucune barrière bien définie ne sépare ces peuples de leurs voisins; les fleuves mêmes ne constituent pas une frontière sérieuse et facile à défendre dans un pays où les cours d'eau les plus larges et les plus rapides sont gelés pendant plusieurs mois. Voyons quels sont ces voisins.

III

Au nord-ouest, au nord et à l'est, nous trouvons d'abord des peuples ouralo-altaïques, les

Finnois; ils occupent les bords de la mer Baltique et s'étendent jusqu'au bassin du Niémen; ils portent les noms d'Ingriens, de Votes, de Tchoudes, d'Ehstes, de Lives et de Kors [1]. Ces dernières dénominations se rencontrent encore aujourd'hui dans les noms de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande. Les Finnois de ces provinces ne se sont pas laissé assimiler et subsistent encore au XIXe siècle. Au nord du lac Ladoga nous trouvons encore des Finnois, les Caréliens et les Finnois proprement dits qui peuplent actuellement la Finlande; à l'est, dans le bassin supérieur du Volga et du Don, s'étendent d'autres populations finnoises, les Mériens, les Mouromiens, qui ont laissé leur nom à la ville de Mourom (aujourd'hui située dans le gouvernement de Vladimir et patrie du héros légendaire Ilia Mouromets), les Mestcheriaks, plus loin au nord-est, entre la Dvina du nord et la Kama, les Biarmiens ou Permiens dont la ville de Perm nous a conservé le nom.

Tous ces peuples ont laissé peu de traces; ils

1. Le nombre total des Ehstes est évalué à près de 800 000, dont 700 000 en Livonie et en Esthonie et une cinquantaine de mille dans les gouvernements de Pskov, Vitebsk et Saint-Pétersbourg; les Lives ne sont guère plus de 2 000 en Courlande; les Kors ou Koures ont disparu.

se sont promptement assimilés aux Slaves colons ou conquérants. On compte encore aujourd'hui 75 000 à 80 000 Permiens pur sang. Le grand agent d'assimilation a été avant tout le christianisme. Les Finnois avaient avec les Slaves un trait commun d'une importance considérable : c'était un peuple sédentaire et agriculteur. Les tumuli qu'ils ont laissés ont été récemment explorés par un archéologue distingué, le comte Ouvarov; il les a décrits dans un ouvrage dont il existe une édition française [1]. Ils connaissaient l'emploi du fer et l'usage des métaux précieux; ils avaient un art rudimentaire. Leur civilisation ne paraît pas avoir différé beaucoup de celle des Slaves primitifs de la Russie; ils vivaient sous le même ciel, obéissaient aux mêmes conditions climatériques et faisaient avec eux de nombreux échanges. Les écrivains arabes, dans les récits qu'ils nous font de la Russie primitive, confondent volontiers les Finnois avec les Slaves pur sang. Les Slaves n'ont point à rougir de s'être alliés avec ce peuple auquel ils apportèrent leur langue, leur littérature et leur religion. Nous avons sous les yeux dans la

1. *Les Mériens*, traduit en français par Malaqué. Moscou, 1872.

Finlande actuelle un curieux et intéressant spécimen de la race finnoise pure.

Touraniens par la langue et probablement aussi par l'origine, les Finlandais, dit M. Élisée Reclus, ne sont point certainement inférieurs à leurs voisins, et leur ambition légitime est d'avoir des égaux, non des supérieurs parmi les peuples de l'Europe. En dépit de la théorie qui reconnait aux Aryens toute supériorité intellectuelle et morale sur les peuples d'une autre origine, il est certain que, pris en masse, les Suomi sont plus actifs, plus économes et surtout plus honnêtes que les habitants des pays limitrophes. Les écrivains russes admirent les qualités des Finlandais, leur persévérance dans le travail, leur probité, la réserve pleine de dignité avec laquelle ils évitent de demander un pourboire ou d'y faire la moindre allusion. Du reste, ce n'est pas seulement à la race qu'il faut attribuer ce privilège des Finlandais; tandis que les paysans russes asservis devaient contracter tous les vices de l'esclave, ceux de la Finlande jouissaient d'une liberté relative. Pendant toute la période de la domination suédoise, les habitants du pays eurent part aux droits civils et politiques, et la plupart des cultivateurs restèrent propriétaires du sol. Maintenant presque tous les Finlandais savent lire et peuvent se dire réellement instruits en comparaison des moujiks russes des départements voisins.

M. Reclus, qui néglige peut-être trop volontiers le rôle de l'élément religieux dans la vie des peuples, oublie de rappeler que les Finlandais appartiennent au culte réformé, dont les adhérents professent généralement une moralité supérieure à celle de leurs voisins. La reli-

gion est dans l'histoire un facteur plus important que la race. S'il est dans la science un dogme dangereux et faux, c'est celui qui affirme la fatalité de la race. Le propre de l'homme c'est d'être avant tout un animal libre et perfectible.

Un peuple n'est pas seulement la résultante du mélange matériel de telles ou telles combinaisons ethniques. Sa physionomie morale, sa civilisation se modifient sous l'influence d'éléments qui n'entrent que pour bien peu de chose ou même pour rien dans sa constitution physique. Slaves et Finnois se sont mélangés dans la suite des siècles pour former la matière brute de la nationalité russe. Cette matière a subi des influences diverses, et elle leur a obéi. Voyons quels sont, en dehors des Finnois et des Russes, les peuples voisins dont le génie a pu rayonner sur eux. Tous ces peuples sont essentiellement indo-européens. Ce sont des Grecs, des Slaves (les Polonais des pays vistuliens) et enfin des Scandinaves.

IV

On sait que les Grecs avaient de toute antiquité établi des comptoirs ou jeté des colonies

sur les côtes septentrionales de la mer Noire. Il suffit de rappeler les noms classiques d'Olbia, de Theodosia (Kaffa), de Panticapée, qui est aujourd'hui Kertch. Ces colonies participaient à la haute culture de leur métropole, et les archéologues ont découvert quelques-unes des œuvres d'art qu'elles exportaient soit chez les Slaves, soit chez les Scythes, leurs prédécesseurs. Mais ces colonies ont-elles exercé une influence quelconque sur la civilisation des Slaves primitifs? On a essayé de le prétendre. On a voulu établir un lien entre la poésie populaire de la Russie méridionale et l'épopée homérique. Ce sont là des hypothèses purement gratuites. Les colonies helléniques du Pont-Euxin n'ont pas dû exercer sur les Krivitches, ou les Sévériens, plus d'influence que Phocée ou Antipolis sur les Arvernes ou les Bellovaques. Le monde hellénique ne pénétrera le monde slave que par la propagation du christianisme.

Dans la période préhistorique, les Slaves du Volkhov, du Dniéper, ou du Volga supérieur, ne diffèrent guère de leurs frères polonais ou de leurs congénères lithuaniens. C'est le christianisme qui imprimera aux deux groupes

lékhite et russe une physionomie distincte, qui les opposera l'un à l'autre comme représentants l'un de la foi latine, l'autre de la foi orthodoxe. Quant aux Lithuaniens, qui au point de vue linguistique semblent former la clef de voûte entre les peuples germaniques et slaves, ils jouent dans l'histoire un rôle purement négatif; attardés dans un paganisme exclusif et stérile auquel ils ne renonceront définitivement qu'au XIVe siècle, ils sont destinés à être absorbés tour à tour par les influences russes ou polonaises.

Des voisins bien autrement entreprenants et qui marqueront d'une profonde empreinte les premières pages de la vie russe, ce sont les Scandinaves. A vrai dire, ils ne confinent pas directement aux Slaves. Ils en sont séparés par certains groupes de Finnois, masse inerte, facile à percer, et par la mer Baltique, qui pour un peuple de marins n'est pas une barrière. Ce sont les Scandinaves que les anciennes chroniques russes désignent sous le nom de Varangues ou Varègues. Ce nom, ils le donnent à la mer Baltique, qui est le théâtre habituel de leurs courses incessantes. Ils appartiennent à cette race aventureuse que ses instincts errants jetteront tour à tour sur la France, sur l'An-

gleterre et même sur la lointaine Italie. La Slavie du Volkhov et du Dniéper les attire de bonne heure; ce n'est pas, sans doute, par ses richesses naturelles : au point de vue des produits et du climat, elle ne vaut guère mieux que la Scandinavie. Mais c'est qu'elle est le chemin de l'Orient asiatique et de Constantinople, c'est que par ses immenses plaines et ses fleuves immenses, le Dniéper et le Volga, elle met la Baltique en rapport avec la Caspienne. Les trouvailles archéologiques faites sur le sol de l'ancienne Scandinavie attestent de nombreuses relations avec l'Orient et avec Constantinople; les îles d'Oland et de Gotland ont fourni aux antiquaires des monnaies byzantines qui prouvent un mouvement d'échange considérable. On y a trouvé des monnaies koufiques qui proviennent de Bagdad ou du Khorassan.

La *Chronique* dite de Nestor nous indique fort clairement la voie commerciale qui menait du pays des Varègues à Constantinople. Cette voie suit la Néva, traverse le lac Ladoga, remonte le Volkhov, le lac Ilmen et la Lovat. Ici il s'agit de quitter le bassin de la Baltique pour entrer dans celui de la mer Noire. Les

barques légères sont démontées, roulées ou traînées sur les *portages* (volok, volotchok), remises à flot sur la Dvina du sud, puis, après un nouveau débarquement, lancées sur le Dniéper qu'elles n'ont plus qu'à descendre. J'imagine que ce dernier transbordement devait avoir lieu à Smolensk. Le nom de cette ville vient évidemment du mot *smola* (poix, résine). C'était l'endroit où l'on réparait les bâtiments, où on les goudronnait. Je m'étonne de n'avoir rencontré cette interprétation chez aucun historien russe. Elle me paraît s'imposer.

L'usage de faire passer des barques d'un cours d'eau à un autre par l'intermédiaire des portages existe encore dans certaines parties de la Scandinavie, particulièrement en Norvège, où les marins transportent ainsi leurs esquifs d'un fiord à un autre. Le rôle des portages était considérable dans la Russie primitive; ils franchissaient nécessairement la ligne de partage des eaux et servaient à la fois de frontière et de moyen de communication à des populations différentes. Ce rôle a dû naturellement diminuer depuis qu'ils ont été remplacés par des canaux. Leur nom a persisté dans celui d'un grand nombre de localités appelées encore

aujourd'hui *volok* ou *volotchok* (d'une racine *vlek*, tirer). Le paysan leur garde un souvenir reconnaissant et un respect superstitieux. Aujourd'hui encore, au témoignage d'un voyageur russe, dans certains districts du Nord, les portages sont des endroits sacrés, et sur certains d'entre eux les passants sont tenus de jeter en amas des branches, des herbes ou des pierres. Ceci est évidemment un souvenir de l'époque primitive où tous les voyageurs étaient obligés de contribuer à l'entretien de ces chaussées indispensables.

Ce chemin fluvial de la Baltique à Constantinople est connu sous le nom d'*Austurweg* dans les anciens textes scandinaves qui désignent la Russie novgorodienne sous le nom de Gardarike ou pays des villes; les Normands varègues ne le suivaient pas seulement pour entretenir leur commerce avec les pays lointains. Établis d'abord comme marchands à Novgorod, ils n'avaient pas tardé à dominer leurs voisins slaves par la force des armes ; ils avaient imposé tribut aux Novgorodiens, aux Slaves Krivitches et aux Finnois leurs voisins. On avait fini par les repousser; mais, réfugiés dans leurs îles et dans leur péninsule scandi-

nave, ils n'attendaient qu'une occasion pour fondre de nouveau sur des populations médiocrement guerrières et profondément anarchiques. Le jour où ces Normands auront mis définitivement la main sur les bassins du Volkhov et du Dniéper, la Slavie flottante et inerte recevra l'impulsion dont elle a besoin pour devenir un peuple et entrer dans l'histoire. Essayons de comprendre quelle est l'organisation, quel est le génie de ces masses dormantes qui attendent le choc d'une race étrangère pour s'éveiller et prendre rang à leur tour dans la famille des nations.

V

Cette organisation est des plus rudimentaires; elle ne repose ni sur l'idée de l'État ni même sur l'idée de la race. Les Slaves vivent par familles. Ces familles, au sens le plus large du mot, sont commandées par des anciens; un certain nombre de familles constitue une tribu; la tribu a pour centre et pour refuge une enceinte fortifiée (grad ou gorodistché). Les anciens se réunissent dans des assemblées ou *vietchés*, où l'on délibère sur les affaires

communes. A l'ombre de l'enceinte fortifiée s'établissent des villes; le Slave ignore la vie nomade, il est sédentaire et agriculteur. Les instincts guerriers sont peu éveillés; le morcellement des tribus ne leur permet pas de s'entendre pour attaquer les peuples voisins. D'ailleurs, vu l'immensité des espaces, vu l'étendue sans bornes du sol à défricher, les hommes ne sont pas forcés de se le disputer les armes à la main. Ils l'occupent pacifiquement, sans bruit et sans luttes. C'est ainsi que, dans la période historique, on a vu la Sibérie colonisée peu à peu par les Russes bien avant qu'ils en eussent fait la conquête officielle. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que les Slaves primitifs aient complètement ignoré l'art de la guerre. Les découvertes archéologiques semblent prouver qu'ils connaissaient les mêmes armures que leurs voisins, et nous savons par des témoignages positifs que ceux de leurs congénères qui n'appartenaient pas à la Russie firent maintes fois preuve de qualités belliqueuses. Les Slaves du Volkhov et du Dniéper aiment mieux payer tribut aux allogènes que de défendre leur indépendance. Ils se laissent exploiter au nord par les Varègues scandi-

naves, au sud par les Khazars touraniens. Parfois cependant ils réussissent à secouer le joug de l'étranger, mais c'est pour retomber bientôt sous sa domination. En effet, ils ne savent point reconnaître l'autorité d'un chef, et s'ils ont quelque énergie au combat c'est pour lutter famille contre famille, tribu contre tribu.

Si l'agriculture est leur industrie nationale, ils n'ignorent point le commerce. Les produits de Constantinople et de l'Orient musulman arrivaient évidemment sur les marchés de Novgorod ou de Pskov; on a découvert dans les anciennes contrées des Slovènes et des Krivitches de nombreux trésors de monnaies arabes, koufiques, scandinaves, anglo-saxonnes, byzantines; mais il est probable qu'elles ont été plutôt importées par les étrangers que rapportées par les indigènes. On a trouvé également ces monnaies dans les tombeaux des Mériens.

Ces pièces métalliques semblent avoir été surtout recherchées comme ornements. Le commerce se fait avant tout par voie d'échange, parfois même d'échange muet : « Ils montrent des doigts du fer et font des signes avec leurs mains pour demander du fer, et quand on leur donne du fer, un couteau ou une hache, ils vous

donnent des peaux en échange[1] ». La monnaie courante consiste en peaux de martre (*kouna*, mustela felis). Les chansons populaires russes conservent encore aujourd'hui le souvenir de cette période économique. Les garçons de la noce, qui dans les rites rustiques se font payer la rançon de la mariée, chantent : « Donnez-nous une peau de martre, une peau de renard, une grivna (pièce d'or) et un verre d'eau-de-vie ». Celui qui réclame la jeune fille chante à son tour : « Donnez la belle pour une peau de martre ». Dans l'ancienne Russie, on comptait pour une grivna d'or vingt *kouny* (martres) et pour un kopeck, vingt écureuils. Le kopeck, qui ne vaut plus aujourd'hui que trois centimes, a donc singulièrement baissé de prix.

Le commerce, avons-nous dit plus haut, semble avoir été pratiqué surtout par les étrangers. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est le nom que porte le négociant : *gost*, l'hôte; la grande route, c'est le chemin des hôtes, *gostinets*; le bazar où il étale ses marchandises, c'est la cour des hôtes, *gostinny dvor*. Le mot qui désigne encore aujourd'hui le marchand, *koupets*, est

1. *Chronique* dite de Nestor, LXXX.

emprunté aux langues germaniques ou scandinaves.

Les mœurs paraissent avoir été assez douces; mais l'idée d'une justice sociale n'existe pas, la vengeance est la seule réparation de l'injure. La femme n'est ni cloîtrée ni séquestrée; nous la voyons jouer un rôle considérable dans la période scandinave de l'histoire de Russie.

Je n'ai point à tracer ici le tableau de la religion des Slaves primitifs; c'est là une étude complexe qui demande de nombreuses discussions et que j'ai déjà abordée ailleurs [1]. Je n'en veux dégager que les conclusions qui sont ici indispensables. Elle n'est point arrivée chez les Slaves russes — bien différents en cela de leurs congénères les Slaves baltiques — à une organisation savante comme celle des Romains, des Grecs, des Hindous ou des Germains. L'idée de moralité lui fait défaut. Elle ne s'élève guère au-dessus d'un culte assez vague des phénomènes célestes et des forces mauvaises ou bienfaisantes de la nature. L'imagination peuple les eaux, les bois, le foyer domestique de nymphes et de génies tutélaires, elle s'élève même jusqu'à

1. *Sommaire de la mythologie slave.* Paris, Leroux, 1882. Voir aussi mes *Nouvelles Études slaves*, 2e vol., 1886.

la conception de divinités individuelles, comme Peroun, le dieu du tonnerre, Volos, le dieu des troupeaux, Svarog, le dieu du ciel, et Dajbog, le dieu bienfaisant, Stribog, probablement le dieu du froid. Celui qui paraît avoir acquis le plus d'importance, c'est Peroun ; il la doit peut-être à sa parenté avec le Scandinave Thor, dieu des Varègues qui organiseront la Russie. On ne voit pas quel rôle ces divinités assez vagues exercent sur la vie morale de l'homme. L'idée de l'immortalité de l'âme paraît exister, mais il n'est question ni de peines ni de récompenses. Le christianisme avec son dogme de l'enfer et du paradis continue et complète la croyance gréco-romaine. Rien de pareil chez les Slaves ; aussi à deux reprises différentes, dans deux pays slaves, la légende nous montre deux souverains, le Bulgare Boris, le Russe Vladimir, convertis par l'aspect d'un tableau qui représente tout ensemble les joies des bienheureux, les supplices des damnés.

Un trait caractéristique de cette religion primitive, c'est qu'il n'y a point de temples, point de caste sacerdotale. Les rares statues des dieux s'élèvent en plein air, sur des collines, au bord des cours d'eau. Les rites et les sacrifices — il y

a même des sacrifices humains — sont accomplis par le chef de la famille ou de la tribu. En ceci les Slaves de Russie diffèrent essentiellement de leurs voisins les Slaves baltiques et les Lithuaniens, qui ont une puissante organisation cléricale. Il y a bien des magiciens qui exercent sur le peuple une certaine influence, mais ils ne forment pas une corporation, une caste fermée, jalouse de ses prérogatives et résolue à repousser à tout prix un culte nouveau qui viendra fermer ses sanctuaires et tarir la source de ses revenus. Un pays sans clergé sera facilement accessible aux influences religieuses de l'étranger. Dès le xe siècle, on voit les deux cultes païen et chrétien subsister ensemble à Kiev; cette existence simultanée est constatée par des documents officiels, des traités conclus avec Constantinople. Tandis que les païens jurent la paix devant la statue de Peroun, les chrétiens la jurent dans le temple de saint Elie, le saint du tonnerre, le rival et bientôt le successeur de Peroun. Dès cette époque il y a des juifs à Kiev, et la ville est visitée par des musulmans.

On a souvent cité comme une preuve de la tolérance russe la fameuse Perspective Nevsky, de Saint-Pétersbourg, sur laquelle s'élèvent des

temples de toutes les religions. La Russie primitive de Kiev offrira un exemple analogue. Slaves et Varègues, païens chacun à leur façon, chrétiens récemment convertis, sectateurs de Jéhovah ou de Mahomet, s'y rencontrent et s'y coudoient fraternellement, y vivent en paix, sauf toutefois quand quelque fanatique veut prendre pour l'immoler à son dieu le fils du voisin qui professe une autre religion. La Russie, une fois devenue chrétienne, conserve pendant un certain temps la même tolérance indifférente; les filles des princes orthodoxes se marient en Allemagne, en Hongrie, en France, adoptent le latinisme sans aucune résistance. Ce qui caractérise en somme cette période primitive du monde slave, c'est l'absence complète d'organisation, c'est l'anarchie politique et religieuse. L'organisation politique viendra des Scandinaves, l'organisation religieuse du monde byzantin; un peu plus tard arriveront les Mongols, qui façonneront eux aussi l'esprit russe à leur manière, puis les Occidentaux, les Allemands, les Anglais, les Français. Le génie russe, comme on le voit, n'a pas été façonné tout d'un coup; il faut une longue et patiente analyse pour débrouiller les éléments complexes dont il se compose.

VI

Des Slaves et des Finnois, tels sont, au point de vue anthropologique, les éléments constitutifs de la nationalité russe. A l'époque primitive, dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, ce nom n'existe pas encore, et si nous l'employons faute de mieux ce n'est que par un abus de langage. Ceux qui le portent aujourd'hui le doivent à une tribu scandinave, comme les Français doivent leur nom à une peuplade germanique, les Anglais à une tribu des bords de la Baltique.

C'est en 862 que la *Rous* apparaît dans l'histoire, si l'on peut donner le nom d'histoire aux annales plus ou moins légendaires que nous ont léguées les moines de Kiev. Nous avons expliqué dans la première partie de cette étude quelles étaient les raisons qui attiraient les Scandinaves vers la Russie. Les Normands étaient un peuple aventureux par excellence, les migrations lointaines les attiraient, elles étaient en quelque sorte la loi de leur existence : Coutume fut jadis, dit un vieux poète français,

Coutume fut jadis longtemps
En Danemark, entre païens,
Quand homme avait plusieurs enfants
Et il les avait nourris grands,

L'un des fils retenait au sort
Qui est son her [1] après sa mort.
Et cil sur qui le sort tournait
En autre terre s'en allait.

A l'époque dont nous parlons, les Normands avaient déjà pénétré en Angleterre, en Islande, au Groenland; ils s'étaient montrés sur les côtes de la France, où ils n'avaient pas tardé à s'établir. Le pays des Slaves et des Finnois était pour eux une proie facile et tentante. Ils s'y établirent en 862 sous la conduite de trois frères dont l'aîné s'appelait Rurik. D'après la chronique, ils n'y seraient point venus de leur plein gré, ni dans un esprit de conquête; ils auraient été appelés par les indigènes las de l'anarchie perpétuelle au milieu de laquelle ils végétaient : « Notre pays est grand et riche, mais il n'y a point d'ordre parmi nous : venez nous gouverner ». Et Rurik et ses compagnons se seraient résignés à venir! Chose étrange! à l'autre bout de l'Europe, l'annaliste anglais Widukind nous représente, lui aussi, les Bretons appelant chez eux leurs conquérants, les Anglo-Saxons : *Terram latam et spatiosam et omnium rerum copia refertam vestræ mandant ditioni parere miseri*

1. Héritier.

Britti : quidquid imponetis servitii libenter sustinebimus. L'étranger implanté par la force dans un pays a évidemment intérêt à faire croire qu'il a été invité à venir par les indigènes. Un temps viendra sans doute où les historiens russes écriront que leurs ancêtres furent appelés par les Polonais, et les historiens allemands que M. de Bismarck n'a fait que céder aux vœux de l'Alsace-Lorraine.

Il importe peu aujourd'hui de savoir comment la tribu scandinave *Rous* est venue s'établir à Novgorod-la-Grande et dans les pays environnants [1]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle apportait avec elle les instincts maritimes et guerriers des Scandinaves. Il y a en Russie toute une école

1. On m'a récité il y a quelques années, à Saint-Pétersbourg, l'épigramme suivante, qui a trait à cet épisode de l'histoire russe primitive :

« Quand notre Novgorod-la-Grande envoya des ambassadeurs au delà de la mer pour demander des chefs capables de commander à un peuple tumultueux, avec une étrange franchise elle fit dire aux princes étrangers : « Notre pays est « riche et vaste, mais nous ne savons pas y maintenir l'ordre ». — Et depuis ce temps-là la race de Rurik gouverne. Et cependant on ne voit toujours pas d'ordre. O Nestor! Nestor! qui oserait t'accuser de mensonge, toi qui, dès la première page, imprimes à tes annales le sceau de la vérité. — Ni le torrent impétueux des siècles, ni la main de fer de Pierre le Grand, rien n'a pu briser ce sceau. La Russie a toujours le même sort étrange. Oui, c'est un pays riche et vaste... et les Allemands y pullulent, que c'est une bénédiction, et cependant l'ordre y manque toujours! »

plus patriote que critique, plus inspirée qu'érudite, qui répugne à admettre cette brusque intrusion d'un élément étranger dans les annales nationales. Elle a dépensé beaucoup de talent, elle a fait couler des flots d'encre pour démontrer que la Rous était une tribu slave, prussienne, lithuanienne. Malgré tous ses efforts, elle a misérablement échoué. Il suffit d'examiner d'un peu près les noms des premiers princes *russes* ou varègues (c'est tout un), de leurs compagnons ou de leurs successeurs pour reconnaître leur origine scandinave. *Rous* est tout simplement le nom que donnaient à la Suède les peuples finnois groupés autour du golfe de Bothnie et de la Baltique; Rurik correspond à Rodrik, un nom gothique passé en Espagne, que le Cid a immortalisé. Nous avons conservé, grâce au zèle d'un pieux chroniqueur, des documents fort curieux, des traités conclus au xe siècle entre les Russes et Constantinople. Dans ces traités figurent les noms des personnages qui ont été chargés de les négocier. On a essayé en vain de les torturer et de les ramener à des formes slaves. Ils trahissent au premier aspect l'origine scandinave de ceux qui les portaient : Karl, Ingeld, Farlof, Vermond, Ronald, Karn, Trouan, Stemid; tels

sont les signataires du traité de 912. Celui de 943 porte les noms de Kanimar, Oulb, Grim, Istr, Prastien, Adoun, Froutan, Tourbern, etc. Toutes ces appellations figurent dans les textes scandinaves du moyen âge. On les chercherait en vain dans les documents purement slaves. L'empereur Constantin Porphyrogénète, dans son ouvrage si curieux sur l'*Administration de l'empire byzantin*, a tracé l'itinéraire des Russes qui descendaient le Dniéper pour aller attaquer Constantinople. Il reproduit les noms slaves des cataractes qui rendent la navigation difficile; il y joint leur interprétation en langue *rhos*, c'est-à-dire scandinave; quelques-unes de ces dénominations sont encore faciles à reconnaître et M. Thomsen, le savant professeur de Copenhague, n'a pas eu grand'peine à les interpréter.

Les Russes primitifs sont identifiés par les chroniqueurs aux Varègues ou Varangues; or ces Varègues, chez les écrivains byzantins et arabes, sont les Scandinaves par excellence : un manuscrit grec du XIe siècle appelle Harald, frère de saint Olaf, le roi des Varègues : chez les géographes arabes et turcs, la mer Baltique est la mer des Varègues. Pour lutter contre des textes aussi évidents, il faut être singulièrement

aveuglé par le patriotisme; il y a cependant encore aujourd'hui en Russie des hommes de valeur, des écrivains de talent, par exemple MM. Ilovaïsky et Zabiéline, qui refusent absolument de se laisser convaincre et qui semblent avoir pris pour devise le mot du poète ancien : « Non, tu ne me persuaderais pas, quand même tu m'aurais persuadé ». N'avons-nous pas vu il y a quelques années un publiciste de talent, M. Granier de Cassagnac père, écrire tout un gros volume pour démontrer que le français dérivait non pas du latin, comme on le croit généralement, mais du celtique!

A côté des arguments tirés des noms propres et du langage — arguments délicats et qui supposent pour être bien saisis une certaine éducation philologique, — il en est d'autres qui sont d'une intelligence plus facile. Nous avons dans les manuscrits russes des miniatures ou des dessins au trait qui représentent les premiers princes de la famille de Rurik et leurs guerriers. Nous avons d'autre part en France un document d'une valeur inappréciable pour l'étude du type normand au moyen âge : c'est la fameuse tapisserie de Bayeux où la reine Mathilde a retracé les divers épisodes de la conquête de l'Angle-

terre par Guillaume le Bâtard. Les analogies de costume sont absolument frappantes entre les Scandinaves des bords de la Manche et leurs cousins de la Baltique naturalisés en Russie.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue du langage, des noms propres ou du costume qu'il convient d'établir un rapprochement ou des classifications ethnographiques. Les traits psychologiques ne sont pas moins importants et ne doivent pas être négligés. Ce qui caractérise les Scandinaves dans toutes leurs invasions, c'est la facilité avec laquelle ils s'assimilent aux peuples envahis; les Danois en Angleterre, les Normands en France sont absorbés en peu de temps par la masse du peuple qu'ils ont conquis, mais qu'ils ne songent nullement à assimiler. Ainsi font les Varègues de Russie; au bout de trois ou quatre générations, ils prennent des noms slaves, ils oublient leur idiome primitif qui, au temps de Constantin Porphyrogénète, résonnait encore sur les rives du Dniéper; au XIIIe siècle, le nom des Varègues disparaît même complètement. Ce que les Scandinaves n'oublient pas, en revanche, c'est le goût des conquêtes, c'est la passion des grandes expéditions maritimes. Ils sont nés pirates, écumeurs de mer, et même quand ils

ont *gaigné* — c'était en France leur mot favori — quelque beau morceau de terre, ils interrogent l'horizon, cherchant quelque chose à gaigner encore, lancent sur les flots leurs barques légères et repartent de plus belle pour de nouvelles aventures : *Gens astutissima, quæstus et dominationis avida*, dit un de nos chroniqueurs d'Occident. Voyez les Normands de France : une fois établis dans la belle et plantureuse province à laquelle ils ont laissé leur nom, leur avidité n'est pas encore satisfaite. Il faut qu'ils aillent conquérir l'Angleterre et l'Italie méridionale.

Ainsi font leurs congénères les Normands de Russie; à peine établis à Novgorod-la-Grande, ils s'installent à Rostov, au sud-est, dans les contrées où plus tard s'élèvera Moscou. Les régions du Volga qui aboutissent à la Caspienne et l'Orient lointain les intéressent peu. En revanche, le Dniéper les mène vers la mer Noire, vers la Chersonèse peuplée de riches colonies grecques, vers Byzance qu'ils connaissent bien. De la Scandinavie aux Dardanelles par l'océan Atlantique et la Méditerranée, la route est longue et dangereuse; par les fleuves de la Russie et les portages, l'itinéraire est court, et les riverains une fois soumis, on ne risque guère de faire de

mauvaises rencontres en chemin. D'ailleurs là-bas, à Constantinople, les Russes ont des parents qui les attendent : ce sont les Varègues (Varangoi), qui servent comme mercenaires dans la garde des empereurs.

Trois ans après leur arrivée à Novgorod, les nouveaux venus sont déjà installés à Kiev; Slaves et Finnois, tout le monde leur obéit; leur domination s'établit sans obstacle sur cette longue bande de terrain qui va de la Baltique aux cataractes du Dniéper et dont les artères fluviales sont le Dniéper, la Lovat, le Volkhov et la Néva. Les *vikings* scandinaves se vantaient d'être les rois des mers; les princes russes sont les rois des fleuves; ils aiment à descendre le cours du Dniéper sur leurs barques rapides; le Midi les attire comme il a toujours attiré les barbares du Nord. En 862, ils étaient à Novgorod-la-Grande, sur le lac Ilmen : trois ans plus tard, ils sont à Kiev, qui devient « la mère des villes russes » et qui est la vraie capitale de la Russie durant la période normande, comme le sera Moscou pendant la période tatare et tsarienne, Pétersbourg pendant la période qu'on peut appeler européenne. De Kiev, ils fondent sur Byzance; ils renouvellent à diverses reprises

leurs expéditions contre la cité impériale; chaque fois ils sont repoussés. Mais ils obtiennent le droit d'exercer le commerce, d'envoyer leurs négociants sur le Bosphore; des tribus, des villes, des principicules traitent avec les Césars d'égal à égal. A défaut de Constantinople qui leur échappe, ils essayent du moins de prendre pied sur le Danube. Le fils d'Olga, Sviatoslav, le premier prince qui ait porté un nom vraiment slave, disait : « Je veux vivre à Péreïaslav sur le Danube (dans la Bulgarie actuelle); c'est là qu'est le centre de mes terres. Toutes les richesses y arrivent : de la Grèce, l'argent, les étoffes, les fruits, les différents vins; de la Bohême, de la Hongrie, l'argent et les chevaux; de la Russie, les peaux, la cire, le miel et les esclaves. »

Considérons un peu ce que les princes normands et leurs compagnons ont apporté à la Russie. Si elle leur doit le nom qu'elle garde encore aujourd'hui, en revanche, ils ont peu modifié sa constitution ethnographique. Ils étaient certainement peu nombreux; eussent-ils été quelques centaines de mille, ils n'auraient versé que quelques gouttes de sang varègue dans les veines des peuples slaves et finnois qui se laissèrent si aisément soumettre par eux. Ils

n'importèrent dans leur nouvelle contrée ni une langue ni une religion; on peut compter sur les doigts les vocables scandinaves qui subsistent encore aujourd'hui sur les bords du Dniéper ou du Volga. Un seul est curieux à relever, c'est le mot *knout* dont on s'est plu à faire autrefois le symbole de la Russie mongole et asiatique. Dieu sait à quelles déclamations il a donné lieu. C'était vraiment jouer de malheur : *knout* est d'origine normande et se retrouve dans l'anglais *knot*. Les Varègues étaient païens comme les Slaves et les Finnois quand ils arrivèrent dans leurs steppes; leur religion, comme leur langue, s'assimila à celle des vaincus : Thor — *cette vieille barbe rouge* — était identique au dieu slave Peroun, dont l'idole à barbe d'or s'élevait à Kiev ou à Novgorod. Les deux cultes païens se fondirent en un seul, et c'est à leur mélange qu'est peut-être dû le scepticisme qui caractérise la Russie primitive. Si les Scandinaves étaient venus deux siècles plus tard, à l'époque où ils avaient déjà embrassé la foi latine, ils l'auraient sans doute introduite avec eux. Leur paganisme ne joua qu'un rôle négatif; il laissa la carrière libre aux influences byzantines dont nous parlerons tout à l'heure.

Quel fut donc le rôle des Normands parmi les Slaves et les Finnois? Celui d'un levain généreux dans une pâte dormante, celui d'un ferment acide dans une liqueur inerte. Ils donnèrent la vie à ces masses somnolentes et dont toute l'activité s'usait sur elles-mêmes. Ils leur apprirent à conquérir, à coloniser; de ces tribus éparses, ils firent une nation. Leurs premiers princes adoptèrent un système de succession qui, tout en maintenant l'anarchie chère aux Slaves primitifs, obligeait la Russie à agrandir sans cesse ses limites. Chacun des fils du prince dut avoir un apanage, un domaine propre; il fut naturellement tenté de l'agrandir, parfois aux dépens de l'apanage voisin; le plus souvent aux dépens des populations finnoises du bassin du Don ou du Volga. Ainsi la terre russe s'étendit peu à peu : au milieu du XIe siècle, elle occupait déjà le pays situé entre les Carpathes d'une part et la Kama de l'autre, depuis la mer Baltique jusqu'à la mer d'Azov. Cette force d'expansion, elle la dut à la Rous, aux vikings qu'elle lui amena, à leurs hardis compagnons, et c'est avec justice que l'histoire a donné le nom de cette tribu de marins à l'un des plus grands empires du monde.

VII

La Russie a donc eu, comme la France, comme l'Espagne, comme l'Italie, comme l'Angleterre, son invasion ou, si l'on aime mieux, son immigration des barbares. Comme les pays de l'Occident, c'est à la race scandinave — ou germanique, c'est tout un — qu'elle a dû la transformation grâce à laquelle elle est entrée dans l'histoire. Elle avait maintenant à subir une autre transformation à laquelle n'a échappé aucune nation européenne; elle avait à devenir chrétienne. Le christianisme lui était d'autant plus nécessaire qu'elle n'avait point reçu le legs des civilisations classiques; seul il pouvait établir un lien spirituel entre les Russes et les peuples plus éclairés qui les avaient précédés dans la vie morale; seul il pouvait les faire entrer dans la grande famille des peuples. Mais de quel côté leur viendrait-il? Était-ce des Églises d'Occident qui avaient adopté la langue latine et qui reconnaissaient Rome pour leur institutrice, était-ce de l'Église d'Orient dont le siège était à Byzance et qui avait déjà envoyé ses apôtres chez les Slaves de la grande Moravie, de la Pan-

nonie et de la Bulgarie? C'était évidemment cette seconde hypothèse qui était destinée à se réaliser; les relations étaient fort rares entre le bassin du Dniéper et les pays de langue latine. Quelque désir que le saint-siège eût d'étendre au loin ses conquêtes, il n'avait point le personnel nécessaire pour entreprendre la conversion de populations aussi lointaines, étrangères à la culture latine et qui demanderaient à être évangélisées en leur idiome. Constantinople, au contraire, était en rapports quotidiens avec la Russie kiévienne; elle avait autour d'elle une ceinture de peuples slaves : les Serbes, les Bulgares, déjà convertis, qui reconnaissaient sa suprématie du moins au point de vue ecclésiastique et qui possédaient en leur langue toute une littérature religieuse. Étant donné l'esprit de tolérance et de scepticisme dont la société russe était imbue, les conversions individuelles étaient faciles. Dès le milieu du xe siècle une princesse même, sainte Olga — une sainte d'ailleurs assez barbare, — en avait donné l'exemple. Une église chrétienne s'élevait à Kiev en face de l'idole de Peroun, et personne ne songeait à persécuter ceux qui en suivaient les rites. Des récits légendaires racontent comment, vers la fin

du xe siècle, le prince Vladimir envoya par l'Europe des ambassadeurs à la recherche de la meilleure des religions. Après avoir étudié tour à tour le judaïsme, le mahométisme, le culte romain, ils conclurent en faveur de l'orthodoxie hellénique. Vladimir fut de leur avis et fit baptiser son peuple.

Quelle que soit la valeur de ces récits, ils constatent un fait positif, c'est que seul le culte orthodoxe en langue slave convenait aux populations russes, que seul il avait chance d'être accueilli par elles et de jeter chez elles de profondes racines. Byzance ne songeait point, comme Rome, à imposer aux nouveaux convertis une langue étrangère; elle leur offrait un idiome religieux, assez voisin de leur idiome natal pour être facilement compris par les fidèles, une littérature déjà riche qui, grâce au zèle des apôtres Cyrille et Méthode et de leurs disciples, embrassait tout le domaine des sciences chrétiennes, depuis la traduction des évangiles jusqu'aux œuvres les plus raffinées des pères de l'Église. Cette littérature avait précisément son foyer principal dans la Bulgarie, voisine de la mer Noire et qui était pour les Russes d'un facile accès. Ainsi la Russie recevait de Constantinople

une religion pour ainsi dire nationale prêchée dans une langue congénère déjà en usage chez d'autres peuples slaves. C'est là un fait d'une extrême importance; en acceptant cette religion orthodoxe, la Russie se séparait complètement de l'Occident latin; elle se mettait à l'école de la culture byzantine, c'est-à-dire d'une culture inférieure, destinée à décliner avec le bas-empire et à ne point se renouveler avec la Renaissance.

En revanche, les Russes s'isolaient de l'Europe latine et de la grande tradition des humanités qu'elle a conservées même parmi les ténèbres du moyen âge. La Grèce antique ne nous a été révélée que par l'intermédiaire de l'Italie; la Russie devait l'ignorer jusqu'au XVIIIe siècle. Un antagonisme inévitable s'établissait dès le début entre le monde russe orthodoxe et le monde polonais catholique. On sait à quelles catastrophes a abouti ce conflit de deux peuples qui était en réalité le conflit de deux civilisations. D'autre part, les Slaves de Kiev, de Novgorod ou de Moscou devaient garder au cœur une tendresse particulière pour les congénères du Danube et du Balkan qui leur avaient donné une langue religieuse, un alphabet et une littérature. La Russie leur a emprunté plus d'une fois des prê-

tres, des écrivains ou des publicistes. Et lorsqu'elle est devenue une des grandes puissances de l'Europe, elle s'est intéressée à leur affranchissement. Pour certains slavophiles, la dernière campagne de Bulgarie a été, en quelque sorte, l'acquittement d'une dette nationale.

L'Église byzantine est animée d'un tout autre esprit que l'Église romaine : elle ne vise point au pouvoir temporel ; elle ne songe pas à opposer l'un à l'autre « le pape et l'empereur, ces deux moitiés de Dieu ». Ses patriarches ne songent point à lutter contre les césars : ses évêques ne sont pas de grands seigneurs terriens guerroyant au besoin contre leurs voisins. Pendant les premiers siècles qui suivirent sa conversion, la Russie dut emprunter à l'Église grecque ses métropolitains et ses évêques ; ces prélats étrangers apportèrent avec eux les idées auxquelles leur patrie les avait accoutumés : la soumission à l'autorité temporelle, le respect du prince ; ils préparèrent peu à peu ce type du souverain absolu qui se rencontre chez les premiers tsars de Moscou. Très fanatiques de leur orthodoxie, ils détournèrent les princes des alliances avec les familles étrangères ; ils contribuèrent à fermer la Russie aux Latins et par suite à l'isoler ; mais ils ne songè-

rent jamais à lui imposer leur langue grecque. D'autre part, comme la Russie du moyen âge fut divisée en un certain nombre de principautés, chaque prince s'efforça d'avoir un évêque à lui et de le soustraire à l'autorité du métropolitain de Kiev, ou plus tard de Moscou. Le clergé ne forma point un corps aussi puissamment organisé qu'en Occident. Malgré son infériorité relative — si on le compare à nos grandes figures ecclésiastiques du moyen âge, — il rendit à la Russie d'admirables services. Il convertit les peuples allogènes, et en les amenant à l'Église, il les assimila tellement bien qu'aujourd'hui encore, sauf par quelques caractères anthropologiques, on ne les distingue pas du reste de la population. Toutes les conquêtes spirituelles des missionnaires furent aussi des conquêtes matérielles pour les princes; les moines défrichèrent des régions inconnues et y attirèrent de florissantes colonies. Enfin, ce fut l'Église orthodoxe qui donna à la Russie la force morale, la cohésion nécessaire pour traverser sans y succomber la période la plus critique de son histoire, la période de la domination mongole ou tatare. Il importe au plus haut point, quand on étudie l'histoire de ce grand empire, de ne pas perdre de vue ses origines religieuses.

VIII

Ainsi donc les Varègues ont donné à la Russie un organisme politique et guerrier; ils en ont fait une nation; l'Église byzantine a dirigé son éducation première; le moment viendra fatalement où le grand État du Nord devra se trouver en contact avec l'Europe de l'Occident. Mais à la fin du XIIe siècle, la capitale du monde russe, la résidence du grand prince, est transportée dans le bassin du moyen Volga, à Souzdal, à Vladimir; au début du XIIIe, Kiev elle-même est ruinée par les Tatars. L'axe de la Russie se déplace; au lieu d'être, comme autrefois, sur le Dniéper, il est désormais sur le Volga; aux capitales éphémères de Souzdal et de Vladimir succède Moscou; mais, pendant plus de deux siècles, Moscou devra tourner toute son attention vers l'Orient, vers cette Horde farouche dont ses princes sont tantôt les vassaux, tantôt les alliés, parfois, mais rarement, les heureux adversaires. Commencée par les Varègues, perfectionnée par Byzance, l'éducation de la Russie va être continuée par ces rudes instituteurs : les Tatars.

Leur domination a duré deux siècles et demi.

Il ne s'agit point, à la vérité, d'une conquête, analogue par exemple à celle des Romains en Gaule, mais d'une sorte de protectorat, pareil à celui que l'Angleterre exerce sur les rajahs de l'Inde. La Horde ne toucha ni à l'organisation politique ni à l'organisation religieuse du pays vaincu; elle lui laissa ses princes et son clergé. Elle eut même pour le clergé une considération toute particulière; un évêque orthodoxe put résider dans la capitale du khan à Saraï. L'Église eut des privilèges considérables et ses membres furent affranchis des charges effroyables qui pesaient sur la société laïque. Il était défendu de violer ses franchises sous peine de mort; telle charte mongole (*iarlyk*) déclare que les ecclésiastiques ne seront pas responsables s'ils tuent sur leurs domaines un agent du Khan. En revanche, l'exploitation financière des pays soumis fut organisée avec une science merveilleuse; dans les premiers temps, elle fut confiée à des agents indigènes, à des *baskaks*; ils ne reculaient devant aucun moyen pour faire rentrer les impôts; à défaut du tribut, ils prenaient jusqu'aux enfants des chrétiens. Si un prince essayait de leur résister, il était mandé à la Horde, torturé, parfois mis à mort. Au XIVe siècle, la Horde eut

recours à un autre système. Ce furent les princes russes eux-mêmes qui jouèrent le rôle de collecteurs d'impôts; ils y mirent d'autant plus d'âpreté qu'ils avaient naturellement une part à retenir pour leur propre compte.

Une question a souvent été agitée par les historiens russes et résolue dans les sens les plus différents, c'est celle de savoir quelle influence la domination tatare a exercée sur la nation qu'elle avait soumise. Si l'on en croit les préjugés qui circulent encore aujourd'hui en Occident, cette influence aurait été décisive et aurait imprimé à la Russie un stigmate ineffaçable. On connaît le mot attribué à Napoléon : « Grattez le Russe, vous trouverez le Tartare ». Si l'on consulte certains patriotes, elle n'aurait laissé aucune trace; elle aurait été aussi insignifiante que l'a été, par exemple, chez les Français, l'influence de l'occupation anglaise sur la Normandie ou sur la Guyenne.

Le dernier historien de la Russie, M. Tratchevsky, dans le volume fort estimable qu'il a publié récemment à Saint-Pétersbourg, étudie ce problème et arrive à des conclusions presque absolument négatives :

Les Tatars, dit-il en résumé, étaient inférieurs aux Russes en civilisation; or les peuples supérieurs peuvent seuls agir sur les peuples inférieurs. Ils étaient tolérants; ils respectaient le christianisme et même le clergé; ils ne s'attaquaient pas aux bases de la vie russe, à la tradition littéraire, à la culture de notre peuple. Ils vivaient isolés dans leur horde, ne se dispersaient point parmi les Russes, ne se mariaient point avec eux. Leurs mœurs et leurs coutumes ne purent donc exercer qu'une influence lointaine sur notre vie nationale. Il n'a passé chez nous ni un usage tatar, ni un chant populaire. En revanche, nos chansons, nos proverbes (un hôte non invité est pire qu'un Tatar), toute notre littérature du moyen âge respire la haine de la Tatarie païenne, de la méchante Tatarie déchaînée par Dieu sur la Russie en punition de ses péchés. Les châtiments corporels nous sont venus de Byzance. Le mot knout est scandinave; très peu de vocables tatars ont pénétré dans notre langue. Il est bien évident que l'invasion a appauvri notre peuple, qu'elle a retardé la marche de notre civilisation. Mais ce ne sont là que des conséquences indirectes du « joug mongol ».

Telle est, en peu de mots, l'argumentation d'un historien auquel ses compatriotes reprochent d'être beaucoup trop ami de l'Occident et pas assez chauvin. J'avoue qu'elle me paraît pécher par excès d'optimisme. En ce qui concerne, par exemple, l'influence de l'élément tatar sur la langue russe — et la langue n'est que le témoin, le symbole des mœurs, des institutions, des idées, — il y aurait de graves réserves à faire. Les mots étrangers ont souvent pris une

physionomie indigène et il n'est pas toujours facile de les reconnaître; quelques-uns, après avoir eu leurs jours de gloire, végètent aujourd'hui oubliés dans le fond de quelque province. J'ai eu la patience de dépouiller l'inventaire que M. Miklosich, le savant professeur de Vienne, a donné récemment des mots turcs passés dans les langues slaves. Je ne le reproduis point ici : je me contente de signaler un détail qui a son importance : aujourd'hui encore, les mots russes qui désignent un relai de poste (*iam*), la monnaie (*dengi*), la douane (*tamojnia*), le domaine public (*kazna*), sont d'origine tatare. Ce simple fait atteste le rôle considérable que les Asiatiques ont joué dans la vie administrative et économique de la Russie.

Ce rôle, un écrivain distingué, M. Bielaev, l'avait relevé avec beaucoup de justesse dans son *Histoire du droit russe* [1]. L'empire mongol au XIIIe siècle, dit en résumé M. Bielaev, comprenait non seulement des populations turques ou mongoles, il comprenait aussi une partie de la Chine. La conquête de la Chine par Gengis-khan a dû exercer une influence des plus sé-

1. Saint-Pétersbourg, 1879.

rieuses sur les mœurs administratives des khans et de la Horde. La science de l'administration qu'ils empruntèrent aux Chinois avait surtout pour objet l'art d'exploiter le contribuable. Elle s'appuyait sur un système savant de compression, de torture, appliqué par exemple au recouvrement des dettes. Avant la période tatare il y avait en Russie des violences, des actes de barbarie pour ainsi dire spontanée. Avec l'introduction des procédés chinois, on vit apparaître la violence raisonnée, systématique, scientifique. L'organisation financière imaginée par les khans subsista en Russie longtemps encore après le départ des Mongols.

Mais ce n'est pas seulement sur l'administration que les Tatars ont laissé leur empreinte, c'est aussi et surtout sur le développement du pouvoir princier. A l'époque du « joug mongol » et sous son influence, il a pris une direction autre que celle qu'il avait suivie jusqu'alors. Durant la période kiévienne, le prince vivait entouré de ses *leudes*, des membres de sa droujina, qui jouissaient de nombreux privilèges, et d'accord avec lui exploitaient la nation. Les Tatars soumirent au tribut les boïars aussi bien que les paysans; ils unifièrent la société russe;

le prince se trouva seul en face de l'ensemble de ses sujets, tous également exploités et le plus souvent par son entremise; cette circonstance ne contribua pas médiocrement à favoriser le développement de l'autocratie. L'idée de l'autocratie était chère à un clergé élevé à l'école de Byzance. Elle l'était plus encore au khan tatar que le grand prince de Moscou était naturellement porté à considérer comme type et comme modèle : « De même qu'il n'y a dans le ciel qu'un soleil, de même il doit n'y avoir sur la terre qu'un seul souverain, le khan : tout prince qui se prétend souverain, tout État qui se prétend libre offense la majesté suprême et mérite par là seul un châtiment. » Ce sont là des maximes qu'on met volontiers en pratique après les avoir subies.

Les Tatars, se considérant comme seuls maîtres du sol russe, dépossédaient parfois tel ou tel prince au profit de son voisin ou de son rival. Ils prêtaient à leurs favoris le secours de leurs armes. Ils contribuèrent ainsi à amoindrir le nombre des principautés en en réunissant plusieurs aux mains d'un seul chef. Autrefois les princes étaient réduits à leurs seules forces; maintenant les plus intrigants et les plus habiles

— c'étaient généralement les Moscovites — s'assuraient le concours des khans tatars. D'autre part, ceux que les lourds tributs à payer avaient trop appauvris vendaient volontiers leurs domaines à de plus riches ou de plus économes; ce furent encore les Moscovites qui, grâce à leur économie, à leurs aptitudes financières, profitèrent le plus des banqueroutes politiques.

Avant la période tatare le peuple russe voyait dans ses princes des juges, des gardiens plus ou moins désintéressés de l'ordre public, des défenseurs du pays contre les Polovtses et les Petchénègues. Ce rôle s'agrandit pendant la période de domination étrangère; les princes devinrent les *assembleurs* de la terre russe (c'est le mot des chroniqueurs), les protecteurs de la nation sans cesse menacée par la rapacité impitoyable des païens. En se rendant à la Horde pour porter le tribut ou négocier, le prince faisait son testament. Il exposait aux fidèles chrétiens qu'il s'en allait « pour obtenir grâce en faveur de son peuple, au péril de sa vie, prêt à recevoir la mort pour ses sujets ». Et parfois, en effet, il la subissait. Ces circonstances firent naître chez le peuple des sentiments de dévouement et de reconnaissance que n'avaient pas connus les

générations précédentes. Le peuple regarda le prince comme son défenseur naturel; il apprit la différence entre les impôts perçus pour le compte du prince et l'odieux tribut des païens. Ainsi la présence des Tatars modifia les relations morales du peuple et du prince et par suite aussi leurs relations officielles.

Au milieu du morcellement de la Russie au moyen âge, son unité première était toujours représentée par le chef de la maison de Rurik, le grand prince : il était nécessairement le personnage intermédiaire entre les autres souverains et la Horde. « Lui seul connaît la Horde, dit un texte, les autres ne la connaissent pas. » Cette circonstance accrut singulièrement le prestige des chefs moscovites; c'étaient eux qui, en somme, transmettaient au khan le tribut de leurs collègues ; de là à considérer ces collègues comme des tributaires, comme des vassaux, il n'y avait qu'un pas.

Le jour où ce pas fut franchi, la Russie autocratique et unitaire était faite. A vrai dire, les premiers tsars autocrates n'invoquèrent pas l'exemple et la tradition des khans mongols. Il eût été souverainement impolitique de rappeler le souvenir de ces ennemis abhorrés. Ivan le

Terrible, par exemple, s'appuie sur la Bible, sur les traditions de l'empire romain. Comme Louis XIV il aurait volontiers sa politique tirée de l'Écriture sainte. On peut affirmer cependant qu'Ivan le Terrible n'eût pas été possible si, avant lui, Gengis-khan n'avait pas existé.

LES DÉBUTS

DE LA LITTÉRATURE RUSSE

L'intérêt qui s'attache aujourd'hui aux productions littéraires des Russes nos contemporains ne saurait manquer de profiter tôt ou tard à leur littérature antérieure. On voudra savoir quelle a été l'éducation première de ce peuple dont l'adolescence vigoureuse — je ne crois pas la Russie arrivée encore à son âge mûr — étonne aujourd'hui l'Europe. Cette éducation a été commencée au xe siècle par le christianisme byzantin; mais l'Église byzantine n'a point eu la prétention d'imposer son idiome aux nouveaux convertis; elle leur a transmis l'Évangile par l'intermédiaire de l'idiome slavon ou bulgare, qui était depuis un siècle déjà la langue

du christianisme chez les Slaves du Danube ou du Balkan. C'est à ces congénères que la Russie a dû son alphabet et par suite sa littérature. Elle l'a parfois oublié depuis, mais son premier chroniqueur — celui qu'on désigne à tort ou à raison sous le nom de Nestor — savait fort bien quel rôle les apôtres Cyrille et Méthode avaient joué dans la vie spirituelle de ses compatriotes. Après avoir exposé le partage de la terre après le déluge, la dispersion des peuples, l'énumération des peuples slaves, les invasions des nomades, l'établissement des Varègues normands à Novgorod et à Kiev, il consacre brusquement un chapitre à Cyrille et à Méthode, en faisant remarquer que « la nation slave et la nation russe, c'est tout un [1] ».

Aujourd'hui les deux apôtres slaves, négligés depuis quelques siècles, sont redeveuus à la mode en Russie; en 1885 on a célébré avec une pompe officielle l'anniversaire de la mort de saint Méthode, et de nombreuses brochures ont expliqué au peuple russe la vie des deux saints, auxquels il ne s'intéresse jusqu'ici que médiocrement; ils n'appartiennent point à la patrie

1. *Chronique* dite de Nestor, traduite par L. Leger, ch. xx. Paris, Leroux, 1884.

russe, leurs reliques ignorées ne sont l'objet d'aucun lieu de pèlerinage et ils n'ont la vertu de guérir aucune maladie particulière. Il est vrai que la Russie leur doit son alphabet, mais c'est là un bienfait que dans tout pays les moujiks apprécient peu.

Quoi qu'il en soit, la littérature dont ils ont été les initiateurs a été la première que la Russie ait connue, le prestige de la langue sacrée a été tel que, pendant des siècles, il a fait dédaigner l'idiome populaire. Cet idiome restait pourtant l'organe d'une poésie vivante, la poésie des longues épopées, des interminables *bylines* qui ont charmé et qui charmeront longtemps encore les imaginations rustiques; mais ces œuvres du génie païen étaient méprisées ou bannies par l'Église officielle; leurs auteurs ne songeaient point à les écrire; ce n'est qu'à une époque relativement récente qu'on a entrepris de les recueillir. Elles sont l'œuvre de poètes anonymes étrangers à toute ambition littéraire. Un seul d'entre eux semble avoir eu une personnalité distincte et a pris place dans les dictionnaires biographiques. Or, voici ce que nous savons de lui, d'après le *Dit de la bataille d'Igor*, narration en prose emphatique dont le

manuscrit, brûlé à Moscou en 1812, remonterait au XIVe ou XVe siècle : « Boïan le voyant, s'il voulait faire un poème à quelqu'un, s'élançait comme une souris sur un arbre, — ou par la pensée dans le bois, le texte prête aux deux interprétations, — courait sur la terre comme un loup gris, volait comme un aigle bleu noir sous les nuages. C'est qu'il se rappelait les querelles des temps anciens. Alors il lançait dix faucons sur un troupeau de cygnes; si l'un d'eux avait atteint un cygne, le cygne chantait d'abord un chant au vieil Iaroslav, au vaillant Mstislav, etc.... Or, ce n'étaient pas dix faucons que Boïan lançait sur un troupeau de cygnes : c'était ses doigts savants qu'il posait sur les cordes vivantes et d'elles-mêmes elles faisaient résonner la gloire des princes. » Voilà, il faut l'avouer, des renseignements biographiques terriblement vagues et même, en supposant que le *Dit de la bataille d'Igor* soit un document d'une authenticité incontestable, ils nous éclairent fort peu sur la personnalité du poète. Il est, il est vrai, question de Boïan dans un autre document, c'est la *Zadonstchina*, le récit de la bataille du Don, une sorte de longue déclamation en prose qui célèbre la victoire de Koulikovo, remportée

en 1380 par Dmitri Donskoï sur les Tatares : « Rappelons les temps des premières années, écrit le clerc qui a compilé ce récit ampoulé : célébrons le poète Boïan habile joueur de rebec dans Kiev; car ce Boïan, en posant ses doigts d'or sur les cordes vivantes, chantait la gloire des princes de Rurik, d'Igor, de Sviatoslav, de Vladimir.... » Un savant professeur russe, M. Bouslaev, a consacré une notice détaillée au chantre sur lequel on sait si peu de chose; malgré son érudition et sa sagacité, il n'a rien appris de nouveau à ses compatriotes. Les œuvres de Boïan restent aussi mythiques que celles de Linus ou d'Orphée.

I

Les rapsodes, dont Boïan est le symbole plutôt que le représentant, n'écrivaient point leurs vers, et les rédactions que nous avons aujourd'hui des bylines ne représentent point certainement le texte primitif. Cette poésie purement orale ne faisait point partie de la littérature proprement dite. Au début, cette littérature est purement religieuse; on copie tout

simplement les manuscrits bulgares, des traductions de l'Écriture, des pères ou des œuvres instructives ou édifiantes; puis les Russes se mettent à traduire et enfin à composer par eux-mêmes. Les princes russes établissent des écoles, se mêlent de protéger les lettres ou de les cultiver. Vladimir Monomaque dans son testament nous apprend que son père savait cinq langues : Iaroslav, au début du XIe siècle, rassemble une nombreuse bibliothèque : « Il s'appliquait aux livres, dit la chronique, et les lisait souvent nuit et jour; il rassembla beaucoup d'écrivains, il fit des traductions du grec dans la langue et l'écriture slave.... Il écrivit un grand nombre de livres et les déposa dans l'église de Sainte-Sophie, qu'il avait lui-même fondée.... » Et ce n'était pas seulement à Kiev, dans le voisinage de la Grèce, que les écoles et les bibliothèques florissaient. On en trouve dans des villes lointaines et dont les noms étaient alors presque inconnus en Occident; ainsi à Smolensk le prince Roman (XIIe siècle) avait ouvert une école où l'on enseignait le grec et le latin; il l'entretenait à ses frais et il y consacrait toutes ses ressources, si bien qu'il ne laissa rien après sa mort et que les habitants de la ville

durent l'enterrer à leurs frais. A Vladimir sur la Kliazma, à l'est de Moscou, au temps même des premières invasions tatares, le prince Constantin Vsevolodovitch avait réuni plus de mille volumes grecs, les uns achetés par lui, les autres reçus en don du patriarche de Constantinople. Pendant la période qui s'étend du xe au xiiie siècle, il est sans exemple qu'un prince — et la Russie était morcelée en de nombreux États — ait été complètement illettré. Des princesses même passaient leur vie à copier des manuscrits : telle fut Euphrosine de Polotsk, qui se retira fort jeune encore dans une cellule attenante à la cathédrale de cette ville et se consacra au Seigneur; elle s'occupait à transcrire les livres saints; elle vendait ses copies et distribuait l'argent aux pauvres. Or les manuscrits valaient fort cher à cette époque; la matière première, le parchemin, était d'un prix élevé; l'écriture onciale soigneusement moulée était longue à apprendre et d'une difficile exécution; le plus souvent les lettres initiales des paragraphes étaient peintes au vermillon; des miniatures — nous en avons qui datent du xie siècle — accompagnaient fréquemment le texte.

Le métier de copiste, pratiqué parfois par des

laïques, mais réservé en général aux moines, était considéré comme une fonction sacrée. Le copiste se préparait à son travail par la prière; le plus souvent il signait son œuvre, qui ne portait pas toujours le nom du véritable auteur. Voici un spécimen de ces suscriptions. A l'année 1110, on lit dans le texte de la *Chronique* kiévienne dite de Nestor la mention suivante :

« Moi, Sylvestre, hégoumène du monastère des Cryptes, j'ai écrit cette chronique espérant obtenir la grâce de Dieu, le prince Vladimir régnant à Kiev, moi étant hégoumène en l'an 6624 dans la neuvième année de l'indiction; et celui qui lira ces livres qu'il prie pour moi ».

Voici une formule analogue écrite à Souzdal en plein pays moscovite, en l'année 1377, trois ans avant la bataille de Koulikovo, qui devait porter le premier coup à la domination mongole :

« Le marchand se réjouit ayant terminé une acquisition, le pilote étant arrivé dans le port, le voyageur étant revenu dans sa patrie. Ainsi se réjouit le copiste des livres étant parvenu à la fin de son labeur; ainsi je me réjouis, moi pauvre, indigne et pécheur, esclave de Dieu, Laurent, moine. J'ai commencé à écrire ces livres appelés annales, le 14 janvier, en mémoire de

nos saints pères tués au mont Sinaï, sous le principat de Dmitri Constantinovitch, d'après la bénédiction du saint évêque Denys, et j'ai terminé le 20 mars, en mémoire de nos saints pères tués au monastère de Saint-Sava par les Sarrasins, en l'an 6885 (1377).... Et maintenant, pères et frères, si j'ai omis ou mal copié quelque chose, lisez-moi en me corrigeant pour l'amour du Seigneur et ne me maudissez pas; car ces livres sont anciens et mon esprit est jeune; écoutez l'apôtre Paul, disant : « Ne maudissez pas, mais « bénissez, et avec vous tous chrétiens puisse « être le Christ notre Dieu, maintenant et dans « tous les siècles des siècles. Amen. »

Les premiers manuscrits russes que nous connaissons sont d'une exécution fort remarquable; tels sont par exemple l'évangile dit d'Ostromir exécuté en 1056 pour un magistrat de Novgorod-la-Grande, et qui est orné des portraits des évangélistes; tel est le *sbornik*, ou recueil de Sviatoslav, dont une magnifique édition facsimilé a été publiée récemment par la Société des amis de l'ancienne littérature russe. Les travaux de cette société sont malheureusement trop peu connus en Occident. Ils donnent une excellente idée de la paléographie russe au moyen âge.

II

Ce qui intéresse avant tout les Russes primitifs, c'est la littérature chrétienne. Le dernier historien de leur Église, M. Goloubinsky, a dressé la statistique de tous les écrivains traduits depuis le xe jusqu'au xiiie siècle : son catalogue ne comprend pas moins de soixante-sept auteurs ou textes différents. La plupart sont Grecs, mais on trouve aussi parmi eux quelques pères de l'Église latine, saint Augustin, saint Irénée de Lyon, Justin le philosophe. Peu à peu on s'applique à imiter ces modèles et dès le xie siècle on voit apparaître des orateurs chrétiens dont les œuvres subsistent encore aujourd'hui : tel est par exemple l'évêque de Novgorod, Lucas Jidiata : ses sermons ont un caractère essentiellement catéchétique ; il s'agit avant tout de confirmer dans la foi de nouveaux convertis. A Kiev, l'hégoumène Théodose prêche les vertus ascétiques dont le grand monastère des Cryptes donnait l'exemple, fulmine contre la propagande des Juifs, fort nombreux dès cette époque dans la Russie méridionale, et des Latins. Il tonne surtout contre un vice national de ses compatriotes, l'ivrognerie :

« Quand un homme est possédé du démon, dit Théodose, le prêtre va le trouver et chasse le démon; mais si un homme est ivre, quand même tous les popes de la terre se réuniraient autour de lui et feraient des prières, ils ne chasseront pas le démon opiniâtre de l'ivresse. Celui qui est possédé du démon souffre malgré lui et peut obtenir la vie éternelle; mais l'ivrogne souffre par sa propre faute et sera livré aux tourments éternels. »

Dans un autre sermon, Théodose met en scène le démon en personne et lui prête ces paroles : « Je ne suis jamais aussi réjoui des sacrifices païens que je le suis de l'ivrognerie des chrétiens; car les ivrognes sont toujours prêts à faire ce que je veux. Tous les ivrognes m'appartiennent et les gens sobres appartiennent à Dieu : ainsi Satan envoie les démons et leur dit : « Allez, « enseignez l'ivrognerie aux chrétiens et rendez-« les soumis à mes volontés ».

Les laïques eux-mêmes se mêlent de faire des sermons; l'un des morceaux les plus remarquables de la prose russe à la fin du XIe siècle, c'est l'*Instruction du prince Vladimir Monomaque à ses enfants* : le prince déclare l'avoir écrite en voyage dans son traîneau. Il y mêle aux pré-

ceptes de la vie religieuse les règles de la vie laïque, telles qu'elles devaient être enseignées à des princes d'une époque turbulente et guerrière.

« Ne soyez point négligents dans votre maison, mais voyez tout par vous-mêmes ; ne comptez ni sur votre intendant, ni sur votre serviteur, de peur que les hôtes qui vous visitent ne rient de votre maison ou de votre festin. A la guerre ne soyez pas négligents, ne vous fiez pas à vos voïevodes. Ne vous abandonnez ni à la boisson, ni au manger, ni au dormir ; mettez vous-mêmes les sentinelles : ne vous couchez le soir que quand vous les aurez placées de tout côté autour de l'armée ; levez-vous de grand matin ; n'ôtez pas votre armure en hâte sans avoir tout examiné ; car l'homme périt tout à coup. Évitez le mensonge, l'ivrognerie et la débauche. Dans vos voyages, partout où vous passez dans vos domaines, ne permettez pas à vos serviteurs, ni à ceux des autres de faire des dommages, ni dans les villages, ni dans les champs, pour qu'on ne vous maudisse pas. Partout où vous allez, où vous vous arrêtez, donnez à boire et à manger au mendiant : surtout honorez l'hôte d'où qu'il vienne, pauvre, noble, ambassadeur. Car les voyageurs vous feront connaître en tout pays

pour bons et pour mauvais. Visitez les malades, accompagnez les morts, car nous sommes tous mortels. Ne passez pas devant un homme sans le saluer et lui donner une bonne parole. Aimez vos femmes, mais ne leur donnez pas de pouvoir sur vous.... Ce que vous savez de bon, ne l'oubliez pas et ce que vous ne savez pas, apprenez-le; mon père tout en restant chez lui avait appris cinq langues; cela fait honorer un homme dans les autres pays. »

Voilà qui n'est vraiment pas mal parler pour un barbare : l'instruction de Vladimir Monomaque suffit à lui mériter une place honorable auprès des princes lettrés de l'Occident. Elle ne renferme pas seulement des préceptes moraux; il y raconte ses exploits, ses guerres, ses chasses avec une simplicité mâle qui sent l'homme d'action. On pourrait dire de lui : *eodem animo scripsit quo bellavit*. Nous savons que le psautier était la lecture favorite de Vladimir Monomaque. Il ne se pique point d'être écrivain de profession et n'a garde de tomber dans la rhétorique.

Il est difficile de porter un jugement analogue sur Cyrille de Tourov, le grand prédicateur du XIIe siècle. Il vise surtout à l'éloquence et il la rencontre parfois ; ses contemporains émer-

veillés l'appellent un second Chrysostome. Les discours qui nous restent de lui sont d'un style fleuri et parfois mignard. On en jugera par ce fragment :

« En ce moment, le printemps embellit et anime la terre; les vents soufflent doucement et donnent l'abondance aux fruits; la terre alimente les semences et engendre l'herbe verte. Le printemps, c'est la belle foi du Christ qui, par le baptême, féconde la nature humaine; les vents, ce sont les idées de péché qui, transformées par la pénitence en vertus, portent des fruits d'édification; la terre de notre nature ayant reçu la parole de Dieu comme une semence enfante l'esprit de salut. Maintenant les agneaux nouveaux et les jeunes taureaux bondissent légèrement et retournent avec joie vers leurs mères; les bergers avec leurs chalumeaux louent joyeusement le Seigneur. Or les agneaux, ce sont les humbles d'entre les païens et les jeunes taureaux, ce sont les idolâtres des pays infidèles qui, grâce à l'incarnation du Christ, à l'enseignement des apôtres, aux miracles de la sainte Église, sucent le lait de la doctrine. Et les instituteurs du troupeau du Christ prient pour tout le monde, louent le Seigneur Jésus-Christ, qui a rassemblé les

loups et les agneaux en un seul troupeau. Maintenant les arbres poussent des bourgeons, les fleurs exhalent des parfums; on sent une douce odeur dans les jardins et les jardiniers travaillent avec espérance en invoquant le Christ qui fait croître les fruits. » Les critiques russes se sont demandé si ces élégances mignardes n'étaient pas traduites de quelque texte byzantin.

Un document fort curieux pour l'histoire ecclésiastique, c'est le *Paterik*, qui renferme les vies des pères de Kiev et qui a été longtemps attribué au pseudo-annaliste Nestor; en réalité ce document date du XIIIe siècle. Il raconte, avec une naïveté qui n'est pas sans charme, les vertus ascétiques et les miracles dont le grand couvent Pestchersky fut le théâtre pendant les premiers siècles de son existence. Des récits édifiants renfermés dans la *Chronique* dite de Nestor peuvent donner une idée de ceux du *Paterik*.

A côté de cette littérature religieuse dont on se représente aisément le caractère, nous avons une littérature laïque dont les prototypes se retrouvent chez les Bulgares et chez les Byzantins, mais dont certains morceaux portent un caractère absolument original. Tels sont par exemple les *sborniks* ou recueils : ce sont des

magazines, des compilations qui renferment les documents les plus hétérogènes. On y trouve, traduits du grec ou transcrits du slavon bulgare, des récits de toute sorte : des légendes de la guerre de Troie, des fragments du roman d'Alexandre, des légendes orientales, qui se rencontrent dans les *Mille et une Nuits*, des fragments apocryphes de l'Ancien Testament.

L'un des plus remarquables de ces sborniks est celui qui porte le nom du prince Sviatoslav (XIe siècle) : ce n'est que la reproduction d'un sbornik bulgare écrit pour le tsar Siméon (889-927), le Charlemagne des Bulgares. Le copiste russe déclare qu'il a dû faire des changements par ordre du prince, c'est-à-dire mettre en slavon russe les mots qui n'étaient intelligibles que pour les lecteurs primitifs, et remplacer les noms bulgares par des noms russes. Ainsi, dans l'original, Siméon était désigné comme un nouveau Ptolémée; dans la copie, c'est Sviatoslav qui devient un nouveau Ptolémée. D'autres recueils du même genre portent des noms plus ou moins fleuris : l'*Abeille*, la *Chaîne d'or*, le *Bain de l'Ame*. Ces anthologies font une part considérable aux apocryphes de l'Ancien Testament.

Le texte pur de la Bible ne suffit pas à l'imagination inquiète des premiers chrétiens; il s'y joint dès le début des éléments romanesques qui ne manquent point d'une certaine poésie. Ils répondent à certaines questions que le lecteur se pose et dont ils ne trouveraient point la solution dans le texte sacré. Ainsi la Bible nous dit qu'Abel fut le premier homme qui subit la loi de la mort; mais elle ne nous dit pas comment il fut enseveli. Que devint le premier cadavre et comment se firent les premières funérailles? Voici ce que répondent les textes apocryphes : « Adam et Ève pleurèrent Abel pendant trente ans et son corps ne pourrissait point. Et ils ne savaient point l'ensevelir; or, par l'ordre de Dieu, survinrent deux oiseaux. L'un d'eux mourut : l'autre creusa une fosse, y mit l'oiseau mort et l'enterra. Voyant cela, Adam et Ève creusèrent une fosse, y déposèrent Abel et l'ensevelirent en pleurant. » Je ne serais pas étonné que quelques-uns de ces récits apocrypnes, chers à l'imagination populaire, aient été le point de départ de certaines hérésies qui fleurissent encore aujourd'hui en Russie. Les romans historiques, par exemple celui d'Alexandre, d'après le pseudo-Callisthène, ne furent pas moins

bien accueillis que les romans bibliques. La *Chronique fondamentale*, dite de Nestor, nous apprend gravement que les Samoïèdes sont « les peuples de Gog et de Magog enfermés par Alexandre dans une enceinte de montagnes infranchissables ». Un peu plus tard, un bas-relief de la cathédrale de Vladimir sur la Kliazma représentera l'ascension du conquérant macédonien, enlevé au ciel dans un panier porté par deux griffons.

Tous ces récits, multipliés par les manuscrits, propagés par le clergé, donneront au peuple russe le goût du merveilleux. Lorsque les pèlerins commenceront à affluer vers Jérusalem, ils en reviendront avec les légendes les plus fantastiques. Ainsi dans les bylines ou épopées populaires, Jérusalem et la Terre Sainte apparaissent avec des caractères extraordinaires; elle est la mère de toutes les villes, le centre de la terre, la mère de toutes les Églises; le Jourdain est le père de tous les fleuves; le mont Thabor, le père de tous les monts; le cyprès, le père de tous les arbres. Les livres apocryphes ont appris aux fidèles que le corps d'Adam a été enseveli à Jérusalem par les anges et que le démon a caché dans le Jourdain un manuscrit d'Adam. Dans les

légendes et les traditions russes il est fréquemment question d'une pierre magique, la pierre *alatyr*. Elle se trouve dans l'île mythique de Bouïanc, au milieu de l'Océan. Sur elle est assise une jeune fille qui guérit des blessures; d'elle jaillissent des rivières dont l'eau guérit. D'après certaines formulettes, c'est une pierre que nul ne connaît, une pierre sous laquelle est cachée une force puissante et infinie. Le jour de l'Ascension les serpents se réunissent pour lécher la pierre *alatyr*, et se nourrissent ainsi pour tout l'hiver. Certaines incantations la représentent située dans le voisinage du Jourdain et surmontée d'une église d'or. On a beaucoup discuté sur l'étymologie et l'origine de cette pierre merveilleuse; on a cru retrouver dans son nom celui du grec *electron*. Les recherches de M. Veselovsky ont récemment établi que c'est tout simplement la pierre de l'autel (*altar*) d'où jaillissent pour les fidèles les ondes du salut. Le christianisme, au lendemain même de son introduction en Russie, a vu se greffer sur lui tout un ensemble de fables et de légendes, et ses excroissances parasites sont devenues plus chères à l'imagination des simples que les dogmes mêmes sur lesquelles elles se sont développées.

III

A côté de la littérature des traductions qui, pour n'être pas originale, n'en jette pas moins certaines lumières sur l'état des esprits et de la civilisation, la Russie, presque au lendemain de sa conversion, voit apparaître une littérature historique. Dès la seconde moitié du XIe siècle, des moines s'appliquent à retracer l'histoire de cette conversion des premiers princes chrétiens et des premiers martyrs. Ces récits sont généralement assez vagues, parfois invraisemblables et noyés dans les flots d'une rhétorique dévote et enfantine. Un peu plus tard un moine du monastère des Cryptes, à Kiev, a l'idée de commencer une *Chronique* à l'instar des chronographes byzantins. Déjà les chronographes de Malala et de Georges Hamartolos ont été traduits en slavon bulgare. Assurément ce sont là des modèles qui ne valent ni Hérodote ni Tite-Live. Au point de vue des intérêts de l'histoire, ils sont peut-être préférables à ces grands maîtres de l'antiquité. La *Chronique* russe ne se pique point de littérature ni d'éloquence, — sauf dans quelques grands morceaux à effet relatifs aux choses reli-

gieuses. Elle enregistre avec une égale précision les miracles, les phénomènes célestes, les guerres, les traités, les fondations pieuses; elle témoigne de l'état intellectuel et moral du peuple russe avec une précision et une naïveté qu'on demanderait en vain à des écrivains de profession plus soucieux de l'harmonie des périodes que de l'exactitude et de la vérité. Elle enregistre et conserve pour la postérité des documents de la plus haute importance, comme par exemple le texte de la *Rouskaïa Pravda* (le droit russe) et celui des traités conclus entre la Russie primitive et Constantinople.

Le premier annaliste — celui qu'on désigne vulgairement sous le nom de Nestor — n'est pas seulement un moine qui écrit pour son couvent. Il porte ses regards bien au delà de l'horizon de sa ville natale ou de son monastère. Il a une idée fort nette de l'unité de la terre russe, morcelée en nombreuses principautés : Kiev, Novgorod, Rostov, l'intéressent également; de la Baltique au Bosphore, du bassin du Dniéper à celui du Volga, il suit avec une égale sollicitude, les destinées de ses compatriotes. Il se rend un compte fort exact du rôle que la Russie joue dans la race slave. Après avoir retracé, d'après

le chronographe byzantin, le partage de la terre après le déluge et la dispersion des peuples, il énumère les peuples slaves : il n'ignore ni les Moraves, ni les Tchèques, ni les Serbes, ni les Khoroutanes qui sont les Slovènes d'aujourd'hui, ni les Lekhs qui sont devenus les Polonais, ni les Pomorianes ou Slaves de l'Elbe dont le nom survit dans celui de la Poméranie. Il sait que les Slaves doivent leur alphabet aux saints Cyrille et Méthode. Il rappelle même l'apostolat de saint Paul en Illyrie et comme ce pays est slave — il ne l'était pas encore au temps de l'apôtre, — il conclut que saint Paul est le grand instituteur du peuple slave et aussi des Russes.

Cette *Chronique fondamentale*, qui sert de point de départ à toutes les autres chroniques russes et qui se retrouve plus ou moins modifiée en tête des principaux manuscrits du moyen âge, a servi de modèle à tous les annalistes qui se sont succédé dans les monastères de Novgorod et de Souzdal. L'édition française que j'en ai donnée dernièrement, permet de s'en faire une idée et je ne puis qu'y renvoyer le lecteur. Mais, bien que rédigées sur un type unique, les chroniques des diverses villes de la Russie ont chacune une physionomie particulière. Celles de

Kiev et de la Russie méridionale sont plus détaillées, plus poétiques, celles de Novgorod sont sèches et pratiques, comme le livre de comptes d'un négociant. On signale la même aridité dans les œuvres des prédicateurs de Novgorod; ses habitants sont les Laconiens de la Russie. La *Chronique de Souzdal*, qui sera continuée par la *Chronique de Moscou*, est bavarde, pédantesque; elle respire la passion de l'absolutisme, la haine de Novgorod. L'ensemble de ces documents offre à l'historien une mine inépuisable; la Russie, au point de vue des annales nationales, a peu de chose à envier aux pays les plus favorisés de l'Occident. Ses chroniqueurs ne s'occupent guère que de leur patrie et de ses relations immédiates avec les peuples voisins, Grecs, Polonais, Suédois, Petchénègues, Tatares. Parfois, mais rarement, ils fournissent des documents inattendus sur des événements d'un intérêt européen; c'est ainsi que la *Chronique de Novgorod,* sous l'année 1204, raconte à sa façon la prise de Constantinople par les Latins.

Jusqu'à l'invasion mongole, la Russie n'est pas aussi isolée de l'Occident qu'on le croit volontiers chez nous. Si elle n'a que des relations fort

rares avec les pays latins, en revanche, elle fréquente les ports de la Hanse, elle conclut avec eux des traités de commerce, elle envoie fréquemment des négociants, des ambassadeurs ou des moines à Constantinople. Elle entretient une colonie monastique au mont Athos; elle en entretient une autre à Jérusalem. Sur les âmes naïves de ces nouveaux convertis, les lieux saints exercent une irrésistible attraction. Si l'Occident a fait les croisades, la Russie, pendant des siècles, envahit la Palestine d'une longue suite de pèlerinages pacifiques. L'homme de la plaine est moins attaché au sol natal que l'habitant des montagnes. L'habitant des steppes se déplace volontiers. Dès le XIIe siècle, les voyages en Palestine deviennent tellement nombreux que le clergé lui-même croit devoir protester. « Ces vœux de pèlerinage ruinent la terre russe », écrit l'évêque de Novgorod Niphon (1156). « Je ne vous prescris pas d'aller à Jérusalem, je vous prescris d'être bons ici », dit son contemporain, l'hiéromonaque Kirik. Une princesse russe, Euphrosine de Polotsk, va mourir au monastère national de Jérusalem. Au XIIIe siècle, le pope Léontii se vantait d'avoir fait trois fois, à pied, le voyage de la ville sainte. Il y avait des itiné-

raires, des manuels du pèlerin; l'un d'entre eux nous apprend que le pèlerinage à pied demandait un an et demi. Le temps n'était rien pour les hommes du moyen âge. D'ailleurs, en dehors des faveurs spirituelles qu'ils espéraient, les pèlerins jouissaient de certains privilèges temporels, qui n'étaient point à dédaigner. Le statut ecclésiastique qui porte le nom de saint Vladimir, mais qui en réalité ne doit pas être antérieur au XIIIe siècle, les déclare gens d'Église, et, comme tels, les soustrait à la juridiction des tribunaux séculiers.

Le *Voyage de l'héyoumène Daniel aux lieux saints* (1113-1115 [1]) ne donne malheureusement que de rares détails sur la personnalité du voyageur, sur ses impressions. C'est un itinéraire d'où la vie est absente. On y chercherait en vain quelque ressemblance avec les mémoires du bon Joinville. L'auteur nous entretient rarement de lui-même et se contente de donner une sèche nomenclature des lieux qu'il a visités. Si parfois sa plume s'anime un instant, c'est sous l'influence de la piété et du patriotisme. Il n'oublie jamais sa patrie et il se vante de n'avoir pas

1. Traduit en français par M. de Norov (Saint-Pétersbourg, 1860).

célébré moins de quatre-vingt-dix messes auprès des lieux saints « en commémoration des princes de Russie, des boïars et de ses enfants spirituels ». Sa dévotion n'a rien d'un fanatisme exclusif. Il entretient les meilleures relations avec les Latins, et quand il quitte l'abbé d'un couvent catholique, il lui demande sa bénédiction. Il se fait présenter au prince de Jérusalem, Baudouin, et sollicite sa protection. Ainsi les Russes et les Francs, qui ne se rencontrent point encore en Europe, échangent dans l'Orient chrétien de cordiales relations.

« Le vendredi saint, raconte Daniel, à la première heure du jour, je vins moi infirme me présenter devant le prince Baudouin, et le saluai profondément. Sur cela, le prince me fit approcher de lui très gracieusement et me dit : « Que « désires-tu, hégoumène russe? » Il me connaissait très bien et m'avait pris en affection étant très débonnaire et nullement orgueilleux. Je répondis : « Seigneur prince, c'est au nom de « Dieu et en raison du dévouement que je porte « aux princes russes que je te prie d'accéder à « ma prière. J'ai formé le désir de placer ma « propre lampe sur le saint sépulcre de Notre-« Seigneur, de la part de toute la terre russe,

« pour tous nos princes et pour tous les chré-
« tiens de la terre russe... ».

« Dieu et le saint sépulcre, dit-il en terminant son récit, me sont témoins que dans tous les lieux saints que j'ai visités, je n'ai pas mis en oubli les noms des princes de la Russie, des princesses leurs épouses, de leurs enfants, des évêques, des hégoumènes, des boïars, de mes enfants spirituels et de tous les chrétiens. Je m'en suis toujours souvenu et j'ai toujours prié pour eux. Grâces soient rendues à Dieu dont la miséricorde m'a permis, tout infirme que je suis, d'écrire les noms des princes russes dans le monastère de Saint-Sabbas où l'on prie pour eux jusqu'à présent aux offices.... Quiconque aura lu cet écrit avec foi et charité, puisse-t-il avoir la bénédiction de Dieu et du saint sépulcre et de tous les lieux saints! Puisse-t-il recevoir de Dieu une récompense égale à celle de ceux qui sont allés en la sainte ville de Jérusalem! »

IV

Jusqu'ici tous les monuments littéraires dont j'ai essayé de donner une idée sont dus à des ecclésiastiques, sauf les fragments du testament

de Vladimir Monomaque, morceau qui au fond appartient, lui aussi, à la littérature religieuse. Le premier document purement laïque que nous rencontrions, c'est l'*Épître de Daniel le prisonnier*. On n'est pas absolument fixé sur la date de ce morceau; suivant certains manuscrits, il daterait du XIIe, suivant d'autres du XIIIe siècle. Il serait adressé, soit à Georges Vladimirovitch, prince de Rostov et de Souzdal, qui mourut en 1157, soit à Iaroslav Vsevolodovitch, prince de Vladimir, mort en 1247. Ce qu'il y a de certain c'est que ce morceau appartient à la Russie orientale; l'auteur, quel qu'il soit, traite déjà le prince, auquel il adresse sa requête, comme un tsar moscovite. Ce n'est ni à Kiev, ni à Novgorod qu'un boïar aurait tenu un langage aussi humble, aussi servile. A la suite de nous ne savons quel méfait, le boïar Daniel avait été emprisonné dans une contrée lointaine, sur les bords d'un lac du gouvernement d'Olonets. Il sollicite sa grâce avec un luxe de métaphores empruntées le plus souvent à l'Écriture, mais dont quelques-unes semblent une ressouvenance lointaine de l'antiquité classique. On croirait parfois entendre, moins le rythme harmonieux des vers, Ovide sollicitant d'Auguste la permis-

sion de rentrer à Rome ou quelque gentilhomme du XVIIe siècle, exilé par le Roi Soleil et se consumant au souvenir des splendeurs de Versailles. Ce curieux document n'a jamais, que je sache, été traduit en aucune langue étrangère. On me saura gré d'en citer quelques fragments :

« Seigneur, souviens-toi de moi dans ta principauté, souviens-toi que moi, ton esclave, fils de ton esclave, je vois tous les hommes réchauffés comme par le soleil de ta grâce; moi seul, je marche dans les ténèbres, écarté de la lumière de tes yeux comme une herbe qui croît dans l'ombre, sur laquelle le soleil ne brille pas et la pluie ne tombe pas. Ainsi donc, Seigneur, prête ton oreille aux paroles de mes lèvres et délivre-moi de tous mes soucis. Seigneur, tous s'abreuvent de l'abondance de ta maison; moi seul, j'ai soif de ta grâce, comme le cerf altéré de l'eau des fontaines. »

Ceci est une réminiscence d'un psaume bien connu; dans ce qui suit on croirait reconnaître des vers d'Ovide.

« Je suis comme un arbre placé au bord de la route et tous les passants coupent mes branches :

Nux ego juncta viæ quamvis sine crimine vitæ
A populo saxis præter eunte petor.

« Je suis un objet d'injures pour tout le monde; je ne suis plus entouré comme d'un fort rempart par la terreur que ton nom inspire. Seigneur prince, ne regarde pas mon extérieur, mais mon intérieur; sans doute je suis pauvrement vêtu, j'ai la taille jeune, mais l'esprit vieux; j'ai su planer par la pensée comme l'aigle dans les airs.

« Seigneur prince, montre-moi ta face et ton noble visage : tes lèvres versent l'hydromel, tes messages sont comme un paradis rempli de fruits; tes mains sont pleines de l'or de Tharsis; tes joues sont comme un vase d'aromates, ta bouche est comme un lis blanc qui exhale un parfum, celui de ta grâce, ton aspect est comme celui du Liban; tes yeux sont une source d'eau vive; ton sein est comme une meule de froment qui nourrit beaucoup de personnes. »

Ce n'est pas précisément ce langage que tenaient les compagnons de Rurik; il est vrai qu'ils n'avaient pas lu le Cantique des cantiques. Les métaphores que le bien-aimé adresse à la bien-aimée sont tout simplement appliquées ici au prince par le courtisan, avec plus de platitude que d'à-propos. L'Écriture lui tenait compagnie dans son exil.

Mais le boïar rhétoricien ne s'inspire pas seulement des livres sacrés; il a des souvenirs lointains de l'antiquité classique :

« Seigneur, je ne suis pas né dans Athènes — on citait bien rarement Athènes en Russie à cette époque, — je n'ai pas étudié chez les philosophes; mais j'ai butiné dans les livres, comme une abeille sur les fleurs; j'y ai recueilli la douceur de l'éloquence, j'y puise la sagesse, comme on puise l'eau de mer dans une outre ».

Et, pour justifier cette assertion, le prisonnier se livre à une longue série de jeux de mots et d'antithèses : les jeux de mots sont naturellement intraduisibles; les lignes suivantes peuvent donner une idée des antithèses.

« Tel vit sur le lac Blanc et moi dans le goudron noir.... Tandis que tu te nourris de mets variés, souviens-toi de moi qui mange du pain sec; tandis que tu te réjouis avec un doux breuvage, souviens-toi de moi qui bois de l'eau chaude; quand tu te revêts de la splendeur de tes vêtements, souviens-toi de moi qui suis couvert d'une sale et grossière bure; tandis que tu te couches sur un lit moelleux, souviens-toi de moi qui couche sur des haillons....

« Seigneur prince, l'aigle est le roi des oiseaux,

l'esturgeon est le roi des poissons, le lion est le roi des quadrupèdes et tu es le roi de Pereiaslavl. Le lion rugit; qui n'a peur? Et toi, prince, quand tu parles, qui ne tremble? De même qu'un serpent est redoutable par ses sifflements, de même, prince, tu es redoutable par la foule de tes armes; l'or est la parure des femmes, et toi, prince, tu es la parure de ton peuple. »

Viennent ensuite des considérations sur la femme, sur les boïars, sur le mariage, sur l'habit monastique. Évidemment l'auteur se bat les flancs pour faire preuve d'esprit et peut-être aussi tout simplement pour charmer les loisirs de sa captivité. On n'écrivait pas vite dans ce temps-là et une belle page d'onciale savamment dessinée abrégeait de longues heures de captivité.

L'un des manuscrits se termine par une phrase qui rappelle l'une des formulettes les plus connues de la littérature populaire : « J'ai écrit cette épître dans la prison du lac Blanc; je l'ai scellée à la cire; je l'ai fait tomber dans le lac; un poisson l'a avalée; le poisson a été pris par un pêcheur et apporté au prince; on l'a ouvert; le prince a lu la lettre et a ordonné d'affranchir Daniel d'une cruelle captivité ».

A côté de cette pièce de rhétorique qui rappelle les déclamations de l'école, je placerais volontiers un morceau célèbre auquel je faisais allusion tout à l'heure et dont le vrai caractère ne me paraît pas encore absolument déterminé. C'est l'épopée en prose qu'on désigne souvent à tort sous le nom de *Chant d'Igor* et dont le titre plus exact serait : *Dit* (ou récit) *du bataillon d'Igor*. A propos de ce document étrange dont il existe plusieurs traductions françaises, quelques observations me paraissent absolument nécessaires. Il aurait été découvert à la fin du siècle dernier, en 1795, dans un *sbornik* ou recueil de pièces diverses acheté à un moine d'Iaroslavl par un gentilhomme lettré, le comte Mousine Pouchkine. Mousine Pouchkine le publia en 1800 ; le manuscrit, qu'il avait conservé chez lui, périt en 1812 dans l'incendie de Moscou. C'est là une perte irréparable ; car seul l'examen paléographique du manuscrit aurait donné la preuve absolue de son authenticité. Malgré l'enthousiasme avec lequel le *Récit d'Igor* a été accueilli, en Russie, malgré les innombrables traductions en vers qu'il a inspirées aux poètes russes, cette authenticité demande encore aujourd'hui a être examinée sérieusement. C'est là

une question qu'il est peut-être difficile de soulever aujourd'hui tant le *Récit du bataillon d'Igor* paraît avoir pénétré dans la littérature nationale. On y reviendra quelque jour. Si le manuscrit n'a pas été fabriqué vers la fin du XVIIIe siècle sous l'influence des poèmes ossianiques, il est en tout cas certain qu'il n'est pas contemporain des événements qu'il a la prétention de célébrer. Ces événements sont relatifs au XIIe siècle; or, d'après M. Kolosov, la langue du document ne permet pas de le considérer comme antérieur au XIVe ou au XVe siècle. Qu'il soit du XVIIIe ou du XVe siècle, il ne doit être considéré ni comme un poème, ni comme un produit de la littérature populaire, mais comme une œuvre de rhéteur, une composition de cabinet.

Ceux qui tiennent absolument pour l'authenticité du *Récit du bataillon d'Igor* répètent volontiers le mot de Pouchkine : « Tous nos poètes du XVIIIe siècle n'avaient pas ensemble assez de poésie pour comprendre, à plus forte raison pour imaginer deux lignes du *Chant d'Igor* ». Cette argumentation peut paraître spécieuse; mais elle est facile à réfuter. Ce ne serait point à un poète du XVIIIe ou du XVe siècle qu'il faudrait attribuer la paternité de cette pièce de rhé-

torique, mais bien à un érudit, à un savant de cabinet, versé tout ensemble dans la littérature du moyen âge et dans la poésie populaire. On a présenté le même argument pour soutenir l'authenticité des poèmes tchèques connus sous le nom de manuscrit de Kralove Dvor; et cette authenticité, malgré les efforts désespérés de ses défenseurs, est aujourd'hui terriblement ébranlée. Pouchkine d'ailleurs reste en fait de critique une autorité contestable; il croyait s'y connaître en littérature slave parce qu'il avait traduit des chants serbes d'après une fabrication de Mérimée. Ce ne sont pas là des titres devant lesquels le pédantisme moderne soit tenu de s'incliner.

Le *Récit du bataillon d'Igor* a été traduit plusieurs fois en français, soit tout entier, soit par fragments [1]. Si les traductions peuvent donner une idée de l'allure générale du morceau, il n'est pas un seul paragraphe, pas un couplet, dont elles puissent se vanter d'avoir reproduit la physionomie exacte. Le texte du récit n'existe

1. Notamment par Eichhoff, à la fin de son *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves* (Paris, 1839), et par M. Barghon Fort-Rion, Paris, 1878. Il y a plus d'une réserve à faire sur ces traductions, où les interprètes français ont cru comprendre des choses que les linguistes russes eux-mêmes ne comprennent pas.

pas et il ne sera jamais établi puisque les manuscrits ont péri. Chacun l'arrange comme il l'entend et y trouve les beautés qu'il désire. Les plus prudents se contentent de laisser en blanc certains passages; les plus audacieux proposent leurs conjectures et Dieu sait si ces conjectures s'accordent entre elles! Que faisait le poète Boïan quand il voulait chanter un poème? Suivant les uns, *il s'élançait par la pensée dans le bois*; suivant les autres, *il s'élançait comme une souris sur un arbre*. Voilà deux textes qui ne sont pas précisément identiques et entre lesquels mon admiration hésite singulièrement. Au couplet suivant, une phrase peu intelligible peut vouloir dire à volonté : *Le désir endormit l'intelligence du prince*, ou : *La gloire saisit l'âme du prince*. J'ai dû par devoir professionnel étudier récemment les cinq ou six premières pages du Récit; je crois qu'au fond on l'admire d'autant plus qu'on l'entend moins. Et puis il y a un détail qui m'inquiète et trouble toutes mes jouissances esthétiques : il y a trop de couleur locale et cette couleur ne me paraît pas toujours bon teint. Quand je vois les Russes appelés tour à tour les fils de la Russie, les petits-fils de Stribog, dieu des vents, ou de Veles, dieu des troupeaux, je ne

suis pas absolument rassuré. Je voudrais retrouver dans d'autres textes des dénominations analogues. Donnerai-je ici quelque fragment de traduction? J'avoue que j'hésite; une traduction sans discussion ni commentaire me paraît une œuvre presque impossible. Je me contente de renvoyer à celles de mes prédécesseurs. Encore une fois je ne suis pas certain que ce fragment ait été fabriqué à la fin du XVIIIe siècle, mais j'opinerais volontiers pour le XIVe ou le XVe.

Il y avait en Russie à cette époque toute une littérature de dits ou de récits, *skazania*, morceaux emphatiques et déclamatoires où des clercs lettrés se plaisaient à exhaler leur dévotion ou leur patriotisme. L'un des plus remarquables de ces récits, la *Zadonstchina* (Récit d'outre-Don), célèbre la défaite du khan Mamaï vaincu à Koulikovo (1380) par le prince de Moscou Dmitri Donskoï. La *Zadonstchina* ressemble singulièrement au *Dit du bataillon d'Igor* et on la considère volontiers comme une imitation de ce célèbre fragment. Il y aurait peut-être lieu de retourner l'hypothèse et de se demander si le chantre d'Igor ne s'est pas au contraire inspiré de la *Zadonstchina*. Les procédés des deux auteurs sont les mêmes; mais la *Zadonstchina*,

dont l'authenticité est incontestable, abuse moins de la couleur locale que le récit qui s'en est peut-être inspiré. Comme lui elle est écrite en prose et affecte une allure pindarique; elle s'inspire tout ensemble de l'Écriture et des procédés en usage dans la poésie populaire.

Écoutez seulement ce début :

« Transportons-nous, frères, dans les pays du Nord, dans le lot de Japhet, fils de Noé, de qui est issue la glorieuse Russie. Là, montons sur la colline de Kiev, contemplons et la plaine du Dniéper et toute la terre russe, et de là les contrées d'Orient, le lot de Sem de qui sont issus les Tatars païens et les musulmans. Ceux-ci autrefois... ont vaincu la race de Japhet. Depuis ce moment, la terre russe est triste. Elle s'est couverte de deuil, pleurant et évoquant le souvenir de ses enfants....

« Rassemblons-nous, frères et amis; fils de la Russie, réjouissons la terre russe. Jetons le deuil sur les pays d'Orient, sur le lot de Sem, et célébrons la défaite de Mamaï, la gloire du grand prince Dmitri Donskoï et de son frère le prince Vladimir Andreevitch et disons cette parole : Il serait bien à nous, frères, de commencer à raconter la gloire du grand prince et de le chanter d'après ses œuvres....

« Rappelons les temps des premières années : célébrons le poète Boïan, habile joueur de rebec dans Kiev; car ce Boïan, en posant ses doigts sur les cordes vivantes, chantait la gloire des princes russes de Rurik, d'Igor, de Sviatoslav, de Vladimir. »

On trouve un passage analogue dans le *Dit du bataillon d'Igor* et on a conclu de là que ce morceau avait servi de modèle à l'auteur de la *Zadonstchina*. C'est là une thèse généralement admise; avec le temps on arrivera, je crois, à une conclusion absolument inverse. Mais continuons :

« Alouette légère, joie des beaux jours, va-t'en sous les nuages bleus, contemple la forte cité de Moscou; chante la gloire au grand prince Dmitri Ivanovitch et à son frère Vladimir Andreevitch. Car ils se sont élancés comme des faucons de la terre russe sur les champs des Polovtses (Tatars). Les chevaux hennissent sur la Moskva, les tambours battent dans Kolomna, les trompettes résonnent. Les drapeaux flottent merveilleusement près du Grand Don, les étendards frémissent.

« Les cloches du beffroi sonnent dans la grande Novgorod; les hommes de Novgorod se

tiennent devant Sainte-Sophie en disant ces tristes paroles : « Frères, nous n'arriverons plus à temps « auprès du grand prince Dmitri Ivanovitch. »

Le narrateur montre toute la Russie intéressée dans la guerre sainte : Kiev, Moscou, Novgorod, prennent les armes pour la défense de la terre russe. Les princes lithuaniens eux-mêmes s'émeuvent :

« Oiseau rossignol, qu'as-tu murmuré à l'oreille de ces deux princes, deux fils d'Olgierd, André de Polotsk, Dmitri de Briansk? Car ceux-ci sont nés aux avant-postes sur un bouclier, ils ont été mis dans les langes au son des trompettes, ils ont été bercés sous les casques, nourris à la pointe de l'épée dans la terre lithuanienne.

« ... Déjà des vents violents se sont élevés de la mer; ils ont chassé une lourde nuée vers les bouches du Dniéper, vers la terre russe.

« De cette nuée sont sortis des nuages ensanglantés et de ces nuages de violents éclairs.

« Un grand fracas va éclater entre le Don et le Dniéper; les cadavres vont tomber sur le champ de bataille de Koulikovo. »

Le récit de la bataille elle-même est singulièrement vague; les casques reluisent, les épées

s'entre-choquent, les corbeaux volent vers les cadavres. Les princes font des discours pathétiques; les champs sont ensemencés de cadavres, le sang coule à flots. Le Don en est rougi pendant trois jours entiers. Le récit se termine par une énumération homérique de tous les boïars qui ont péri : quarante étaient venus de Moscou, trente de Novgorod, vingt-cinq de Kostroma, soixante de Moscou, etc.

« Gloire à Dieu! Amen! » s'écrie en finissant le rhéteur russe. Il convient en effet de terminer comme un sermon ce morceau où l'imitation de l'éloquence biblique se fait parfois sentir, mais qui trouverait difficilement son analogue dans les littératures de l'Occident. Les procédés qu'il emploie appartiennent essentiellement au genre pindarique. Et certainement l'auteur de la *Zadonstchina* n'avait pas lu Pindare. Encore une fois les morceaux de ce genre se rattachent bien plutôt à l'éloquence sacrée qu'à la poésie proprement dite.

A cette époque, sauf le mystérieux et mythique Boïan, elle n'a d'autres représentants en Russie que des poètes anonymes. Nous ne connaissons leurs œuvres que par des rédactions récentes recueillies depuis peu de temps et qui depuis

six ou huit siècles ont pu singulièrement s'altérer dans la bouche des rapsodes populaires.

Le Cycle de *byliny* ou chansons épiques qui célèbrent la Russie Kiévienne a déjà été étudié plus d'une fois en Occident [1]. Ce cycle soulève plus d'un problème que je n'ai pas le loisir d'examiner ici. Cette poésie est essentiellement romanesque, elle a le plus profond dédain pour la réalité. Je n'en citerai qu'un fragment qui permettra au lecteur de s'en faire une idée; on pourra le comparer au récit emphatique de la *Zadonstchina*. Il s'agit de l'invasion des Tatars; sur cet épisode si considérable de la domination mongole — elle a duré plus de deux siècles, — la poésie populaire est presque muette. Elle ne célèbre le nom d'aucun héros historique; dans les rares chants qu'elle nous a conservés, elle fait arriver les Tatars sous le règne de Vladimir, qui vivait plus de deux siècles avant leurs premières incursions, elle leur donne pour chef un personnage imaginaire, le tsar Kaline Kalinitch, et elle le fait combattre avec le héros légendaire Ilia Mouromets, qui n'est pas précisément un personnage historique :

1. Voir notamment le livre de M. Rambaud : *la Russie épique* (Paris, 1876).

« Ce n'est pas une vague qui déferle sur la mer, ce n'est pas la mer qui s'agite : c'est le tsar Kaline Kalinitch; il s'enflamme, le chien, il se courrouce contre la ville de Kiev! ah! chien misérable tsar Kaline; il médite une pensée mauvaise, il prépare des desseins mauvais; il veut détruire la ville de Kiev. Il veut occire les pauvres paysans, livrer aux flammes les églises de Dieu, couper la tête au Prince-Soleil (Vladimir) ainsi qu'à sa princesse Apraxia. Il rassemble les forces de quarante pays et de quarante tsars. Chacun d'entre eux avec lui cent mille hommes. Il rassemble ses troupes, le chien, pendant trois années. La quatrième il part en guerre.

« Quand il est arrivé à quinze verstes de Kiev, il établit ses forces auprès du rapide Dniéper; il ordonne à tous ses hommes d'apporter chacun une pierre; il s'élève ainsi une montagne colossale. La vapeur qu'exhalent ses chevaux obscurcit le brillant soleil; l'haleine des Tatares ne permet pas aux chrétiens de vivre. Quand il a établi ses troupes dans la plaine, il descend, le chien, de son bon cheval, il s'assied sur son siège; il écrit des *iarlyks* (messages) d'une fine écriture, non pas avec de l'encre, mais avec de

l'or. Il scelle ces iarlyks; il choisit un Tatar le meilleur de tous. Ce Tatar a trois sagènes[1] de hauteur. Sa tête a la mesure d'un chaudron à bière; entre ses épaules il y a une sagène de largeur. Il lui donne le message et l'envoie à Kiev en lui disant :

« Oh! toi, mon cher messager, sais-tu parler en russe? Sais-tu hurler en tatare? Prends ce message, assieds-toi sur un bon cheval au milieu de la cour, va tout droit... dans le palais du prince.... Ouvre la porte; n'enlève pas ton bonnet de ta tête, ne t'incline pas devant le dieu des Russes; ne frappe pas la terre du front devant le Prince-Soleil. Pose seulement les iarlyks sur la table et dis : « Ah! toi Soleil, prince du trône « de Kiev, prends ces iarlyks dans tes mains « blanches, brise les sceaux et lis. »

Or dans ces iarlyks il était écrit que dans toute la glorieuse ville de Kiev, le prince eût à enlever les croix miraculeuses des églises du Seigneur, que des églises il eût à faire des écuries pour loger les troupes tatares, qu'à tous les coins de rues il fît mettre des tonneaux de boissons fermentées pour désaltérer le chien de Kaline avec

1. La sagène vaut 2 m. 13. Le Tatar a donc 6 mètres de hauteur et ses épaules 2 mètres de largeur!

ses troupes.... Vladimir regarde à la fenêtre; il voit comment, auprès du Dniéper rapide, le tsar Kaline se tient avec tous les infidèles. On dirait une forêt bruissante dont on n'aperçoit pas la fin.... Vladimir s'afflige, il baisse la tête et se prend à pleurer amèrement.

Que faire? Il envoie chercher l'invincible héros, Ilia Mouromets; Ilia, à lui tout seul, défait les Tatars et fait le khan prisonnier après un combat merveilleux. On ne rend la liberté au chef tatar qu'après qu'il a pris l'engagement de payer tribut à Vladimir. Ce n'est pas précisément ainsi que les choses se passèrent dans la réalité.

Comme on le voit, l'éducation pédantesque et scolastique que la Russie avait reçue de ses instituteurs n'étouffa pas complètement chez elle les dons de l'imagination. Les lettrés eux-mêmes les avait conservés, ainsi qu'on peut s'en assurer par la *Zadonstchina*, par certains fragments des chroniques, des voyages et des vies des saints. Assurément le grand public ne saurait trouver à ces documents le même intérêt qu'aux romans de Tolstoï ou de Tourguenev. Mais ils méritent d'être étudiés par tous ceux qui veulent se rendre compte des évolutions successives du

génie russe. Cette esquisse n'a pas la prétention d'en avoir donné une complète analyse; elle n'a d'autre but que d'appeler l'attention sur quelques pages peu connues du passé d'un grand peuple.

LA FEMME ET LA SOCIÉTÉ RUSSE

AU XVIe SIÈCLE [1]

Ce qui caractérise la Russie du XVIe siècle, c'est l'établissement définitif de l'unité politique et du pouvoir tsarien. Les principautés qui se la partageaient naguère ont tour à tour été absorbées dans la Moscovie : le prince moscovite a pris le titre de tsar ; les boïars, qui étaient simplement les compagnons d'armes de ses ancêtres, ne sont plus que les premiers de ses esclaves. Sous l'influence combinée des idées byzantines et des idées tatares, ils en arrivent vite à se faire gloire de leur servitude. D'ailleurs, s'il

1. Zabieline, *la Vie des tsarines russes*. Moscou, 1872. — Le même, *le Domostroï*. Moscou, 1882. — Schachkov, *Histoire de la femme russe*. Saint-Pétersbourg, 1879. — Ikonnikov, *la Femme russe avant Pierre le Grand*. Kiev, 1874.

leur revient quelque velléité d'indépendance, ils la payent trop chèrement pour être tentés de recommencer : à l'un on coupe la tête, à un autre la langue. Un boïar, pour avoir refusé une ambassade à l'étranger, est jeté en prison pour la vie et voit ses biens confisqués. La terreur plane sur cette aristocratie naguère si arrogante et si tumultueuse; elle prend des habitudes serviles et lâches. Tel haut dignitaire, quand il adresse une supplique au souverain, signe non pas de son nom de famille ou de baptême, mais d'un diminutif enfantin : Ivachka pour Ivan, Vaska pour Vasili, comme qui dirait Pierrot ou Jeannot. En tenant compte du rapport des circonstances et du niveau des civilisations, la cour d'un Ivan IV a plus d'un rapport avec celle de Versailles sous Louis XIV. Les gentilshommes s'y disputent les attentions du maître, l'honneur de recevoir de ses mains le pain, symbole de sa bienveillance, le sel, symbole de son affection. Il n'est qu'un point sur lequel ils aient gardé le souvenir de leur indépendance, c'est l'orgueil qu'ils attachent à l'ancienneté de leur race. Les tsars moscovites se mêlent de faire des boïars comme Napoléon créait des ducs et des comtes. Mais l'aristocratie ancienne refuse obstinément

de faire place à la nouvelle. « Le tsar, disent les représentants des vieilles familles, peut donner des biens, mais non la descendance. » Et ils ne consentent pas à se serrer pour faire place aux nouveaux venus.

Ces conflits de préséance donnent quelquefois lieu à des scènes d'un haut comique : tel boïar se glisse sous la table et refuse de prendre part aux festins du tsar, plutôt que d'y siéger à une place moindre que celle qui lui est due. A la guerre, devant l'ennemi, les voïevodes se querellent sur l'ancienneté, et le souverain, pour éviter un désastre, est obligé de faire commander ses troupes par de simples diacres, des gens sans naissance, qui n'ont d'autre titre que la délégation momentanée dont ils sont investis. Même dans les provinces les plus lointaines qu'on l'envoie gouverner, le boïar sent peser sur lui le joug de cette bureaucratie docile et insolente.

Il n'y a plus qu'un seul endroit où il conserve encore son ancienne autorité, où même cette autorité, loin d'avoir décliné, soit mieux établie et plus solide que jamais : c'est la maison dont il est le chef incontesté, c'est la famille sur laquelle il peut exercer à son tour cette tyrannie

dont il gémit et à laquelle il ne saurait se dérober. Là il règne vraiment sans partage, là il ne trouve au-dessus de lui que deux pouvoirs, en général disposés à lui donner raison : celui du tsar et celui de l'Église. La famille a subi, comme toutes les institutions de l'ancienne Russie, l'influence des idées tatares et des idées byzantines. Le rôle de la femme, très considérable au début de l'histoire, n'a cessé de diminuer en importance et en dignité. Tandis que ses sœurs d'Occident deviennent, grâce à la chevalerie, les reines des cours et les héroïnes du roman, la femme russe s'isole peu à peu de la société, dans laquelle — sauf de rares exceptions — elle n'exerce plus aucun rôle, s'enferme dans l'ombre du gynécée oriental et change le rôle de compagne de l'homme contre celui de servante ou d'esclave.

I

C'est dans la Russie moscovite que s'accomplit cette évolution; dans la Russie de Kiev, la femme slave ou scandinave avait encore une personnalité respectable et respectée. Les Grecques qui

épousaient parfois des princes russes étaient trop fières de leur origine pour se résigner à une situation inférieure. Mais, dès cette époque, les Russes s'alliaient fréquemment à des femmes de tribus orientales, des Polovtses, des Berenditches, des Tatares élevées dans d'autres idées que les femmes occidentales, habituées à se considérer comme les esclaves de leurs époux et incapables de réclamer des égards que les mœurs asiatiques ne leur accordent pas. Au XIIIe siècle, le centre de gravité de la Russie est reporté à Vladimir et à Moscou; elle se rapproche des peuples barbares et tend de plus en plus à adopter leurs mœurs. Plus tard, deux siècles et demi de domination tatare lui font oublier définitivement les traditions de la chrétienté européenne; elle garde, il est vrai, en principe, la monogamie : la femme, dans certaines circonstances, reste couverte par la tutelle de l'Église, mais la religion qui la protège contribue aussi à la ravaler. Elle n'est plus qu'un être inférieur, considéré comme vicieux par nature et dangereux par instinct.

Ce qu'on retient surtout dans la Bible ou dans les écrits des Pères, ce sont les passages où elle est représentée comme un suppôt de Satan et comme la source de tous les maux de l'huma-

nité. Peu à peu il se forme dans la littérature sacrée — la seule, ou peu s'en faut, qui existe alors, — un idéal de la mauvaise femme. Elle est toujours l'Ève qui a perdu Adam et l'humanité : elle n'a pas été, comme en Occident, rachetée par celle qui a écrasé la tête du serpent et donné un Sauveur au Monde. Les proverbes qui résument, dit-on, la sagesse des nations, sont fort cruels pour elle chez les Moscovites :

Elle a les cheveux longs et la raison courte. — Qui lâche la bride à sa femme ne voit pas de bien. — Femme sans crainte est pire qu'une chèvre. — Aime ta femme comme ton âme, secoue-la comme un poirier. — Bats ta femme avant de dîner et de nouveau avant de souper. — Ta femme n'est pas un vase, elle ne se cassera pas (si tu la frappes). — De notre côte[1] n'attendez rien de bon. — La femme et le démon, c'est tout un. — Qui croit sa femme ne vivra pas trois jours. — Le chien est plus intelligent que la femme, il n'aboie pas contre son maître. — Devant la femme, Satan n'est qu'un petit innocent. — La femme est deux fois chère : quand elle entre dans la maison et quand on l'emporte (morte) de la maison. — La poule n'est pas un oiseau, la femme n'est pas un homme (c'est-à-dire un être humain). — Avant d'aller à la guerre, fais une prière; avant d'aller sur mer, fais deux prières; avant de te marier, fais trois prières.

Faut-il considérer comme faisant exception à la série l'adage suivant : « Une bonne femme et

1. Allusion au récit biblique de la création de la femme.

de la soupe bien grasse, ne cherche pas d'autre bonheur »? Je ne sais. Rappelons encore ce mot des anciens Moscovites : « Celui qui donne la liberté à sa femme, s'enlève à lui-même sa liberté ».

« Celui-là n'est pas un homme, à qui sa femme commande », écrivait dès le XIIIe siècle un des ancêtres de la littérature russe, l'anonyme connu sous le nom de *Daniel le Prisonnier*. La littérature reprend ces thèmes populaires, les développe et les commente : dans les textes empruntés à l'Écriture ou aux Pères, elle insiste avec complaisance sur les passages défavorables à la femme, elle supprime ou atténue ceux qui font son éloge. L'Église, pour bien marquer l'infériorité de la femme, ne lui permet pas de communier comme l'homme à la *porte royale* du sanctuaire, mais à une porte secondaire. Elle n'apprécie la femme que si elle entre dans la vie religieuse, encore lui marchande-t-elle les vertus et les miracles que ses légendes prodiguent si généreusement aux moines, aux ermites ou aux idiots volontaires. La sainte thaumaturge est fort rare en Russie.

C'est avec l'apogée du pouvoir suprême, de l'absolutisme en Russie, que coïncide l'extrême

humiliation de la femme russe. Cette humiliation nous est attestée par tous les voyageurs qui ont visité la Moscovie au XVIe et au XVIIe siècle. Leurs récits, écrits en allemand, en latin, en français, peuvent être facilement consultés. Ce que je voudrais faire connaître ici, c'est ce que les Russes eux-mêmes nous révèlent sur la condition de l'épouse et de la mère. Nous avons sur ce sujet si intéressant un document des plus curieux et jusqu'ici fort peu étudié en Occident, c'est le livre appelé *Domostroï* [1], le livre du *ménage* ou, comme disaient nos ancêtres, le *ménagier*.

II

Ce livre n'est pas connu depuis longtemps, même en Russie. C'est en 1849 que des fragments en ont été publiés pour la première fois. Bien qu'on s'en soit beaucoup occupé depuis quelques années, il n'en existe encore, à ma connaissance, ni une édition, ni un commentaire satisfaisants. C'est une compilation sans art. Au moyen âge, les Russes avaient la passion des *sborniks*, recueils de lectures morales ou religieuses, géné-

1. *Dom*, la maison ; *stroïti*, organiser.

ralement traduites du grec, et qui portaient le plus souvent des noms fleuris : *la Chaîne*, *l'Émeraude*, *l'Abeille*. Ces recueils se copient le plus souvent les uns les autres : l'auteur ou plutôt les auteurs du *Domostroï* n'ont eu garde de manquer à cette tradition.

La rédaction du ménagier russe paraît remonter au commencement du XVIe siècle, peut-être à la fin du XVe. Le texte le plus important, celui qu'on peut considérer comme définitif, a eu pour compilateur un personnage considérable, le prêtre Sylvestre. C'était un homme des plus éclairés : pope à Moscou en 1547, il avait été désigné par le métropolitain comme précepteur d'Ivan IV, celui auquel l'histoire attache l'épithète bien méritée de Terrible; il avait exercé sur lui une sérieuse influence, à laquelle on attribue les meilleures ou plutôt les moins pires années du règne de ce farouche souverain. Plus tard, Ivan se vengea des services que son maître lui avait rendus en l'exilant au monastère de Solovetsk, où il mourut. Sylvestre était marié, et s'il parle des enfants ou des femmes, ce n'est pas seulement pour les avoir connus de réputation. Le *Domostroï* paraît avoir été rédigé primitivement à Novgorod-la-Grande; ce fut

Sylvestre qui eut l'honneur de l'acclimater dans la Russie moscovite et de lui assurer auprès des gens qui savaient lire une juste popularité.

L'ouvrage tel que nous l'avons aujourd'hui est tout ensemble un manuel de morale religieuse et civique, un traité de civilité puérile et honnête, un guide de la bonne ménagère, un résumé d'économie rurale et de jardinage, une cuisinière bourgeoise. Il entre dans les moindres détails de la vie quotidienne, il indique même les sujets de conversation qu'on doit traiter avec les hôtes. Le style est essentiellement dogmatique.

Tout le monde doit être esclave dans la famille : mère, enfants, serviteurs ; un seul être la domine : le maître, et sur lui plane la terreur de l'enfer. Le rédacteur — et ici se révèle son caractère sacerdotal — ne donne point des conseils, mais des préceptes ou plutôt des ordres ; il est absolument convaincu de son infaillibilité ; le lecteur ne peut être sauvé que s'il suit à la lettre ses indications. Pour lui, l'homme est un être foncièrement mauvais, qu'il faut mettre en garde contre ses instincts et ses inclinations ; la terreur seule peut le sauver. Il doit l'inspirer à tous ceux qui l'entourent. Le compi-

lateur du *Domostroï* était personnellement bon et humain. Nous savons qu'il avait mis tous ses esclaves en liberté; il rachetait même ceux des autres pour les affranchir. Mais dans son livre il prêche une autre morale; il considère l'esclave comme un être de pauvre intelligence qui ne peut être instruit que par les coups. Aussi, lorsqu'une querelle éclate entre les esclaves d'un propriétaire et ceux de son voisin, le maître doit frapper les siens, même s'ils ont raison. C'est le meilleur moyen d'éviter les rancunes du voisin.

La société que nous dépeint le *Domostroï* et dont elle est le bréviaire s'attache non point à l'esprit, mais à la lettre du christianisme, aux formes extérieures. La vertu qu'il prêche est loin d'être complètement désintéressée : elle n'a pas seulement pour mobile les récompenses célestes et la crainte de l'enfer; elle veut se concilier aussi la bienveillance et l'estime des hommes, elle a un grand souci de l'opinion publique et des avantages matériels. Elle consiste avant tout dans la pratique d'une foule de rites extérieurs qui se concilient fort bien avec l'hypocrisie. C'est avant tout une vertu de pharisien. Le bon chrétien est celui qui se tient

raide pendant les offices sans regarder à droite ou à gauche, qui baise la croix, les images, les reliques en retenant son souffle, sans ouvrir les lèvres, qui consomme l'hostie sans la faire craquer avec les dents, etc. L'idéal de la vie de famille, suivant le *Domostroï*, c'est la vie monastique. Le père n'est pas seulement le maître de la maison, *c'est l'hégoumène* (l'abbé) du couvent. Ce titre, on le lui donne déjà dans des textes antérieurs au *Domostroï*; il en est qui l'appellent même l'apôtre de la maison. D'ailleurs, il est sans cesse surveillé par des témoins invisibles : les anges qui inscrivent ses bonnes actions, les démons qui notent les mauvaises et s'en réjouissent; or rien n'est plus facile que de pécher suivant la morale du *Domostroï* : il suffit d'écouter de la musique ou de jouer aux échecs pour faire tressaillir d'aise les suppôts de Satan.

L'attitude extérieure doit être essentiellement monastique : il faut marcher doucement, parler à voix basse, s'exprimer en termes dévots, obéir aux vieillards, se taire lorsque parlent les gens sages, ne jamais rire, tenir les yeux fixés à terre. L'abbaye dont parle le *Domostroï* n'a certes rien de commun avec l'abbaye de Thélème.

III

L'ouvrage s'ouvre par un véritable traité de la doctrine chrétienne ; après avoir dit quels dogmes il convient de croire, comment il faut aimer Dieu de toute son âme, il expose quels devoirs il faut remplir vis-à-vis du tsar ou des princes, quelles obligations les fidèles ont envers leur père spirituel ; on ne doit rien faire sans lui, — on doit aussi lui offrir de nombreux présents, — comment il faut honorer la dignité ecclésiastique chez les prêtres et chez les moines, comment il faut soigner les maladies (nous reviendrons tout à l'heure sur ce chapitre), comment il faut visiter les prisonniers, apporter des offrandes aux églises et aux monastères, comment il faut orner sa maison de saintes images et tenir propre son oratoire. Chemin faisant, le pieux auteur du Ménagier russe n'oublie pas les détails pratiques et enseigne la manière de nettoyer les ikones avec une éponge. Puis viennent des instructions sur la manière de prier dans la maison et à l'église :

Dans la vie domestique et partout, il convient à tout homme, maître ou maîtresse de maison, fils ou fille, serviteur homme ou femme, à tout artisan jeune ou vieux,

de commencer toute œuvre, à boire, à manger, à faire bouillir les aliments ou à les rôtir, à faire du pain ou toute œuvre manuelle ou d'art par une prière... ; le matin, il convient après s'être habillé, s'être purifié de toute tache, s'être lavé proprement les mains, de s'incliner trois fois jusqu'à terre devant les saintes images (en frappant la terre du front), ou, si on ne le peut, de s'incliner jusqu'à la ceinture. Celui qui la sait — tout le monde ne savait pas les prières en ce temps-là, — dira la prière : « Il est digne... » jusqu'à la fin, puis la prière du Christ (le *Pater*), fera le signe de la croix et dira : « Seigneur, bénis-moi ». On devra ainsi commencer toute chose. A celui qui fait cela la grâce de Dieu vient en aide, les anges invisibles l'aident et les démons s'enfuient loin de lui. De même, on doit boire et manger avec actions de grâce....

Le repas tel que nous le décrit le *Domostroï* constitue un véritable rite : on doit quand on a des hôtes manger en silence (cette règle laisse peu de place à la conversation), boire pour la santé des vivants et pour le repos des morts..., et les anges assistent au festin.

Tous les soirs l'homme, la femme, les enfants et les serviteurs et *celui qui sait lire* (chose rare à cette époque) doivent chanter les vêpres, les complies, les nones; les autres doivent y assister en silence, avec attention, dans une pose modeste, avec les prières et les prosternements nécessaires. On doit chanter avec attention et ensemble suivant la règle. Depuis ce moment on ne doit plus ni boire, ni manger, ni converser. Et en se couchant tout chrétien doit faire trois saluts à terre. Et chaque nuit, à minuit, il doit se lever discrètement et avec zèle et *avec larmes* prier pour ses péchés.

On remarquera cette dernière prescription : *avec larmes*; les pleurs font partie de la règle des monastères russes; les anciennes légendes nous représentent de saints ascètes dont la vie entière s'écoule à pleurer : c'est là une des formes de la perfection chrétienne. J'ai noté dans mes voyages que les Russes, peuple enfant, ont gardé ce don des larmes bien mieux que les nations vieillies de l'Occident. Je ne sais s'ils pleurent en faisant leur prière, mais j'ai eu plus d'une fois à Moscou l'occasion d'être arrosé par les effusions attendries d'un mien domestique dont l'ivresse se traduisait généralement par des accès de sensibilité mélancolique.

J'ai réservé pour une citation spéciale, et dont on me pardonnera certainement la longueur, le chapitre sur la manière de soigner les maladies. Il appartient à cette partie de l'ouvrage qui traite particulièrement des choses religieuses : aux yeux de l'auteur la maladie est tout simplement un châtiment envoyé par le Seigneur et de lui seul dépend la guérison. Le rhume même est une punition du ciel. Le *Domostroï* n'a aucune idée de la médecine. Ses contemporains, il faut le reconnaître, n'étaient guère plus avancés que lui. Quelques rares étrangers, des Syriens, des

Arméniens, des Juifs s'étaient parfois aventurés en Russie pour exercer l'art de guérir. Tous n'avaient pas eu à se féliciter de leur initiative. Peu de temps avant l'époque où Sylvestre compilait son pieux manuel, un docteur juif, Léon, n'ayant pu réussir à guérir un Tatar de qualité, avait été mis à mort par ordre du prince moscovite.

Le peuple recourait le plus souvent à des pratiques de sorcellerie qui se sont conservées jusqu'à aujourd'hui : les gens dévots suivaient tout simplement les préceptes du *Domostroï*. Ils ne s'en trouvaient pas mieux d'ailleurs, car les pestes sont fréquentes et terribles au XVIe siècle. En 1561 et 1562, une épidémie enleva cinq cent mille personnes dans le seul pays de Pokov et de Novgorod! Les préceptes du *Domostroï* sont fort simples, comme on va le voir :

Si Dieu envoie à quelqu'un une maladie ou quelque douleur, il faut la soigner par la grâce de Dieu, par les larmes et les prières, par le jeûne et l'aumône, par la véritable pénitence. Il faut remercier le Seigneur, lui demander pardon et faire acte de vraie charité envers chacun. Il faut inviter nos pasteurs spirituels à prier Dieu, célébrer des offices, consacrer de l'eau avec la croix et les saintes reliques et les images thaumaturges, et se faire oindre d'huile sainte ; faire des vœux dans les endroits miraculeux et saints, prier avec une conscience pure. Car la guérison des maux les plus divers ne peut venir que de Dieu. Il faut donc s'éloigner de tous les

péchés, n'en plus commettre à l'avenir et accomplir les pénitences imposées. Ainsi on est purifié du péché, ainsi est guérie la maladie spirituelle et corporelle.

Après avoir indiqué comme on soigne les maladies, le *Domostroï* nous apprend quels sont les patients qui ne guériront pas.

Celui qui ne trouvera pas de soulagement à ses maux, c'est celui qui, sans peur et indolent, n'a pas la crainte de Dieu et ne fait pas la volonté de Dieu, celui qui n'observe pas la loi chrétienne et la tradition des Pères sur l'Église de Dieu et le chant ecclésiastique, les règles de la cellule, et la prière, qui ne se préoccupe pas de rendre gloire à Dieu, celui qui mange et boit sans tempérance et au moment qui n'est pas convenable, celui qui n'observe pas la loi le mercredi, le vendredi, les jours de fêtes, le grand carême, celui de la Vierge, celui qui... commet des œuvres abominables, l'impureté, les propos indécents, celui (notez bien ces détails) qui danse, qui saute, qui joue des instruments à corde, du tambourin, de la trompette, du chalumeau, qui entretient des faucons ou des chiens de chasse, qui fait des courses de chevaux, qui se livre à des plaisirs démoniaques, à toute espèce d'abominations et d'impudences, celui qui pratique par-dessus des enchantements, des sortilèges, les nœuds magiques (qu'on portait sur soi pour se préserver de certaines maladies), l'astrologie, le jeu de dés, les almanachs, le livre des six ailes, les *Hachettes*, les *Flèches du tonnerre*, et tous autres artifices du démon...,.

Ainsi le *Domostroï* met sur le même pied les péchés abominables que l'Écriture nous montre punis par la destruction de deux villes entières, la sorcellerie qui dans les idées du temps est une

science réelle condamnée par toutes les Églises, et les plaisirs les plus vertueux, la danse, la chasse, la musique. Cet anathème porté sur un art innocent paraît d'autant plus étrange que le peuple russe est essentiellement musicien. Il égaye par ses chants, par les accords de la balalaïka ou de l'accordéon tous les épisodes de sa pénible existence. Mais aux yeux de l'Église les chants étaient suspects parce qu'ils rappelaient le paganisme. Les seuls qu'elle admît, c'étaient les graves mélopées que Constantinople avait apprises au monde orthodoxe. La maison, telle que la conçoit le *Domostroï*, c'est bien un monastère, mais un monastère d'où sont bannis même les plaisirs intellectuels, même les plus innocentes récréations. Celui qui viole ces préceptes ne saurait attendre autre chose que les tourments éternels, car les moindres actions sont épiées par les *démons*, « qui les écrivent sur un livre et se réjouissent ». Or si l'on chante, si l'on danse, si l'on joue des instruments de musique, « les anges sont chassés comme les abeilles par le feu ». Le jeu d'échecs même ne trouve pas grâce devant l'inflexible morale du pape Sylvestre. Il est lui aussi une invention démoniaque [1].

1. A la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, un grand

IV

Pour faire respecter des règles aussi sévères, le père de famille, l'hégoumène de ce couvent étrange dont le *Domostroï* donne les règles, doit avant tout faire régner autour de lui la terreur. Il lui est prescrit d'aimer ses enfants, mais surtout de s'en faire craindre. Un chapitre spécial est consacré à expliquer comment il doit amasser une dot pour ses filles. Dès qu'une fille est née, on doit lui préparer un trousseau, entasser chaque année dans des coffres du linge, des étoffes, des ustensiles de ménage en métal et en bois, cela par économie, car l'acquisition de tous ces objets coûterait très cher au moment du mariage. Si la fille vient à mourir avant d'être mariée, on emploiera l'argent de ces objets à dire des prières pour le salut de son âme. Pour ce qui concerne les fils, il n'est nullement question de leur donner une instruction quelconque.

nombre de musiciens étrangers s'établissent en Russie. Le peuple les déteste comme Allemands ou Polonais. Après le meurtre du faux Dmitri, il les massacre. Sous le règne du premier Romanov, son père, le patriarche fit rassembler et brûler sur une place publique tous les instruments qu'il put trouver. Les Allemands seuls conservèrent la faculté d'en posséder et d'en jouer, mais seulement à la maison.

Il faut simplement s'appliquer à les « sauver par la terreur ». L'auteur du *Domostroï* développe avec délices le mot de l'Écriture : « N'épargne pas la verge à ton fils ».

Il faut donner des coups à ses enfants : celui qui les élève bien aura une paisible vieillesse. Ne faiblis pas en battant ton fils. Si tu le frappes avec un bâton, il n'en mourra pas..., il n'en sera que plus sain. Car en frappant son corps, tu sauves son âme de la perdition. Si tu aimes ton fils, donne-lui des coups; tu t'en réjouiras plus tard.... *Ne ris pas avec lui, ne joue pas avec lui*, car si tu es faible dans les petites choses, tu souffriras dans les grandes. Ne lui donne pas de liberté dans sa jeunesse, mais brise-lui les entrailles (le cœur) tandis qu'il grandit, s'il n'obéit pas, sinon tu auras de l'ennui, de la douleur, du dommage dans ta maison, des pertes dans tes biens, du blâme de la part de tes voisins, des railleries de la part de tes ennemis.

La condition de l'enfant à cette époque est vraiment celle d'un esclave : dès quatorze ans, le père peut marier son fils à une fille de douze ans qu'il n'a jamais vue. Un proverbe du temps disait : « Le fils ne devient libre que lorsque son père est mis dans la terre ».

La femme n'est que la première servante de son mari; elle est soumise à lui comme un petit enfant pour les moindres détails de la vie domestique; elle ne doit boire que de la bière et du kvas; le vin et l'eau-de-vie lui sont interdits;

elle ne doit ni manger ni boire en cachette de son mari, n'avoir point d'armoire secrète pour y dissimuler des mets ou des boissons. Elle doit le consulter sur les moindres détails du ménage, sur les ordres les plus insignifiants à donner aux serviteurs; c'est lui qui l'instruit « à être agréable à Dieu, à bien tenir sa maison, à connaître tous les ustensiles de ménage et tous les travaux manuels, à instruire ses serviteurs et à travailler elle-même ». Il est pour elle un véritable directeur spirituel ; elle doit l'interroger sur tout ce qui concerne son salut, lui obéir en tout. Son mari, comme l'Arnolphe de Molière, doit lui faire sans cesse sentir son infériorité :

... Ces deux moitiés n'ont point d'égalité.
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne,
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne,
Et ce que le soldat en son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche pas encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

Ce que l'époux doit surtout rappeler à sa femme,

C'est qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes [1].

1. *L'École des Femmes*, acte III.

Cette épouse soumise est tenue d'être une excellente cuisinière, et longue est la liste des mets qu'elle doit savoir préparer. Elle doit aussi être une parfaite blanchisseuse et savoir exactement ce qu'il faut de savon pour « laver une chemise rouge ». Quel que soit le visiteur qui la surprend, qu'il la trouve assise et travaillant.

« Quand il vient des hôtes, elle doit mettre ses meilleurs vêtements, prendre garde de s'enivrer; un homme ivre c'est mal, mais une femme ivre c'est inconvenant. » Le *Domostroï* va jusqu'à lui indiquer les sujets de conversation qu'elle tiendra avec ses visiteurs : elle s'entretiendra surtout des ouvrages manuels et des choses de la vie domestique; ce qu'elle ignore, elle peut le demander à des femmes de bonne vie gentiment, et si on lui enseigne quelque chose elle fera une profonde révérence. Chez les autres, elle remarquera tout ce qui se fait de bien, elle s'informera, remerciera des renseignements qu'on lui a donnés et les racontera à son mari; mais si on lui parle de quelqu'un, si on veut avoir son avis, elle doit répondre : « Je ne sais pas, je n'ai rien entendu dire; je ne m'informe pas ni des princesses, ni des

boïarines, ni des voisins, et je n'ai pas d'opinion. »

Au cas où la femme se permettrait de transgresser ces préceptes, le *Domostroï* apprend au mari quels arguments il faut employer pour la rappeler à ses devoirs. Le passage est trop curieux pour ne pas être cité en entier.

Si la femme ne vit pas conformément aux conseils de son époux et si elle ne fait pas tout ce qui a été prescrit dans ce livre, si elle ne le sait pas et ne l'enseigne pas à ses serviteurs (le *Domostroï* est un évangile doublé d'un code pénal), il convient au mari de lui faire des observations, de lui inspirer de la crainte, de la récompenser ensuite en insistant sur ses conseils avec amour. L'homme ne doit point se mettre en colère contre la femme ni la femme contre l'homme. Ils doivent toujours vivre dans l'amour et la pureté du cœur. Pour ce qui concerne les serviteurs, suivant leur faute, il faut les instruire, les reprendre et *leur donner des coups*, et, après les avoir punis, leur montrer de la bonté; la maîtresse doit intervenir pour ses serviteurs avec réflexion. Et si la femme, le fils ou la fille ne fait pas attention aux paroles ou aux instructions du père de famille, ne les écoute point, ne les craint pas, s'ils ne font pas ce que le mari, le père ou la mère ordonne (remarquez que la mère est absolument, au point de vue de l'obéissance, mise sur le même pied que les enfants), il faut les frapper avec le fouet en cachette, et non pas devant les gens, et, après les avoir instruits, leur pardonner, tout cela sans qu'il y ait colère de part ou d'autre. Or, pour quelque faute que ce soit, il ne faut pas frapper sur l'oreille ou sur le visage, ni avec le poing sur la poitrine, ni à coups de pied, ni frapper avec un bâton, ni avec un instrument de fer ou

de bois. Si quelqu'un par colère ou mécontentement frappe ainsi, il en résulte de grands inconvénients : la cécité, la surdité, les luxations des jambes, des bras ou des doigts, les maux de tête ou de dents, et parfois les enfants sont blessés dans le sein de leur mère. Mais il faut, pour punir, frapper avec un fouet; cela est raisonnable et cela fait mal, cela est terrible et bon pour la santé. S'il y a eu quelque grande faute, de la désobéissance, de la négligence, il faut soulever le vêtement, tenir le coupable par les mains et frapper du fouet en raison de la faute, et, après avoir frappé, ajouter quelques bonnes paroles. Surtout qu'il n'y ait point de colère, que les gens n'entendent rien, et qu'il n'y ait pas de plainte après tout cela.

Ces considérations se trouvent non pas dans un chapitre sur les devoirs de la famille ou sur le droit de punir, mais au beau milieu de la partie économique du *Domostroï*, entre le chapitre intitulé : « Comment la femme doit porter et arranger ses vêtements », et celui qui a pour titre : « Que le maître doit acheter lui-même ses provisions [1] ».

J'ai cité plus haut le proverbe russe : « Bats ta femme avant dîner, bats-la avant souper ». Le prêtre Sylvestre, dans les préceptes qu'il

1. Le titre du chapitre d'où sont extraites ces considérations sur le droit de punir est celui-ci : « LXXII. Comment il faut tenir tous les vases en ordre, entretenir les meubles et les chambres proprement, comment la maîtresse doit instruire ses serviteurs, le mari surveiller sa femme, l'instruire et la sauver par la terreur. »

exprime ici avec une sorte d'onction toute paternelle, est, comme on voit, parfaitement d'accord avec la sagesse populaire. Le père de famille est d'autant plus tenu d'obéir à ces préceptes qu'il est responsable sur son âme de tout le mal qui se fait dans la maison. Dans la famille russe du XVIe siècle, comme dans la commune russe de cette époque, il y a pour toute la famille une sorte de responsabilité collective devant le Juge suprême :

Si par ta négligence ta femme pèche, faute d'avoir été instruite par toi, si ta femme ou tes enfants, garçons ou filles, commettent quelque péché, querelle, fornication, vol, vous tous ensemble serez traités suivant vos œuvres. Ayant mal fait, vous subirez les tourments éternels, de même qu'ayant bien fait, vous aurez la vie éternelle.

La femme d'ailleurs se considérait elle-même comme un enfant, et ne s'indignait nullement d'être soumise à des châtiments corporels. Dans certains ménages, le fouet, symbole de l'autorité du mari, était suspendu au-dessus du lit conjugal. Le père de famille, en remettant sa fille à son gendre, lui donnait un fouet, dont celui-ci touchait légèrement la nouvelle épouse. A dater du règne de Pierre le Grand, ce coup symbolique fut remplacé par un baiser. Un

voyageur raconte qu'une dame russe contemporaine du *Domostroï* se plaignait de ne point être aimée de son mari. Cet époux, Italien d'origine, ne battait point sa moitié moscovite. D'ailleurs la mère de famille, après avoir été corrigée, avait la consolation de pouvoir corriger ses femmes à son tour. Le *Domostroï* le lui prescrit formellement. Une chanson qui se chante encore aujourd'hui dans le gouvernement de Volodga, met en scène une femme qui se plaint des corrections infligées par son mari. Elle a pour refrain :

Le fouet a retenti.
Aï liouli! liouli!
Le sang a jailli.

L'épouse corrigée proteste bien un peu pour la forme; elle implore l'intervention de son beau-père; celui-ci engage le jeune mari à frapper plus fort. La femme finit par demander pardon à son maître; tous deux s'embrassent, et le chœur reprend d'une voix tout ensemble joyeuse et dolente le refrain :

Le fouet a retenti.
Aï liouli! liouli!
Le sang a jailli.

V

Je reviendrai tout à l'heure sur la condition de la femme russe au XVIIe siècle; je ne veux pas quitter le *Domostroï* sans lui emprunter encore un de ses chapitres les plus divertissants. C'est celui où il est question de la manière dont on doit envoyer les domestiques faire les commissions. Le pieux auteur donne tout ensemble d'excellents conseils de sagesse pratique et des instructions minutieuses, qui ne seraient déplacés dans aucun traité de civilité puérile et honnête.

Si tu envoies quelque part ton serviteur et si tu lui ordonnes de dire ou de faire quelque chose, ou d'acheter quelque objet, reprends-t'y à deux fois et demande-lui : « Que t'ai-je dit? Qu'as-tu à faire ou à acheter? » Et s'il te répète tout ce que tu lui as prescrit, alors tout va bien. Il faut envoyer la boisson à mesure pleine, le plat entier. Comme cela on ne pourra te tromper. Envoie les marchandises après les avoir comptées ou pesées, l'argent après l'avoir compté. Ce qu'il y a de mieux, c'est de sceller l'envoi.

Le serviteur envoyé chez des gens de bonne condition doit d'abord frapper tout doucement à la porte. Si quelqu'un dans la cour lui demande : « Pour quelle affaire viens-tu? » il ne doit pas le dire, mais répondre : « Ce n'est pas chez toi que je suis envoyé. Celui vers qui je suis envoyé, c'est à lui que je dois parler. » Et dans l'anti-

chambre, devant la chambre ou devant la cellule, le serviteur doit essuyer ses pieds crottés, se moucher, tousser d'avance et faire sa prière (à haute voix). Si on ne lui a point répondu : *Amen*, il doit la faire une seconde et une troisième fois. Si on ne donne pas de réponse, il faut encore frapper doucement. Après être entré, on doit s'incliner devant les saintes images et faire sa commission; pendant ce temps-là on ne doit ni mettre ses doigts dans son nez, ni tousser, ni se moucher, ni renifler, ni cracher; si cela est absolument nécessaire, que l'envoyé se retire un peu à l'écart. Il doit se tenir d'une façon convenable, ne point regarder de côté, exécuter la commission qu'on lui a donnée, ne parler de rien autre chose et rentrer promptement chez lui.

L'auteur du *Domostroï* n'écrit ni pour les pauvres ni pour les petits ménages. La famille qu'il a en vue est une famille riche et nombreuse, entourée d'une foule de serviteurs et d'artisans, charpentiers, tailleurs, forgerons, cordonniers, brasseurs, boulangers, etc., produisant uniquement pour consommer et fabriquant dans la maison même tout ce qui lui est nécessaire. Elle constitue à elle seule un petit monde. La fortune colossale qu'elle représente n'a d'autre destination que de nourrir quelques oisifs. Il n'est nulle part question de la faire fructifier, de la verser dans la circulation générale. C'est une fortune essentiellement égoïste. Le *Domostroï* ne nous fournit au point de vue

économique que fort peu de renseignements. Parfois il est bien question de l'achat des denrées, du payement des impôts, des aumônes, mais en termes vagues, qui ne nous apprennent rien sur les prix des marchandises ou sur la condition des pauvres. Le boïar auquel notre livre s'adresse s'inquiète fort peu du monde extérieur et n'a guère de rapports avec lui; il passe sans cesse en revue ses richesses, compte, pèse ou mesure ses grains, surveille ses serviteurs; il veille sans cesse sur son trésor comme le savetier de la fable ou le dragon du jardin des Hespérides, mais ce trésor ne profite qu'à lui-même. Une nation où tous les chefs de famille suivraient les préceptes du *Domostroï* serait relativement prospère, car personne n'y dépenserait au delà de ses revenus; mais ce serait une nation stérile, incapable de rien préparer pour l'avenir, incapable de s'élever à un idéal littéraire ou artistique, uniquement absorbée par les réalités de la vie quotidienne ou par les pratiques d'une dévotion minutieuse et formelle, incapable de toute aspiration élevée, de tout effort généreux.... Mais revenons à la femme russe.

VI

Le *Domostroï* nous dit ce qu'elle doit être, suivant l'idéal oriental qu'il se fait de sa condition; il nous apprend quels devoirs lui sont imposés, quels divertissements lui sont interdits. Mais entre cet idéal et la réalité il y a un écart considérable, et le texte que nous venons d'étudier a besoin d'être complété par des indications puisées à d'autres sources. Évidemment la condition de la femme russe, depuis qu'elle était confinée dans le terem [1], était moins heureuse que celle de ses sœurs de l'Occident. Mais d'autre part, ignorant les libertés dont elles jouissaient, elle n'avait pas l'occasion de leur porter envie. Elle était élevée dans l'idée que sa vie serait une servitude éternelle, et elle ne songeait guère plus à la liberté que les aveugles-nés ne songent à la lumière. On la mariait le plus souvent dès l'âge de douze ans à un fiancé qui ne l'avait jamais vue. Dans les idées russes, le mariage est un jugement de Dieu,

1. On appela ainsi la partie supérieure de la maison, particulièrement réservée aux femmes. Le mot, bien qu'il rime avec harem, n'est pas d'origine orientale. Il vient tout simplement du grec byzantin *teremnon*, maison, toit.

une fatalité. « Or, dit un proverbe national, même à cheval l'homme n'échappe point à son destin. » Le fils n'était d'ailleurs pas plus libre que la fille, et ses parents lui imposaient la compagne qu'ils voulaient. Le tsar était le seul personnage de l'État qui eût le droit de choisir son épouse. Le mariage, préparé par des intermédiaires et négocié suivant les convenances des familles, donnait lieu le plus souvent à des manœuvres frauduleuses ; on substituait une sœur à une autre ; on hissait sur un tabouret une naine pour lui donner l'apparence d'une taille régulière. L'époux déçu pouvait, il est vrai, pour cause de tromperie sur la personne, demander aux tribunaux ecclésiastiques la nullité de son mariage. Mais les formalités étaient longues et difficiles ; le plus souvent il était obligé de garder la femme que la fraude lui avait imposée ; tantôt il s'en débarrassait par la violence, tantôt il s'efforçait de la faire mourir à petit feu ; de désespoir, elle demandait à entrer dans un monastère. Le mariage se trouvait ainsi rompu, et l'époux divorcé pouvait convoler à de nouvelles noces. Il arrivait que la femme, exaspérée par les mauvais traitements, tuait son bourreau. Le châtiment était terrible :

elle était enterrée vivante, la tête seule dépassant hors du sol; à côté d'elle les âmes charitables jetaient des pièces de monnaie pour sa sépulture et pour les cierges qu'on allumerait après sa mort. Son cadavre était ensuite pendu à un arbre. En revanche, le mari qui tuait sa femme en était quitte, suivant les circonstances, pour une légère amende, parfois pour le knout ou la perte d'un membre. La peine de mort lui était très rarement appliquée.

Ce que nous appelons l'amour était absolument inconnu dans la société russe de cette époque; on se mariait pour remplir un devoir social ou, suivant l'expression du droit romain, *liberorum procreandorum causa*. Pourvu qu'ils fussent résignés à se tolérer mutuellement, les deux conjoints étaient suffisamment heureux. Mais il fallait que le mariage fût béni du ciel et que l'épouse donnât des enfants à son mari. Malheur à celle qui était stérile, à celle qui ne mettait au monde que des filles! Elle avait recours aux pèlerinages, aux prières des moines, aux artifices des sages-femmes ou des magiciennes. Si tous ces efforts étaient inutiles, elle devait s'attendre à un divorce humiliant. Malgré larmes et prières, elle était répudiée et *tondue* de force

dans un couvent. Pour l'y obliger, le mari recourait à la violence, à la torture, la faisait coucher sur des orties ou même l'attelait à la charrue.

D'ailleurs, la mère de famille n'était ni si occupée, ni si sevrée de toute espèce de plaisir que le donne à entendre le *Domostroï*. Le plus souvent elle avait quelque intendante sur laquelle elle se remettait des soins du ménage, et elle se livrait à tous les divertissements que comportaient les mœurs de l'époque. Elle les prenait rarement dehors, mais la maison russe de cette époque constituait toute une ville; elle avait des logis nombreux, des bains, des cours, des jardins. L'hiver, on établissait dans les cours ces plans inclinés de glace et de neige sur lesquels glissent les traîneaux et qu'on connaît en Occident sous le nom de *montagnes russes*. En été, le jeu de l'escarpolette était une distraction favorite. En toute saison, il y avait le bain, non pas cette immersion sommaire dans l'eau chaude à laquelle nous sommes accoutumés, mais le bain de vapeur avec ses rites variés, ses longues séances de sudation, de douche, de massage, ses repos plus longs encore qui, de tout temps, ont fait les délices des Russes

et de leurs bons amis les Osmanlis. Le jour du bain, qui revenait fréquemment, constituait pour les femmes une véritable fête. Tout le gynécée y jouait un rôle, et, après avoir bien transpiré, la maîtresse recevait les félicitations des servantes qui l'avaient assistée. Le bain était d'ailleurs un excellent prétexte pour s'habiller ou se déshabiller, ce qui en tout pays constitue une distraction toujours exquise et toujours nouvelle.

Un autre divertissement fort à la mode, c'était la broderie et la tapisserie : les femmes riches savaient tisser et entrelacer avec un art merveilleux l'or, l'argent et les perles. Les *terems*, j'allais dire les salons de certaines boïarines, étaient célèbres par les ouvrages artistiques qui en sortaient. Quand, par hasard, ils passaient dans le commerce, ils étaient estimés à une valeur considérable. On cite tel boïar qui dut sa fortune politique aux rares talents de sa femme pour la broderie. « Or, dit un contemporain jaloux, il s'entendait aux affaires comme un ours à jouer de l'orgue. »

D'ailleurs, l'isolement relatif dans lequel vivaient les boïarines ne les privait pas du plaisir de la toilette. Elles sortaient rarement

et dans des voitures soigneusement aménagées pour les dérober aux yeux du public. Mais, chez elles, elles portaient des costumes somptueux, brochés d'or et d'argent, constellés de perles et garnis de ces fourrures magnifiques qui sont le luxe du Nord; elles aimaient les couleurs voyantes et les brusques contrastes : jaune sur vert, rouge sur bleu. Les voyageurs étrangers remarquent la ressemblance frappante du costume moscovite avec le costume grec. Ce rapprochement n'a rien de surprenant. Constantinople était alors pour Moscou ce que Paris est aujourd'hui pour Pétersbourg. D'ailleurs il n'y a guère de modes en Orient, et les robes flottantes du XVIe siècle devaient peu différer de celles qu'on portait au temps du baptême de saint Vladimir. Le costume des femmes du monde était le même que celui des religieuses. Il ne s'en distinguait que par le luxe des perles et des broderies. Comme les nonnes, elles devaient se garder de montrer même leur chevelure. Les robes n'avaient point de taille et ne moulaient point les formes du corps. Un long voile recouvrait la tête; jusqu'au XIVe siècle, on avait porté les bras nus et ornés de bracelets. Au XVIe, la rigidité croissante des mœurs fit adopter les lon-

gues manches, qui couvrent les bras jusqu'au poignet.

Mais cette austérité n'excluait point la coquetterie : l'emploi des fards et du pastel était, pour ainsi dire, obligatoire. Les fards étaient tellement indispensables qu'ils faisaient partie du trousseau de la jeune mariée. Les voyageurs étrangers qui louent la beauté de la femme russe à cette époque lui reprochent d'altérer par des cosmétiques la fraîcheur naturelle de son teint, d'abuser du bleu, du rouge, du blanc et du noir. Les dames moscovites se noircissaient les dents pour faire ressortir l'éclat des lèvres, et elles allaient jusqu'à se teindre le blanc des yeux. L'idéal de la beauté tel qu'on le concevait alors était celui-ci : front bas, yeux étroits, fond du visage blanc, joues rouges, mains fines, pieds grands, taille épaisse. Dès cette époque, il y a des manuels qui enseignent aux dames l'art d'acquérir toutes ces qualités. Dans tous les pays d'Orient, la femme doit être grasse. Les Russes n'avaient garde de marquer à cette règle. Ils avaient même déterminé le poids minimum que devait atteindre une dame élégante. Ce poids ne devait pas être inférieur à cinq pouds, autrement dit quatre-vingts kilos ou cent soixante livres.

La maigreur était d'autant plus mal vue qu'elle était considérée comme un signe de mauvaise santé. Pour engraisser, les femmes délicates buvaient de l'eau-de-vie et gardaient la chambre. Cet idéal de femme opulente est encore aujourd'hui celui qu'admire la caste des marchands moscovites.

VII

Cette coquetterie avait surtout pour objet de plaire à l'époux; car les gens de condition ne montraient guère leurs femmes aux étrangers, même à leurs plus proches parents. On ne tolérait au service du gynécée que de tout jeunes garçons qui étaient surtout chargés d'espionner leurs maîtresses. Quand par hasard il venait des visites, un seul serviteur mâle était admis à pénétrer dans le terem pour offrir des rafraîchissements. Il fallait qu'un maître de maison voulût faire grand honneur à ses hôtes pour qu'il consentît à leur montrer son épouse. La présentation, au dire d'un écrivain russe du XVIIIe siècle (Kotochikine), avait le caractère d'une véritable solennité. Au commencement du festin

auquel les hommes seuls prenaient part, le maître faisait inviter son épouse à venir saluer les hôtes. Elle descendait dans la salle à manger; les hôtes se levaient, elle les saluait du *petit salut*, c'est-à-dire en s'inclinant jusqu'à la ceinture, et les hôtes lui faisaient le *grand salut* en s'inclinant jusqu'à terre. Puis le maître faisait à son tour le grand salut, en priant les hôtes de vouloir bien embrasser son épouse. Ils le priaient de l'embrasser le premier. Il se conformait à ce désir. Alors les invités défilaient successivement devant la maîtresse de la maison, saluaient jusqu'à terre, s'avançaient, l'embrassaient sur les deux joues, puis se retiraient après avoir de nouveau salué jusqu'à terre. La dame répondait à chacun par le petit salut. Ensuite elle présentait successivement à chaque convive un verre de vin aromatisé où elle avait d'abord trempé ses lèvres. Le maître s'inclinait devant chacun des hôtes jusqu'à terre en les invitant à vouloir bien déguster le vin. Les hôtes de leur côté priaient alors le maître de la maison de vouloir bien boire aussi. Le maître invitait la dame à boire, buvait ensuite après elle, puis tous deux servaient les convives. Chacun s'inclinait devant la dame jusqu'à terre, buvait et

après avoir rendu son verre recommençait la même cérémonie. Quand tous avaient fini, la dame se retirait dans son appartement, où elle traitait de son côté les femmes de ses hôtes. Pendant le cours du repas, au moment où l'on servait la pâtisserie, les convives pouvaient encore recevoir la visite des filles mariées de l'amphitryon, de ses brus ou des femmes de sa parenté. Les rites que nous venons de rapporter plus haut se renouvelaient alors. Sur la prière du maître, les hôtes se levaient de table, allaient saluer les femmes, les embrassaient et ne se remettaient à table que lorsqu'elles étaient parties. Mais les filles non mariées ne paraissaient jamais. D'ailleurs le père de famille ne montrait sa femme ou ses autres parentes que lorsqu'il désirait faire grand honneur à ses invités, ou lorsque ceux-ci l'en avaient prié instamment. Ils le remerciaient de cet honneur en traitant sa femme avec une sorte de vénération. Après avoir été ainsi montrée et pour ainsi dire adorée quelques instants, l'épouse rentrait dans le terem et ne reparaissait plus.

Les plaisirs intellectuels ou artistiques étaient en principe complètement interdits. On ne connaissait d'autres lectures que celle des livres de

dévotion, vies des saints, miracles, pèlerinages. Il arrivait parfois que l'épouse, touchée par ces pieuses lectures, demandait à son mari la permission d'entrer dans un monastère, ou de rompre au moins tout lien conjugal pour vivre dans la continence comme les saints des jours anciens. A certains jours, elle recevait la visite de moines mendiants ou, ce qui constituait une distraction plus rare, d'idiots volontaires. On nommait ainsi ceux qui, prenant à la lettre et dans un sens inexact le mot de l'Évangile : « Heureux les pauvres d'esprit », affectaient l'imbécillité pour s'exposer volontairement aux injures, aux rires, aux coups, aux crachats de la multitude. C'étaient des espèces de bouffons religieux dont nous trouvons déjà le type dans les chroniques du XIIe siècle. Il arrivait souvent que leur idiotisme voulu aboutissait à une folie réelle. On comprend l'agrément que ces visites étranges apportaient à la vie recluse et monotone du gynécée. Tous les maris d'ailleurs ne prenaient pas à la lettre les préceptes du *Domostroï*; ils attiraient dans leurs maisons des troupes de chanteurs, de musiciens, de baladins. Les femmes assistaient à ces représentations, cachées derrière les grilles du terem.

Mais malheur à celle qui eût essayé de franchir ces grilles. La destinée de la femme russe était de vivre — comme disent les chants populaires — « assise derrière trente serrures, assise derrière trente clefs : le vent ne pouvait pas souffler sur elle, le soleil ne pouvait pas la brûler, et les beaux jeunes gens ne pouvaient ni la voir, ni lui faire la cour ». Pour desceller ces grilles, pour briser ces trente serrures, il ne fallut rien moins que le génie audacieux de ce réformateur impitoyable qui fut Pierre le Grand.

LES

PREMIÈRES AMBASSADES RUSSES

A L'ÉTRANGER [1]

Je viens de tracer le tableau de la vie sociale et domestique dans la Russie du XVIe siècle. Je voudrais montrer maintenant comment se sont comportés les premiers Russes qui ont été appelés à vivre en Europe et qui se sont trouvés brusquement transportés de la vie close du terem dans l'élégance des cours occidentales. Il doit y avoir, dans une pareille étude, matière à de curieuses anecdotes, à des scènes comiques, à des contrastes piquants. J'en ai emprunté les

1. Brückner, *Beiträge zur Kulturgeschichte Russlands im XVII^ten Jahrhundert*. Leipzig, 1886. — Le même, *Kulturhistorische Studien. Die Russen im Auslande*. Riga, 1878. — Documents russes.

éléments soit aux livres allemands de M. Brückner, professeur à l'université de Dorpat, dont les travaux ont singulièrement contribué à faire connaître l'ancienne Russie à l'étranger [1], soit à des documents russes, difficilement accessibles, et dont quelques-uns ne sont plus depuis longtemps dans le commerce, ou encore à des livres d'histoire qui n'ont eu jusqu'ici que de bien rares lecteurs en Occident.

I

De tout temps la Russie a entretenu des relations avec les puissances qui l'avoisinaient et même avec l'Europe allemande, grecque ou latine. Ces relations nous sont attestées par des documents fort curieux, dont quelques-uns — les traités conservés par la *Chronique* dite de Nestor — sont d'une importance capitale [2]. Mais elles ne deviennent intéressantes pour l'étude des mœurs qu'à dater du moment où nous avons des récits détaillés, qui nous font connaître par

1. On doit également à M. Brückner une *Vie de Pierre le Grand* et une *Vie de Catherine II* qui ont eu deux éditions, l'une en allemand, l'autre en russe.
2. Voir la traduction française (Paris, Leroux, 1884).

le menu les impressions des ambassadeurs et leur manière de vivre avec les étrangers auprès desquels ils étaient accrédités. Ces récits deviennent de plus en plus nombreux à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle. Le tsar Alexis, le père de Pierre le Grand, est à bien des points de vue un souverain européen. La Russie est définitivement délivrée de ses troubles antérieurs, définitivement affranchie de la crainte d'un retour offensif des Tatares. On commence à comprendre en Occident qu'elle peut jouer un grand rôle dans une guerre contre les Turcs, dont elle est l'ennemie naturelle, et on se met à rechercher son alliance. C'est par la question d'Orient, notez bien ce détail, que la Russie a pénétré tout d'abord dans le concert européen.

En 1655, la république de Venise eut l'idée d'envoyer un ambassadeur à Moscou pour demander au tsar Alexis Mikhaïlovitch de s'unir à elle contre le Grand Seigneur. Cet ambassadeur était un ecclésiastique intelligent, l'abbé Alberto Vimina. Venise était alors une grande puissance et l'une de celles qui tenaient l'empire de la Méditerranée. Pourtant, on ne savait rien d'elle à Moscou. Vimina fut accablé des questions les plus singulières : d'où venait-

il? où était située sa ville? qui régnait à Venise? avec quels États la république entretenait-elle des relations? Les réponses furent jugées assez satisfaisantes pour que le *prikaze*, ou bureau des affaires étrangères, fût chargé d'envoyer une ambassade dans la cité des lagunes. C'était — malgré l'isolement où la Russie nous semblait être alors — un département considérable que ce prikaze des ambassades (*Posolsky prikaze*). Sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, il comptait près de cent cinquante fonctionnaires : un diacre (ou clerc) du conseil, deux diacres simples, quatorze sous-diacres, cinquante traducteurs et soixante-dix interprètes. Ce dernier chiffre indique suffisamment que la Russie n'entendait plus rester enfermée chez elle, et qu'elle commençait à s'intéresser sérieusement au monde extérieur.

Le chemin était alors terriblement long pour aller de Moscou à Venise; les frontières de la Russie étaient fermées du côté de l'occident par la Suède, la Pologne, la Turquie, les Tatars, toutes puissances hostiles et qui ne laissaient guère passer les ambassadeurs du tsar. Il fallait faire le tour de l'Europe tout entière, s'embarquer à Arkhangelsk, le seul port que la

Russie possédât, tourner la péninsule scandinave, gagner l'océan Atlantique, et, par le détroit de Gibraltar, entrer dans la Méditerranée pour aborder à Livourne, dont les habitants entretenaient de nombreuses relations commerciales avec Arkhangelsk, où ils allaient chercher du poisson fumé, du caviar et de la cire. Le chef de la mission fut un personnage qui n'est guère connu que par le rôle diplomatique qu'il remplit alors, le voïevode de Pereïaslav, Tchemodanov. Il était accompagné du diacre ou clerc Postnikov, et d'une suite de trente-trois personnes, où figuraient un aumônier et un interprète. Ce dernier était un Polonais, Toporovski. Ni l'ambassadeur ni son adjoint ne savaient les langues étrangères. Les frais de route devaient être considérables; cependant les ambassadeurs emportaient peu d'argent, le numéraire étant remplacé par des marchandises dont ils comptaient se défaire en route : quatre mille livres de rhubarbe, un lot considérable de peaux de martre. Le prix de ces articles de commerce devait suffire amplement à défrayer la mission. On reconnaît ici un trait de caractère sur lequel j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'insister, l'esprit commercial des Moscovites. Cette façon

d'agir fut longtemps encore pratiquée par les diplomates russes. Dangeau, dans son Journal, sous la date du 19 mai 1685, constate non sans quelque étonnement que les envoyés moscovites accrédités près la cour de Versailles font le commerce de pelleterie. D'ailleurs, ce n'était pas seulement pour leur compte que nos ambassadeurs devaient trafiquer, c'était pour celui de leur souverain. Ils étaient accompagnés d'un conseiller de commerce chargé d'encaisser, pour le compte d'Alexis, les bénéfices réalisés.

Tchemodanov nous a laissé une relation de son ambassade : c'est un document essentiellement naïf et qui atteste la plus grossière ignorance; les noms géographiques ou autres y sont tellement défigurés qu'on a peine à les reconnaître. Pour ne citer qu'un exemple, Léopold est appelé par eux Diapoldus; Empoli, en Toscane, est confondu avec Napoli (Naples). Le voyage se fit sur deux vaisseaux hollandais; à cette époque la Russie n'avait pas encore de marine. La traversée eût été fort calme sans la rencontre qu'on fit de pirates turcs dans l'Océan. On leur échappa heureusement. Les ambassadeurs, arrivés à Livourne, y furent reçus avec de grands honneurs. Ils portaient encore l'an-

cien costume russe, la robe flottante, la longue barbe, et gardaient — quand ils n'étaient pas ivres — les allures majestueuses de la dignité orientale. Imaginez l'impression que produirait aujourd'hui une ambassade siamoise débarquant au Havre ou à Dunkerque. Ces étrangers avaient d'ailleurs une haute idée de leur importance et de celle de leur souverain. Ainsi, bien qu'ils ne fussent point accrédités auprès du grand-duc de Toscane, ils se refusèrent absolument à débarquer avant d'avoir été salués par un certain nombre de coups de canon. Ils demandaient à être partout défrayés gratuitement. On traitait ainsi en Russie les ambassadeurs étrangers. En attendant, ils ne négligeaient pas les intérêts de leur commerce. Ils cherchaient à se défaire de leurs pelleteries; or, dit un témoin italien dont nous avons la relation plus intéressante que celle de Tchemodanov, ils tenaient tête même aux juifs et voulaient vendre leurs fourrures trente pour cent au-dessus des prix courants. Le commerce leur réussit d'ailleurs assez mal; ils se débarrassèrent à bas prix de leurs pelleteries et furent obligés de laisser leur rhubarbe, dont personne n'avait voulu, en consignation à des négociants

de Livourne qui entretenaient des relations avec Arkhangelsk. La relation italienne est médiocrement flatteuse pour les nouveaux venus. Tout surprend chez eux : d'abord leur manie de coucher tout habillés, ensuite leur déplorable penchant pour le vin et les liqueurs. Tout le monde se grise à l'ambassade, l'aumônier en tête. Un jour qu'il a, dans un accès d'ivresse, brutalisé quelques serviteurs, les deux ambassadeurs le saisissent de leurs propres mains et l'attachent à un montant de lit; il resta dans cette humiliante situation pendant un jour et une nuit tout entiers. Ce n'est pas ainsi que les Italiens avaient accoutumé de traiter leurs ecclésiastiques. Une autre fois, un serviteur qui avait, lui aussi, trop fêté les vins du Midi, se vit condamner à rester couché trois jours par terre entre le lit et la muraille.

Nous avons parlé tout à l'heure de leur esprit commercial; les Italiens se plaisent sans cesse à noter leur avarice. Quand ils quittent Florence pour Venise, ils emportent avec eux toutes les provisions qui leur sont restées depuis leur départ d'Arkhangelsk : farine, viande ou poisson salé, hydromel, spiritueux, voire des tonneaux vides. Quand on leur demande pour-

quoi ils s'embarrassent de tous ces *impedimenta* : « C'est, répondent-ils, parce que cela donne un air de dignité et de distinction de traîner après soi un nombreux attirail ». Avec le vin qu'on leur a offert, ils essayent de distiller de l'eau-de-vie, espérant sans doute qu'elle sera meilleure que la *vodka* russe. Voici une scène qui pourrait être dans Molière, ou plutôt qui s'y trouve en effet [1]. Un soir, on les a invités à venir entendre de la musique. Ils ont la prétention d'être grands amateurs et, quand ils restent renfermés chez eux, ils passent leur temps à chanter leurs mélodies nationales, ces airs qui passionnent aujourd'hui les connaisseurs et qui, dans ce temps-là, semblaient aux Italiens d'effroyables cacophonies. Ils se montrent enchantés du concert; un ecclésiastique qui les accompagne leur fait entendre qu'il conviendrait de donner quelque chose aux artistes. Tchemodanov s'excuse en déclarant « qu'il n'a pas de monnaie » et, pour prouver son dire, il tire de sa poche deux sequins de Hongrie. L'ecclésiastique, comme le fils d'Harpagon, fait semblant de comprendre que les pièces sont

1. Voir *l'Avare*, acte III, sc. XII.

destinées aux musiciens, s'en empare et les en gratifie. Grande fureur de Tchemodanov, qui n'osa point réclamer, mais, dit le narrateur, bouda toute la soirée. Quand on ne peut d'aucune façon échapper au pénible devoir de gratifier quelque serviteur, les Russes s'exécutent; mais, dans ce cas, ils ont soin de donner l'or ou l'argent eux-mêmes, sans doute par défiance des intermédiaires. Pour ce qui concerne les cochers qu'on a mis à leur disposition, ils ne peuvent se résoudre à leur offrir le pourboire traditionnel; la promenade finie, ils les font monter dans leurs appartements et leur servent eux-mêmes de l'eau-de-vie dans des coupes d'or. C'est le pourboire en nature. *Sporchezze brutissime*, s'écrie le narrateur italien, pour qui le Russe est décidément tout le contraire du *galantuomo*.

En effet, rien n'est plus opposé à ce que nous appelons aujourd'hui la galanterie que la tenue d'un Moscovite à cette époque. Cependant, les ambassadeurs ne restent pas absolument indifférents à la beauté des dames italiennes : invités à un bal, ils ne dansent pas, boivent beaucoup et admirent encore plus les charmes des danseuses. Un jour, à la promenade, Tchemodanov

remarque une personne dont la beauté le frappe; il s'informe de son nom, de sa condition, et il apprend que c'est la femme d'un médecin. Rentré chez lui, il se plaint tout à coup d'une grave douleur au bras; on lui conseille de faire venir un docteur; il s'y refuse énergiquement et demande à se rendre lui-même chez celui dont il a remarqué l'épouse. On l'en dissuade non sans peine : du coup, il est guéri comme par enchantement.

Avec des personnages qu'on ne peut interroger que par l'intermédiaire d'un interprète, la conversation n'est pas toujours facile. On devine quel en doit être le thème. Les Russes s'informent du pays où ils se trouvent, de ses ressources, de sa situation politique, de ses produits. Toutes leurs questions sont naïves, attestent — ceci est un bon témoignage à leur actif — *una curiosità grande di vedere il mondo.* Les Italiens, de leur côté, demandent des détails sur la vie et les mœurs russes. Voici un fragment de dialogue qui mérite d'être recueilli. On demande si les Russes fument et prisent : « Notre prince, répondent les ambassadeurs, est un homme pieux : aussi a-t-il interdit l'usage du tabac. Jusqu'ici le nez est resté le seul

organe avec lequel l'homme ne pèche pas. Or, maintenant, le diable a inventé le tabac pour que les hommes pèchent aussi par le nez : le souverain en a donc interdit l'usage pour empêcher ses sujets de se perdre avec cet organe. » Quelle hypocrisie! s'écrie la relation italienne. Tchemodanov ne disait pas la vraie raison, la raison théologique. Aujourd'hui encore, la plupart des sectes russes ont pour principe l'interprétation littérale et inintelligente d'un texte de l'Écriture. C'est en se fondant sur une parole du Christ que les rigoristes russes avaient cru devoir défendre le tabac. Le Seigneur a dit : « Ce qui souille le corps de l'homme, ce n'est pas ce qui entre par sa bouche, c'est ce qui en sort ». Le Christ entendait par là évidemment les mauvaises paroles. Les Russes, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de l'évangile, avaient appliqué le texte à la fumée du tabac, qui sort en effet de la bouche du fumeur, mais qui assurément n'est point prévue dans le livre sacré.

Nos ambassadeurs étaient accrédités auprès de la république de Venise, mais non pas auprès du grand-duc de Toscane, dont ils devaient seulement traverser les États. Celui-ci voulut néanmoins qu'ils lui fussent présentés. Les Russes

se faisaient de la puissance de ce souverain une idée magnifique. Ils étaient saisis d'un saint respect à la vue des grands édifices de pierre, eux qui ne connaissaient guère chez eux que des maisons de bois; ils étaient stupéfaits de la hauteur des chambres, de la splendeur des gobelins, de la lourdeur des portières. Ils avaient entendu parler de victoires navales remportées sur les pirates barbaresques par les vaisseaux du grand-duc, et ils voyaient en lui un allié contre les infidèles. Quand ils furent reçus en audience solennelle, deux des membres de la mission moscovite se prosternèrent devant lui à la mode nationale et lui baisèrent les pieds.

Cette étiquette rigoureuse qu'ils pratiquaient vis-à-vis d'un petit prince étranger, ils exigeaient qu'on l'observât dans les documents où il était question de leur propre souverain. Ils entendaient qu'on lui donnât rigoureusement dans les protocoles et dans les correspondances tous les titres auxquels il prétendait avoir droit. La liste en est fort longue. Qu'on en juge :

Alexis Mikhaïlovitch, grand seigneur, tsar et grand prince de toute la Grande et Petite Russie et de la Russie Blanche, autocrate de Moscou, de Kiev, de Vladimir, de Novgorod, tsar de Kazan, tsar d'Astrakhan, tsar de Sibérie, seigneur de Pskov, grand prince de Lithuanie, de Smo-

lensk, de Tver, de Volynie, de Podolie, de Iougra, de Perm, de Viatka, de Bolgary et d'autres pays, seigneur et grand prince de Novgorod de la Terre Inférieure, de Tchernigov, de Riazan, de Polotsk, de Rostov, de Jaroslav, de Bieloozero, d'Ondorie, d'Obdorie, de Kondinie[1], de Vitebsk, de Mstislav et de tous les pays sévériens, tsar et seigneur de la terre ibérienne, seigneur suzerain des tsars de Kartalinsk et de Grouzie, du pays kabardien, des princes tcherkesses et montagnards, de beaucoup d'autres pays de l'Occident et du Nord, seigneur héréditaire et tsar de plusieurs autres pays orientaux, occidentaux et septentrionaux.

« Ce sont là de beaux titres, dit l'Allemand Meyerberg[2], mais parmi lesquels il y a bien des choses vaines, fausses et de peu de considération, comme c'est la coutume des Moscovites. » Meyerberg se trompait : ceux de ces titres qui ne répondaient pas à une réalité immédiate représentaient une revendication de la politique russe, revendication destinée à passer quelque jour du domaine de la phraséologie diplomatique dans celui des faits accomplis. Les Polonais devaient bientôt en faire l'expérience.

Si chatouilleux qu'ils fussent de l'honneur de leur souverain, les ambassadeurs moscovites ne l'étaient pas moins pour eux-mêmes et montraient par instants de singulières et vraiment

1. Districts de la Sibérie.
2. *Relation d'un voyage en Moscovie.* Leyde, 1688.

comiques susceptibilités. A Florence, un poète italien avait fait un sonnet en l'honneur de Tchemodanov, sans mentionner son collègue Postnikov. Celui-ci, furieux, échangea d'aigres paroles avec son chef de mission et faillit en venir aux coups avec lui. Figurez-vous cette querelle de deux barbares se prenant aux cheveux pour des vers italiens qu'ils ne comprennent pas! Un gentilhomme florentin, le marquis Corsini, réussit à les calmer en annonçant que le poète ferait un second sonnet tout pareil en l'honneur de Postnikov, ce qui eut lieu. Mais, cette fois, ce fut au tour de Tchemodanov de prendre la mouche : le sonnet de Postnikov était écrit sur du papier plus beau et plus grand que celui qui avait été offert à son collègue!

II

La même humeur inquiète, le même souci jaloux de l'étiquette les poursuivent à Venise. Là, pourtant, ils ont pour les éclairer, pour guider leur inexpérience, un homme qui connaît bien la Moscovie, l'abbé Vimina, dont nous avons plus haut rappelé la mission. Ils jouent de

malheur à leur arrivée. Précisément, le doge est malade de la goutte et il ne peut les voir personnellement. Il les fait prier de se présenter devant le grand conseil, où le premier fonctionnaire de la république — après le doge empêché — les recevra avec toute la solennité nécessaire. Ils protestent : ils sont accrédités près du doge, ils ne veulent voir que lui et remettre en ses mains la lettre de leur souverain. Il est impossible d'ailleurs de leur faire comprendre l'organisation républicaine de Venise. On leur explique que le doge ne peut rien faire par lui-même, que tout dépend des sénateurs et des fonctionnaires. « S'il en est ainsi, répliquent-ils, ce n'est pas le doge, ce sont les sénateurs qui doivent signer les papiers publics. » Ils ne peuvent admettre que certaines fonctions soient électives. Ils aiment mieux prolonger leur séjour pour attendre que le doge soit guéri. On leur a du reste appris que celui auprès duquel ils avaient été accrédités n'est plus en fonctions depuis deux ans, et que depuis cette époque trois personnes ont été successivement investies de la dignité ducale. Leur stupéfaction n'a point de bornes.

Ceux qui ont fréquenté le moujik russe peu-

vent aisément s'en faire une idée. Je me rappellerai toujours l'air ahuri, la physionomie terrifiée d'une brave paysanne à laquelle j'essayais d'expliquer, il y a une quinzaine d'années, qu'en France le chef du pouvoir exécutif dépendait de l'Assemblée nationale, et que cette assemblée pouvait lui faire donner sa démission. « Mais, me disait-elle, c'est comme si je chassais mon maître. D'ailleurs, comment un pays peut-il vivre sans souverain? » Après de longs efforts, je dus renoncer à faire comprendre à la brave Avdotia le mécanisme du gouvernement républicain et du régime parlementaire. S'ils comprenaient mal les fonctions ducales et l'organisation de la Sérénissime République, en revanche les ambassadeurs restaient intraitables sur toutes les questions qui touchaient à leurs prérogatives ou à celles de leur souverain. Quand le doge fut enfin prêt à les recevoir, ils exigèrent qu'on leur donnât par avance communication de sa réponse, afin de pouvoir s'assurer que les titres d'Alexis Mikhaïlovitch avaient été mis tout au long.

Pour la moindre omission, ils exigeaient que le document fût recopié tout entier. Ils savaient que toute négligence, après leur retour à

Moscou, risquait d'être punie par le knout ou la torture. En sortant de l'audience, ils soulevèrent un grave incident parce que le doge n'était pas venu les attendre au bas de l'escalier des Géants. Je n'entre pas dans le détail des négociations qui, au fond, n'aboutirent pas à un résultat pratique. Un détail seulement est à noter : les ambassadeurs insistèrent longuement sur les luttes séculaires de la Pologne et de la Russie, sur le tort que les rois Vladislav IV et Jean-Casimir avaient fait à l'État moscovite. Ils promirent que leur maître donnerait son concours contre les Turcs, dès qu'il n'aurait plus de souci du côté de ses frontières occidentales. Nous sommes habitués à entendre les Polonais se plaindre des Russes. En ce temps-là, c'étaient les Russes qui se plaignaient des Polonais.

Nous sommes de même accoutumés à considérer la Russie comme l'ennemie séculaire et intéressée de l'empire Ottoman. Nous négligeons tous un côté de l'histoire. Ce sont les chrétiens opprimés par les Turcs qui ont, les premiers, appelé la Russie à leur secours contre les Osmanlis. L'Europe occidentale leur était depuis longtemps hostile ou indifférente; elle

s'était montrée incapable de les défendre. L'Autriche avait laissé les musulmans pénétrer jusqu'en Hongrie. Il était naturel que les Serbes, les Grecs et les Bulgares se tournassent du côté du souverain orthodoxe, qui était sans cesse en lutte contre les Tatars, et qui devait fatalement un jour étendre ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Dniester et aux rives de la mer Noire. Tandis que les ambassadeurs russes étaient à Venise, dans cette même ville se trouvait un Serbe catholique, qui devait quelques années plus tard aller s'établir en Russie, et qui voyait dans le tsar de Moscou le libérateur né des chrétiens d'Orient.

O grand tsar, écrivait Krijanitch[1], c'est toi qui dois veiller sur les peuples slaves et comme un bon père prendre soin de tes enfants dispersés. Aie pitié de ceux qui se sont laissé tromper et, comme le père de l'Évangile, ramène-les à la raison.... Toi seul, ô tsar, as été donné de Dieu pour venir au secours des Slaves du Danube, des Polonais, des Tchèques, pour leur faire comprendre l'humiliation et l'oppression qui les accablent; toi seul peux leur apprendre à venger leur nation, à secouer le joug allemand qui pèse sur eux. Les Slaves du Danube ne peuvent rien par eux-mêmes; il leur faut une force extérieure pour qu'ils puissent se remettre sur pied et compter encore dans le nombre des nations.

1. Voir une étude sur Krijanitch dans mes *Nouvelles Etudes slaves*. (Première série, Paris, 1880.)

Les Grecs, dont une colonie nombreuse existait alors à Venise, mettaient eux aussi toutes leurs espérances dans le tsar. Quand ils apprirent l'arrivée de l'ambassade, ils lui envoyèrent une députation pour l'inviter à un service solennel qui serait célébré dans l'église orthodoxe en l'honneur d'Alexis. Toute la mission s'y rendit dans de magnifiques gondoles. Après le *Te Deum*, il y eut un sermon où le tsar fut acclamé comme le protecteur de l'Église orientale, le rempart de la dévotion, le défenseur et la consolation des chrétiens, le vainqueur des mécréants. « Le tsar, disait l'orateur, allait bientôt se lever comme le soleil de la foi au-dessus de l'obscurité des infidèles, vaincre les ennemis de Dieu, apparaître comme un nouveau Constantin pour consoler et pour affranchir les Grecs, qui souffrent tant de maux, comme un nouvel Alexandre pour terrasser les descendants d'Agar. »

Le même jour, les ambassadeurs conféraient avec une députation de prêtres et de marchands grecs. Ils apprenaient d'eux que les Turcs avaient une peur effroyable d'Alexis Mikhaïlovitch depuis son récent triomphe sur les Polonais, que, d'après certaines prophéties musul-

manes, on s'attendait à le voir prochainement attaquer Constantinople. A cette époque, notez bien ce détail, aucune rencontre n'avait encore eu lieu entre les Russes et leurs voisins. De tels renseignements valaient certainement le voyage de Venise. Dès ce moment, les gazettes de la ville — mal informées d'ailleurs — affirmaient que la Russie allait mettre sur pied cent mille hommes et marcher contre les Turcs. Une visite plus imprévue que celle des Grecs fut celle de cinquante compatriotes russes, des Cosaques sans doute, faits prisonniers par les Turcs dans quelque course aventureuse et réduits au dur service des galères; ils avaient été délivrés récemment par les Vénitiens. L'ambassade n'eut pas l'idée ni sans doute les moyens de les rapatrier et leurs descendants doivent vivre encore à Venise.

Si les ambassadeurs se montraient si accessibles à leurs coreligionnaires grecs, en revanche ils paraissent peu soucieux d'entrer en relation, même de simple courtoisie, avec les membres du corps diplomatique. Le ministre de France, soit par curiosité, soit qu'il en eût reçu l'ordre, fit une visite aux Russes; ils ne la lui rendirent pas. Cet acte incivil produisit au palais de

France, et même dans les cercles vénitiens, une pénible impression. L'abbé Vimina, qui servait, comme on sait, de cornac à la mission, entreprit de lui faire entendre raison et de la rappeler aux convenances. Les ambassadeurs répondirent qu'ils ne se considéraient pas comme tenus de rendre la visite, que dans leur pays on ne se réglait point d'après des questions de convenance. Toutefois, pour être agréables à leur hôte, ils voulurent bien consentir à envoyer chez le ministre de France leur interprète, le Polonais Toporovski : il devait simplement faire savoir que les Russes s'informaient de la santé de leur collègue. Évidemment, ils avaient peur de se compromettre; ils n'avaient pas prévu l'incident, ils n'avaient pas d'instructions et ils aimaient mieux passer pour incivils que de s'exposer à la colère de leur maître.

A Venise d'ailleurs, comme à Florence, ils étonnaient tout le monde par leur sans-gêne, leur manque de tenue, leur brutalité. Leur congénère, le Serbe Krijanitch, qui précisément était alors à Venise, dans les notes qu'il a laissées sur eux, s'exprime en des termes fort durs. Krijanitch n'est certes pas suspect de partialité contre eux. « La Russie, dit-il, ferait mieux de

ne pas envoyer d'ambassadeurs à l'étranger que de s'exposer, grâce à de tels représentants, au ridicule et au mépris. Ils sont constamment livrés à l'ivresse. Ils reçoivent la visite de personnes de mauvaise vie. Ils sont malpropres et exhalent une odeur insupportable. » Et le Serbe, qui a vécu longtemps à Rome, qui connaît toutes les élégances de la vie occidentale, cite dans sa mauvaise humeur un mot qu'il attribue au roi de Danemark : « Si les Russes, aurait dit ce prince, viennent encore me voir, je les mettrai dans une étable à porcs ». Qu'on se figure ces demi-barbares, exhalant l'odeur du cuir, du poisson salé, de l'eau-de-vie, étrangers à tous les raffinements de la civilisation, et l'on comprendra le désespoir du pauvre Krijanitch, si fier de la grandeur de la Russie, si désolé de la voir mal représentée.

Après avoir séjourné quelques mois à Venise, l'ambassade fit ses préparatifs pour regagner la Moscovie. Cette fois, il s'agissait de revenir par l'Allemagne et par la Hollande. En somme, la cité des lagunes paraît avoir peu frappé les voyageurs : des canaux, des palais, des monuments, des objets d'art, leur relation ne dit pas un mot. Ce qui les avait le plus intéressés,

c'étaient les sanctuaires qui renfermaient de nombreuses reliques et le pont du Rialto surchargé de magasins. La vue de ces boutiques suspendues au-dessus du canal avait réjoui leurs cœurs. Nous savons peu de chose de leur retour par l'Allemagne. Ils passèrent d'abord par Trente et Innsbruck; dans cette dernière ville, ils perdirent quatre de leurs serviteurs, qui sans doute s'enfuirent pour échapper aux mauvais traitements. C'était un fait qui se reproduisait fréquemment; rarement une mission russe visitait l'Occident sans y laisser quelques-uns de ses membres. Leur itinéraire n'est pas toujours facile à suivre, tant les noms allemands sont défigurés dans leurs récits. Donauwerth devient Donneberg; Nordlingen, le Nordlingen du grand Condé, Groffeneten; Bonn, Tarbonn; Darmstadt, Karmarsia. Ils confondent Mainz et Metz. Enfin, par Arnheim, ils gagnent Amsterdam. La Venise du Nord, qui avait d'importants comptoirs en Russie, les reçoit à bras ouverts et leur prodigue l'hospitalité la plus large et d'ailleurs la moins désintéressée. Un bâtiment hollandais se chargea de les reconduire au port d'Arkhangelsk. Leur voyage n'avait pas duré moins de quinze mois; s'il ne fournissait pas, au point de vue diploma-

tique, des résultats immédiats, palpables et tangibles, il leur permettait néanmoins de rapporter à la Russie des informations précieuses, des armes morales pour la lutte qui devait tôt ou tard s'engager entre le grand empire du Nord et cet empire musulman dont la décadence allait bientôt commencer.

III

Le tsar Alexis fut sans doute satisfait des résultats de l'ambassade, car il conçut aussitôt le projet d'en envoyer une autre en Italie. Il s'agissait d'aller remercier le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, du bon accueil qu'il avait fait à Tchemodanov, de nouer avec ses sujets des relations commerciales, enfin sans doute aussi d'étudier l'Europe. A la tête de l'expédition se trouvait le boïar Likhatchov, gouverneur de Borovsk, et le diacre ou clerc Fomine. Deux documents, tous deux intéressants, ont perpétué le souvenir de l'ambassade Likhatchov. L'un est un tableau conservé encore aujourd'hui au palais Pitti à Florence; il représente la réception solennelle chez le grand-duc. Je ne l'ai malheureu-

sement pas eu sous les yeux. L'autre est une relation manuscrite due au chef de l'expédition; elle a été publiée à Moscou il y a une cinquantaine d'années et constitue un document aujourd'hui fort rare. J'en dois la connaissanee à une aimable communication de M. l'amiral Likhatchov, ancien attaché naval à l'ambassade russe à Paris.

Les instructions des diplomates improvisés les invitaient à s'informer particulièrement des affaires ottomanes; ils devaient tâcher de savoir « si le prince de Venise est en paix ou en guerre avec la Turquie, à quelle distance l'empire turc et le royaume de France se trouvaient de l'État florentin, avec qui le prince de Florence fait la guerre, quels sont ses ennemis et pourquoi ils le sont, combien il a de troupes ». Défense absolue d'aller chez le pape; la cour moscovite redoutait évidemment quelque tentative de propagande catholique. Likhatchov emportait, pour offrir au grand-duc, mille roubles de fourrures et une réserve de six cents roubles, sans doute pour cadeaux imprévus. Ses instructions entraient dans les détails les plus minutieux sur la manière de se présenter chez le prince toscan, sur la façon dont on devait le saluer, lui remettre

les lettres de créance, lui offrir les présents, répondre à ses questions. Certains détails sont plaisants de naïveté. Ainsi, il est bien recommandé, avant de remettre les fourrures, d'en ôter les étiquettes qui indiquent le prix. Il y avait à Moscou une chancellerie spéciale de Sibérie (*Sibirsky prikaze*). On y conservait les fourrures, qui constituaient une partie du trésor du tsar; chacune d'elles avait un prix marqué, toutes étaient inventoriées sur un registre spécial. C'est dans ce magasin qu'on prenait les cadeaux destinés aux souverains étrangers. Les Moscovites, on ne saurait trop le répéter, ont toujours eu l'esprit commerçant. Alexis, dans sa prudence, prévoyait même le cas où ses envoyés auraient l'idée d'acheter quelque marchandise pour leur maître, et exprimait l'espoir que le grand-duc voudrait bien exempter ces emplettes des droits de douane. Il invitait ses diplomates à veiller à ce que le grand-duc, dans sa réponse, mît correctement tous les titres du tsar. Ceci n'était pas seulement une question de forme. Quelques-uns de ces titres étaient contestés par le roi de Pologne, et il s'agissait précisément d'éclairer sur ce point litigieux l'opinion des monarques occidentaux. Ainsi, on devait expli-

quer longuement au prince florentin que le tsar en ce moment même réclamait à la Pologne les biens héréditaires de ses pères, Kiev, Smolensk, Tchernigov, Polotsk, qui ont été enlevés par la violence à l'empire moscovite, et toute la Petite Russie Blanche, Vilna, la Volynie, la Podolie. Ceci se passe en 1659; le premier partage de la Pologne n'aura lieu qu'en 1772. Il faut bien se garder de le considérer comme une idée de Catherine II.

Le duc de Toscane était évidemment un bien petit souverain pour recevoir d'aussi graves confidences, mais la chancellerie moscovite trouvait évidemment que tous les moyens étaient bons pour éclairer l'opinion européenne. Elle désirait qu'on eût à l'étranger une haute idée de la puissance tsarienne; ainsi, les ambassadeurs devaient veiller à ce que le grand-duc, lors de leur audience de réception ou de congé, ne reçût pas d'ambassadeurs d'autres puissances. Cette promiscuité eût été évidemment une atteinte à la dignité de leur souverain.

Les ambassadeurs devaient également expliquer au grand-duc la politique d'Alexis Mikhaïlovitch vis-à-vis de la Suède et de l'Angleterre. Les Anglais, auxquels on doit la découverte de la mer Blanche, inconnue jusqu'au XVIe siècle,

avaient pendant longtemps joui en Moscovie d'une situation privilégiée : « Ils l'avaient perdue récemment, disaient les instructions. Ils avaient eu le monopole de faire le commerce sans payer de droits, mais à condition d'apporter de bonnes marchandises; *or, ils en ont apporté de mauvaises;* ils ont exigé des prix exagérés, c'est pourquoi on a ordonné de prélever les droits. Puis ils ont fait la contrebande; ils ont introduit en secret du tabac et d'autres marchandises prohibées; ils ont acheté des marchandises qu'ils ont exportées en cachette. Enfin, ils ont été expulsés de Russie parce qu'ils ont fait de mauvaises actions; ils ont tué leur roi Charles; désormais ils ne sont plus dignes de vivre en aucun pays. »

Ainsi, dès cette époque, la Russie se posait en champion de la légitimité : Alexis suivait vis-à-vis des Anglais la même politique que Catherine II, un siècle et demi plus tard, devait pratiquer vis-à-vis de la France révolutionnaire. Au point de vue des Toscans, tout ce long exposé n'avait pas grand intérêt : la seule conclusion pratique qu'ils devaient en tirer, c'est qu'ils seraient admis à faire le commerce avec la Russie, en payant les droits, tout comme faisaient les Anglais eux-mêmes avant leur expul-

sion. Ils ne pouvaient avoir l'idée de réclamer « le traitement de la nation la plus favorisée », puisque cette nation était expulsée de l'empire.

En partant d'Arkhangelsk, les ambassadeurs touchent, argent comptant, une somme de mille écus. Ils emportent d'ailleurs pour faire le commerce une forte partie de rhubarbe et de fourrures. La mission comprend en tout vingt-quatre personnes, dont un aumônier. Elle s'embarque en grande pompe sur un vaisseau anglais (ce qui contrarie un peu les instructions dont nous avons rapporté plus haut la teneur). Une compagnie de cent mousquetaires (*strieltsy*), tambour en tête, rend les honneurs militaires. Une flottille de douze vaisseaux anglais navigue pendant quelque temps de conserve avec les ambassadeurs. Une fois dans l'Océan, et surtout dans la Méditerranée, le voyage n'est pas sans périls; le bâtiment qui porte les Russes arbore le pavillon turc afin de n'être pas attaqué par les corsaires; mais il risque d'être pris lui-même pour corsaire. Certain jour, il rencontre près de la côte d'Afrique un esquif abandonné; c'est un navire chrétien que son équipage a délaissé par peur des prétendus pirates. Tels étaient alors les usages de la mer.

D'Arkhangelsk à Livourne, le voyage dure trois mois et demi. L'ambassade ne fait que traverser Livourne; elle note en passant que cette ville possède une église grecque. Le grand-duc est à Pise; c'est là qu'a lieu la réception solennelle. Likhatchov lui offre de la part de son auguste maître deux cent quatre-vingts peaux de martre et cinq paires de peaux de renard. Il remercie Ferdinand II de l'accueil bienveillant qu'il a fait à Tchemodanov, et l'informe que le tsar vit en paix avec tous ses voisins, sauf avec le roi de Pologne. Le duc prend la lettre du tsar, la baise en pleurant, et répond en italien, dans un style dont le traducteur russe a probablement exagéré les formules obséquieuses :

Pourquoi votre illustre maître, votre grand prince, de son illustre ville de Moscou est-il venu me chercher, moi son esclave et son serviteur (*kholopa i rabotnika*), avec l'excès de sa grâce, et m'a-t-il envoyé des présents? Il est illustre et glorieux d'un bout à l'autre de la terre habitée et son nom est glorieux et redouté dans tous les États, depuis l'ancienne Rome[1] jusqu'à la nouvelle. Et moi, pauvre, que lui rendrai-je pour sa grande, pour son excessive bienveillance? Moi, mes frères et mes fils, nous sommes les esclaves et les serviteurs de ce grand prince, maintenant et à jamais.

1. Constantinople.

Ceci est évidemment un peu *chargé* dans la traduction russe. Les ambassadeurs moscovites avaient d'ailleurs l'habitude d'amplifier les paroles et les faits.

Dans leurs relations, écrivait leur compatriote et contemporain Kotochikine[1], les choses ne sont pas rapportées suivant la réalité, mais sous l'aspect le plus favorable à l'ambassadeur pour lui mériter les faveurs du souverain. Car les auteurs espèrent bien que le tsar n'arrivera pas à connaitre la vraie vérité.

Après cette première audience solennelle, le grand-duc invite les ambassadeurs moscovites à se rendre à Florence avant lui et non avec lui, « afin qu'ils voient bien que les salves d'artillerie qu'on tirera lors de leur arrivée sont à leur honneur et non pas au sien ». Nous avons vu déjà combien les Moscovites étaient pointilleux sur l'étiquette. Ferdinand II en savait probablement quelque chose. Dans la capitale, Likhatchov et Fomine sont accueillis par le frère et le fils du grand-duc et par d'autres dignitaires : plus de cinq cents voitures sont venues au-devant d'eux. On leur donne la place d'honneur au fond du carrosse, et le frère du grand-duc, le prince

1. Dans son curieux ouvrage : *la Russie sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch.*

Leopoldus (Léopold), s'assied sur le siège de devant.

On les loge au palais Pitti, dont les magnificences paraissent les avoir quelque peu impressionnés. Ils ont en somme le sens esthétique plus développé que leurs prédécesseurs, Tchemodanov et Postnikov. Ce qui les frappe surtout d'admiration, c'est un certain réduit recouvert de velours rouge et qu'on vide tous les jours. Évidemment, ils ne sont pas habitués à en voir de pareils dans leur pays. Le grand-duc s'amuse parfois de leur ignorance et de leur naïveté. Ainsi, il leur montre du papier et de l'étoffe d'amiante, les jette dans le feu et jouit de leur stupéfaction à l'aspect de ces matières incombustibles. Une autre fois, il leur envoie un œuf d'autruche fraîchement pondu; les Moscovites, gens pratiques, en font une omelette, et calculent avec satisfaction qu'elle a suffi au déjeuner de vingt-sept personnes. Ils voient pour la première fois un globe terrestre : « C'est, dit leur relation, une pomme sur laquelle sont écrits tous les empires, et sur cette même pomme est écrit le tour de la lune... et encore d'autres choses que nous ne saurions pas dire. » Ils sont encore bien plus agréablement surpris à la vue

des pièces montées qu'on leur sert dans les banquets officiels : par une attention délicate, l'une d'entre elles représentait « le grand souverain de la Russie chevauchant sur un superbe coursier, tenant le sceptre en main ».

Les modes les surprennent d'autant plus qu'ils se trouvent à Florence pendant le carnaval. Hommes, femmes et enfants portent tous des masques de toute couleur. Les bons Moscovites prennent cet accessoire pour une partie intégrante du costume national. Ils s'indignent de voir les femmes marcher par les rues décolletées et nu-tête. Le costume de leur pays ne laissait absolument voir que le visage — pas toujours — et les mains.

Les églises de Florence excitent leur curiosité et ils ne peuvent s'empêcher, bien que médiocres connaisseurs, d'y donner quelque attention. Ils ne savent comment les nommer; dans leur fanatisme orthodoxe, ils ne veulent point appliquer à des sanctuaires latins les noms de *tserkov* (église) ou de *sobor* (cathédrale). Ils emploient les mots de *kirki* (all. *Kirche*), qui désigne chez eux les églises luthériennes allemandes, ou celui de *metcheti* (mosquée), qui désigne les mosquées tatares. Il y avait alors à Moscou tout un quar-

tier allemand luthérien, et les Russes avaient sous les yeux dans toute la partie orientale de l'empire les mosquées tatares. « Les *kirki* et les *metcheti* des Florentins sont très bien construites, écrit Likhatchov. Il y en a une qu'ils sont en train de bâtir depuis vingt ans et dont la construction durera vingt ans encore. On scie constamment du jaspe. » Il s'agit de l'église Saint-Laurent, qui existe encore aujourd'hui. Quant au jaspe, c'est tout simplement du marbre; les églises en jaspe sont fort rares, même en Italie. Mais les Moscovites n'avaient que des connaissances fort limitées en minéralogie. Ils n'étaient guère plus versés en botanique. Ainsi, ils admirent beaucoup le climat de Florence et font une pompeuse énumération des végétaux et des fruits qui croissent dans ce bienheureux pays. Ils s'étonnent fort qu'il n'y pousse pas de raisin sec[1]. Ils ignorent absolument que c'est le fruit de la vigne et qu'il ne croît pas précisément sous la forme où on le consomme en Russie. De même, pour eux, tous les étrangers sont des Allemands (*niemtsy*). Quand ils parlent des Allemands de Livourne, de Florence ou de Plai-

1. Ou plus justement de raisin de Corinthe (*izioum*). Ce produit était importé par les Grecs en Russie.

sance, il faut entendre par là les Italiens, les indigènes de ces différentes villes.

Le grand-duc eut l'idée de leur donner un divertissement alors fort à la mode en Italie, le spectacle d'une comédie, ou plutôt d'un opéra, et d'un ballet mythologique. Ils racontent tout au long la représentation, et ici je ne puis mieux faire que de traduire littéralement leur compte rendu :

Le prince ordonna de jouer ; on vit apparaître une vaste chambre (la scène) et il y eut six changements. Dans un palais apparut la mer, avec les vagues agitées, et dans cette mer des poissons, et sur ces poissons des hommes chevauchant. Et en haut du palais on voit le ciel, et sur les nuages des gens sont assis et les nuages se mettent à descendre avec les hommes et ils enlèvent un homme de terre par les bras et l'emportent au ciel, et les gens qui étaient sur les poissons s'enlèvent aussi au ciel. Alors descendit du ciel sur un nuage un homme assis sur un char, et en face de lui sur un autre char une belle jeune fille, et les coursiers des chars étaient comme vivants et leurs jambes remuaient.

Figurez-vous l'étonnement de ces boïars et de ces diacres, qui soupçonnent à peine l'existence de la mythologie, et auxquels Apollon et Diane apparaissent ainsi brusquement.

Et dans un autre changement on vit dans la chambre un champ plein d'ossements humains, et des corbeaux arrivèrent et commencèrent à becqueter les ossements.

Puis la mer apparut dans la chambre, et sur cette mer des petits bateaux, et dans ces bateaux des gens qui naviguent. Et après un autre changement apparurent cinquante hommes revêtus d'armures, et ils commencèrent à se battre avec des sabres et des épées, et ils tiraient des arquebuses et ils firent semblant de tuer trois hommes. Alors de superbes jeunes gens et des jeunes filles, tous vêtus d'or, sortent de derrière la toile et dansent; et ils font beaucoup de choses étranges : alors sort un petit jeune homme qui demande à manger, et on lui donne beaucoup de pain et il n'arrive pas à se rassasier.

Devine qui pourra quel est le sujet de ce ballet. J'avoue que je n'y ai point réussi. Les ambassadeurs russes nous apprennent qu'il a été fait pour eux, qu'il a coûté huit mille écus. Chose curieuse, ils ne disent pas un mot de la musique qui, évidemment, accompagnait le spectacle.

IV

Comme leurs prédécesseurs, Likhatchov et Fomine ont dû au cours de leur mission commettre plus d'une faute contre les lois de la courtoisie occidentale. Nous ne connaissons qu'un seul épisode : avec plus de gravité et de détails, il rappelle la conduite de Tchemodanov

et de Postnikov vis-à-vis de l'ambassadeur de France à Venise.

Après leur audience solennelle chez le grand-duc, le maître des cérémonies, le marquis Salviati, les avait invités à se rendre chez l'épouse, le fils et les frères de Ferdinand. Ils sont fort surpris de cette invitation : chez eux le souverain était tout et les membres de sa famille ne jouaient aucun rôle.

« Pourquoi aller chez la grande-duchesse, le fils et les frères du grand-duc?

— Son Altesse vous en prie, parce que c'est ici la coutume.

— Il n'est pas convenable que nous y allions : nous sommes envoyés près du prince et non près de sa famille. »

Le grand-duc insiste, il leur fait dire que, s'ils persistent dans leur refus, ce sera pour lui un affront considérable, que c'est un usage reçu en Europe et pratiqué par les ambassadeurs de toutes les puissances.

« Nous ne pouvons faire cela, répliquent les Russes, les envoyés des autres puissances ne sont pas un exemple pour nous. »

Le marquis Salviati revient une troisième fois à la charge : il leur annonce que, s'ils persé-

vèrent dans leur conduite incivile, le grand-duc les expulsera au bout de huit jours de sa capitale, qu'il les renverra sans rien, sans présents, sans frais de route, sans audience de congé, sans lettre. Ils répondent que le grand-duc ne se fera pas honneur en agissant ainsi et ils refusent de nouveau.

Cette fois, le grand-duc leur écrit; ils répondent par lettre : leur grand argument, c'est qu'il n'est pas *convenable* qu'ils aillent chez la princesse et qu'ils n'ont point à s'inquiéter de ce que font les autres ambassadeurs. En cela, ils se montrent de vrais Moscovites. « Ceci ne se fait pas chez nous (*eto ne po nachemou*) », était à ce moment une règle de conduite à laquelle bien peu de gens osaient se dérober, surtout des subordonnés qui craignaient tout ensemble pour leur réputation et pour leur vie. Il est vrai que Tchemodanov et Postnikov ont fait visite à la princesse il y a trois ans, mais ils n'étaient pas accrédités auprès du grand-duc; ils se sont présentés non comme diplomates, mais comme simples particuliers. Salviati insiste de nouveau et, pour les décider, obtient qu'ils aillent faire une visite à Ferdinand II. Cette fois, il ne s'agit pas d'une audience solennelle, mais d'un entre-

tien particulier. On cause non seulement de l'étiquette des cours, mais des intérêts commerciaux des deux pays; le grand-duc apprend que le tsar autorise les sujets toscans à faire le commerce à Arkhangelsk et à Moscou et à exploiter l'industrie du caviar. Les ambassadeurs russes se décident enfin à faire la démarche à laquelle ils s'étaient refusés. Ils poussèrent la courtoisie jusqu'à se présenter à la grande-duchesse en audience de congé et ils trouvèrent même quelque plaisir à échanger des révérences cérémonieuses avec les belles dames de la cour florentine.

Ils quittent Florence comblés de présents. Comme leurs prédécesseurs, ils devaient retourner en Russie par terre. Mais ils étaient fort embarrassés au sujet de leur itinéraire. La géographie de l'Occident n'était guère connue dans leur pays. Ils apportèrent une carte au grand-duc, en le priant de vouloir bien leur marquer les endroits par où ils devaient passer, en indiquant les distances. En même temps, ils essayaient d'obtenir de lui des renseignements d'un autre ordre. Un ambassadeur polonais était récemment allé en Espagne. Likhatchov voulait que le grand-duc lui fît savoir quelles étaient les

instructions de cet ambassadeur. Ferdinand II dut naturellement décliner la question.

La mission traversa l'Italie du nord, la Suisse, dont la relation ne dit rien d'intéressant, et se rendit à Bâle. Là, elle loua pour la somme de cent vingt-cinq ducats un bâtiment qui la mena à Cologne; de Cologne elle descendit à Amsterdam. Dans cette ville, les Russes étaient chez eux; ils furent cajolés, hébergés, comblés de présents, d'argent même. Ils ne se gênaient point pour l'accepter. Cependant, la ville d'Amsterdam ne paraît pas leur avoir beaucoup plu. Ils déclarent que c'est une ville où l'on ne trouve ni pain, ni eau, ni bois. Leur retour se fit heureusement d'Amsterdam à Arkhangelsk et d'Arkhangelsk à Moscou. Terminons par un détail typique. Quand ils eurent rendu compte au tsar de leur mission, le souverain ordonna de leur reprendre les chaînes d'or qu'on leur avait confiées avant leur départ.

Ces chaînes étaient des joyaux d'une rare valeur artistique, dont on parait dans les grandes circonstances les ambassadeurs, les boïars et les gardes du corps. Une fois leur mission finie, elles étaient réintégrées au *posolsky prikaze* ou ministère des affaires étrangères. Du reste, pour

récompenser les ambassadeurs, on leur donna des chaînes d'un poids égal, mais d'un travail inférieur, fabriquées à Novgorod. Et voilà comme on fait les bonnes maisons! Quelque opinion qu'on ait de la Russie, il faut bien avouer qu'elle a, depuis ces temps lointains, rempli comme nation une assez belle carrière. Ce qui lui manquait surtout à l'époque dont nous nous occupons, c'était la connaissance du monde extérieur. Les colonies étrangères d'une part, les missions diplomatiques de l'autre allaient lui apprendre comment vivaient les peuples civilisés, lui inspirer le désir d'imiter leur exemple et de rivaliser tôt ou tard avec eux.

LA BULGARIE INCONNUE [1]

Dans la science, comme dans la politique, il y a des dynasties. En 1826, Paul-Joseph Schafarik publiait à Ofen son *Histoire de la langue et de la littérature slaves*; en 1837, il faisait paraître à Prague le premier volume de ses *Antiquités slaves*; en 1842, il donnait son *Ethnographie slave*. On pouvait dire de lui ce que Voltaire disait de Montesquieu après la publication de *l'Esprit des lois* : « La race slave avait perdu ses titres; vous les avez retrouvés et les lui avez rendus ». M. C. Jireczek est le petit-fils de Schafarik. Il a fait pour la Bulgarie ce que son illustre aïeul avait fait pour tous les Slaves. Tchèque

1. Constantin Jireczek, *Cesty po Bulharsku* (Voyages en Bulgarie). — 1 vol. in-8. Prague, 1888.

d'origine, aujourd'hui professeur à l'université de Prague[1], il a consacré son existence tout entière à l'étude scientifique de la péninsule balkanique. En 1870, à peine au sortir du collège, il avait publié la première *Bibliographie de la littérature bulgare*; en 1875, il donnait une *Histoire du peuple bulgare*. Trois éditions, l'une tchèque, l'autre allemande, la troisième russe, n'ont pas épuisé le succès de cette œuvre fondamentale à laquelle l'honneur d'une traduction française a seul manqué jusqu'ici. Lorsque la Bulgarie politique fut constituée par le traité de Berlin, M. C. Jireczek se rendit à Sofia et devint tour à tour secrétaire général et titulaire du ministère de l'instruction publique. Grâce à ses fonctions, il a pu visiter dans les meilleures conditions les moindres recoins de la principauté; grâce à la notoriété que lui avaient acquise ses travaux, il était certain de rencontrer partout le meilleur accueil. Le livre qu'il nous a donné récemment sous le titre modeste de *Voyage* est

1. M. Constantin Jireczek est le fils de M. Joseph Jireczek, savant tchèque des plus distingués, qui fut en 1871 ministre de l'instruction publique dans le cabinet Hohenwart, et le neveu de M. Hermenegild Jireczek, un des plus profonds connaisseurs du droit comparé des Slaves, qui a été l'un des professeurs du prince impérial Rodolphe. Bon chien chasse de race.

l'une des œuvres les plus approfondies dont la péninsule balkanique ait jamais été l'objet.

Pour entreprendre ce voyage et pour l'écrire, il fallait tout un ensemble de conditions que peu de personnes réunissent : une connaissance complète de l'idiome bulgare jusque dans ses moindres dialectes, des notions variées en histoire, en numismatique, en archéologie; car, sous les couches actuelles de la population bulgare, il s'agissait de retrouver les peuples plus anciens dont l'existence est attestée par les textes, par les médailles, par les tumuli, par les monuments plus ou moins bien conservés. Il fallait en outre une santé de fer et l'infatigable ardeur de la jeunesse. Dans la plus grande partie de la Bulgarie, on ne peut encore aujourd'hui voyager qu'à cheval ou à mulet; on n'est jamais sûr de trouver un lit à l'européenne; il faut savoir coucher sur des bottes de foin, souper d'une croûte de pain et d'un verre d'eau puisé au torrent le plus voisin. D'autre part, certaines régions sont encore infestées de brigands; le touriste ne les traverse qu'accompagné de gendarmes, la main sur la détente du revolver ou de la carabine. M. Jireczek a triomphé de tous les obstacles qui eussent arrêté de moins jeunes

et hardis que lui. Soutenu par la généreuse passion de la science, il a défié toutes les privations, surmonté toutes les fatigues. Depuis l'ouvrage mémorable de Kanitz [1], aucune œuvre de cette importance n'avait paru sur les régions balkaniques. Certaines contrées, par exemple le massif central de la *Sredna Gora*, les environs de Kystendil, ont été explorés et sont ici étudiés pour la première fois.

L'ouvrage est divisé en quatre parties; dans la première sont décrites les capitales anciennes ou modernes : Sofia, Plovdiv (Philippopoli), Trnovo; la seconde raconte une excursion de deux mois entreprise en 1883 dans les contrées montagneuses du sud et de l'ouest, la Sredna Gora, les montagnes de Tarn, d'Osogov et le Rilo; la quatrième résume une tournée faite en 1884 le long des côtes de la mer Noire, depuis la frontière turco-rouméliote jusqu'à la Dobroudja.

C'est le moment ou jamais d'étudier le peuple bulgare, fait justement remarquer M. Jireczek : son isolement pendant la longue domination turque l'a maintenu dans un état archaïque qui va bientôt se transformer sous l'influence de la civilisation moderne. Déjà cette influence se fait sentir; elle commence à effacer des tra-

1. *Donau Bulgarien.* Édition française, *la Bulgarie danubienne et le Balkan.* Paris, Hachette, 1882.

ditions séculaires, d'antiques usages. Les dialectes commencent à disparaître; les anciens et beaux chants populaires sont remplacés par des productions sans couleur; les coutumes se modifient ; les impressions nouvelles chassent les antiques souvenirs. La facilité toujours croissante des communications supprime les particularités qui caractérisaient autrefois les régions montagneuses.

M. Jireczek est donc venu au moment psychologique ; on ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'il n'ait pu appliquer aux Bulgares de Macédoine les merveilleuses qualités d'observation dont il a fait preuve dans ses études sur les pays danubiens et balkaniques.

I

Je n'insisterai pas sur les chapitres où l'auteur nous dépeint les parties connues de la Bulgarie, celles du moins que le voyageur occidental peut aisément visiter. Depuis l'ouverture de la voie ferrée de Belgrade à Constantinople, Sofia, Tatar-Bazarjik, Philippopoli sont devenues des stations internationales. J'ai visité autrefois ces villes, à une époque où la péninsule n'était pas encore ouverte à l'Europe, où il fallait franchir le Balkan à grands frais, en voiture, et tenter

l'hospitalité hasardeuse des *hans* les plus primitifs et les moins confortables [1]. Depuis quelques années, elles tendent de plus en plus à devenir européennes; des quartiers nouveaux y surgissent de tous côtés comme dans les jeunes cités du Far-West américain. M. Jireczek se complaît à décrire ces progrès. Les commentaires historiques et archéologiques qu'il ajoute à ses descriptions sont d'un haut intérêt, mais ils ne sont pas faciles à détacher du reste de l'ouvrage. Certains détails méritent cependant d'être relevés. Ainsi, il y a plus de trente ans que le célèbre géologue Ami Boué avait prédit le magnifique avenir de Sofia : « Elle est, écrivait-il dans son *Recueil d'itinéraires en Turquie*, placée admirablement pour devenir une ville populeuse et belle, car elle est en plaine, au centre de la Turquie, sur l'entre-croisement d'au moins sept ou huit routes ». En ce temps-là, personne ne prévoyait ni le railway international, ni la création de la principauté de Bulgarie. Jadis Sofia était située sur la grande route des invasions; elle était fatalement traversée par toutes les armées ottomanes qui marchaient

1. Voir *la Save, le Danube et le Balkan*, 2e édition. Paris, 1889. — *Han*, en turc, auberge.

contre les Hongrois. Les voyageurs remarquaient que les portes des maisons étaient très basses. C'était, disait-on, afin que les Osmanlis ne pussent y loger leurs chevaux.

Un fait analogue m'avait frappé dans mon dernier voyage : c'est que les villages semblent éviter la grande route; ils en sont généralement éloignés de trois ou quatre kilomètres. J'avais supposé que, s'ils s'isolaient ainsi, c'était d'une part pour éviter le passage des armées du sultan, de l'autre pour s'abriter au pied des collines, où l'on trouve de l'ombre et de la fraîcheur. M. Jireczek me fournit une explication plus curieuse. Cette anomalie, qui nous paraît si étrange, est antérieure à la conquête ottomane. Guillaume de Tyr la signalait déjà au XIIe siècle. A l'époque des empereurs byzantins ou des tsars bulgares, des corvées vexatoires pesaient sur les riverains des grandes routes. Ils étaient obligés de loger l'empereur, sa suite, ses fonctionnaires, ses armées. Les paysans, pour éviter ces lourdes charges, fuyaient dans l'intérieur des terres. Les progrès de la civilisation les rappelleront sans doute sur ces routes qui semblent parfois très monotones au voyageur.

Ces progrès entraînent à leur suite des effets

bien bizarres et bien inattendus; autrefois Sofia était infestée le jour par des mouches, la nuit par des grenouilles qui produisaient un bruit insupportable. Du temps des Turcs, les plus grandes villes de l'empire n'étaient pas exemptes de ce double fléau. Ainsi, le sultan Soliman II, vers la fin du XVIIe siècle, passait l'hiver à Andrinople, mais il était obligé d'en fuir le séjour dès que les eaux étaient dégelées et que les grenouilles avaient commencé leur sabbat. Depuis qu'on a comblé les marais de Sofia pour construire sur leur emplacement un quartier *alla Franca*, mouches et batraciens ont disparu. En revanche, le terrain qui valait, il y a dix ans, cinquante centimes le mètre, est monté aujourd'hui à quinze francs.

Le touriste européen, même le plus instruit, n'aura guère l'occasion d'étudier de près la vie du paysan; cette vie, M. Jireczek l'a observée mieux que personne. Par sa rusticité primitive elle présente d'étranges contrastes avec le rapide développement des cités. Aux portes mêmes de la capitale vit la tribu des Schopi, l'une des plus arriérées de toute la principauté. Ils mènent une vie aussi peu hygiénique que misérable. Leurs maisons sont sombres et humides; les habitants

dorment sur un plancher mal couvert de nattes et de couvertures; ce plancher est le plus souvent constitué par de la terre battue : « En général, dit M. Jireczek, ils s'habillent et se déshabillent fort peu; les enfants souffrent surtout de ces mauvaises conditions; la mortalité chez eux est considérable ». Il est vrai que les Schopi sont considérés comme les Béotiens de la Bulgarie. Jusqu'ici la loi sur l'enseignement obligatoire n'a pas produit tous ses effets chez eux. Dans certains villages, les comptes de la commune sont encore tenus sur des bâtons ou tailles dont les encoches indiquent les impôts de l'État ou de la commune. Le grand-livre est un bâton plus long que les autres. Tout ce matériel est déposé chez le *kmet* ou maire du village, et les encoches trouvent plus de créance devant ce magistrat que n'importe quel livre imprimé. A Dolin Pasarel, un village de 750 habitants, M. Jireczek a visité en 1883 ce qu'il appelle plaisamment les archives de la commune; elles se composaient de deux cent cinquante perches pour les contribuables et de quatre pour la commune elle-même. Le maire savait par cœur à qui appartenait chaque bâton; chaque habitant de son côté reconnaissait sans hésiter le signe

gravé à l'extrémité de sa *taille* sous forme de raies entrecroisées. Ces tailles sont carrées : d'un côté on inscrit ce que le paysan doit, de l'autre ce qu'il a payé.

Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, on peut, du nord au sud, traverser la Bulgarie confortablement. Malheur toutefois au voyageur dont le train serait arrêté brusquement loin des grandes villes et qui se trouverait réduit à implorer l'hospitalité des auberges indigènes. Peut-être lui offrirait-on de la volaille, du laitage et du vin. Mais la volaille serait encore sur pied et l'aubergiste *zinzare* [1] est long à allumer son fourneau; le laitage pourrait bien être tourné et le vin fétide. L'influence des chemins de fer va bientôt modifier tout cela. En Roumélie, aux environs des stations, les villages ont une tout autre physionomie que ceux des provinces déshéritées; certains d'entre eux, au témoignage de M. Jireczek, sont plus attrayants, plus hospitaliers, plus confortables que bien des communes de Hongrie ou de Galicie. Néanmoins, les voyageurs prudents feront bien de prendre leurs précautions, surtout s'ils doivent s'éloigner des che-

1. On appelle ainsi les Roumains en Bulgarie.

mins battus. M. Jireczek recommande d'emporter des vivres au moins pour vingt-quatre heures, du thé, du cognac et quelques médicaments. Car les pharmacies ne se trouvent que dans les grandes villes. Il faut se méfier des mets préparés dans de la vaisselle mal étamée et du pain généralement mal cuit, qui pour des estomacs inexpérimentés est d'une terrible digestion.

II

J'ai promis d'étudier avec M. Jireczek la Bulgarie inconnue; nous allons donc laisser de côté la grande route de Sofia à Philippopoli pour nous diriger vers des cantons moins fréquentés. Au nord-est de Philippopoli, nous rencontrons d'abord la ville de Stara Zagora, que les Turcs appelaient naguère Eski Zagra. En combinant l'emploi du chemin de fer et de la voiture, on peut de Philippopoli s'y rendre en une journée. La route est déserte, car les villages s'en tiennent le plus souvent éloignés; elle est bordée de maquis pittoresques, mais inhospitaliers. Cette ville a cruellement souffert pendant la campagne de 1877-1878. Elle n'était pas encore remise de

ses blessures lorsque M. Jireczek la visita. Près de deux mille maisons étaient en ruines; les herbes folles et les ronces croissaient librement sur des monceaux de pierres ou sur des pans de murs.

Avant l'année terrible, Stara Zagora était une des villes les plus prospères de la Bulgarie méridionale. La fabrication du vin, du drap, des ustensiles en cuivre, la mégisserie, enrichissaient ses habitants. Elle avait de bonnes écoles et fournissait des instituteurs et des institutrices aux provinces les plus éloignées. Les enfants des familles aisées allaient étudier en Bohême, le plus souvent à l'école d'agriculture de Tabor. Les Turcs voyaient d'un mauvais œil cette prospérité. Les habitants de Stara Zagora (Eski Zagra) leur étaient d'autant plus suspects qu'on les savait très dévoués à l'idée de l'indépendance nationale. Dès qu'ils apprirent l'insurrection de l'Herzégovine, les Zagoriens songèrent à l'imiter; une bande de *heidouks* [1] apparut aux environs. Les Turcs pendirent huit des plus notables habitants, et les autres n'osèrent plus bouger. Quelque temps après, Stara Zagora

1. Le heidouk était le *klephte* du Balkan.

devait expier chèrement sa prospérité et son patriotisme. Les Russes arrivèrent sous ses murs, mais ils ne réussirent pas à s'en emparer du premier coup; elle vit se livrer à ses portes un des combats les plus sanglants de la guerre d'émancipation. Elle fut brûlée presque tout entière par les Turcs; ils massacrèrent tous les malheureux qui leur tombèrent sous la main. Il n'est pas une famille qui n'ait perdu alors la majorité de ses membres; la plupart disparurent tout entières. On ne retrouva même pas les cadavres. Des monceaux d'ossements, tristes reliques, furent réunis dans une église où ils sont encore aujourd'hui.

Après la délivrance de la Bulgarie, Stara Zagora s'est relevée avec une étonnante rapidité; on l'a reconstruite sur un plan nouveau. En 1880, elle comptait déjà 1 389 maisons; en 1885, 2 417; elle a aujourd'hui plus de 15 000 habitants, dont 2 000 Bulgares. Laborieux, patients, industrieux, ils fournissent à la patrie bulgare un grand nombre de représentants des carrières libérales.

Si M. Jireczek est un archéologue des plus exacts, la science ne fait pas tort chez lui à l'imagination. Il sait trouver des accents émus,

des tours de phrases pittoresques pour donner au lecteur l'impression des beautés naturelles qu'il rencontre sur son chemin. J'aimerais à citer quelques pages comme celle où il nous décrit certains recoins délicieux des Balkans :

« Un air frais y circule sans cesse, apportant au touriste le parfum capiteux des géraniums; des cascatelles bondissantes sont égayées par les jeux des truites bigarrées; de lourdes tortues dorment au bord des torrents sur les pierres chauffées par le soleil ».

Je ne puis résister au plaisir de traduire quelques lignes charmantes sur les voyages de nuit. Dans la vallée du Danube, de Roustchouk à Trnovo, de Svistovo à Plevna, de Lom Palanka à Sofia, on est généralement pendant les grandes chaleurs obligé de voyager entre le coucher et le lever du soleil :

Ces tournées nocturnes, dit M. Jireczek, ont un charme particulier. Vous êtes assis, enveloppé de votre manteau, dans la voiture découverte traînée par quatre chevaux attelés de front. Tout autour de vous s'étend la plaine légèrement ondulée de berges et de monticules, sauf du côté où se dressent sur l'horizon obscur les noires cimes du Balkan. La voiture glisse silencieusement sur le gazon ou sur le sable de la route; les clochettes des chevaux sont le seul bruit qui anime la campagne. Au début, après le coucher du soleil, vous êtes pris d'un léger assou-

pissement, mais il disparaît bien vite et vous passez la nuit dans une sorte de rêveuse méditation. En mer, par les nuits d'été, il n'est pas de plus grand plaisir que d'être couché sur le pont et de contempler la voûte céleste à travers les vergues et les mâts. Ainsi, dans la plaine danubienne, par les nuits d'été, vous vous plaisez à plonger votre regard dans la masse des étoiles qui scintillent sous la voûte du ciel, à saluer la Grande Ourse, la Ceinture d'Orion, les planètes au reflet coloré, à essayer la finesse de votre vue sur les Pléiades ou sur le minuscule Alkor. L'homme du Nord admire ici l'intense lumière des corps célestes et notamment l'éclat de la Voie lactée. Le calme répandu sur tout le paysage donne de longs loisirs à la tranquille rêverie; les impressions les plus diverses se groupent en des ensembles harmonieux. Parfois, le calme du voyageur est troublé par l'ébrouement d'un cheval, par la voix des chiens ou des loups qui dans le lointain hurlent après la lune, par les feux errants des caravanes nocturnes, par les mouvements suspects des animaux ou des chasseurs qui se glissent dans l'ombre. Et quand les étoiles commencent à pâlir, et la lune à perdre sa lumière, quand une raie blanchâtre apparaît vers l'orient sur le bas de l'horizon, quand les premiers rayons rouges du soleil chassent soudain l'obscurité et enveloppent tous les objets d'une poudre d'or, il vous semble que la nuit a été bien courte et que la nature n'a pas fini de vous conter son histoire.

Le voyageur n'a pas toujours le loisir de se livrer à ces exquises contemplations; parmi les épreuves qui l'attendent, il ne faut pas seulement compter les nuits sans sommeil ou les repas indigestes. Comme l'Italie, l'Espagne ou la Grèce, il y a quelques années, comme la

Hongrie de nos jours, la Bulgarie a encore ses bandes de brigands. M. Jireczek n'a pas eu l'occasion de les rencontrer, bien qu'il ait fréquemment traversé leurs domaines. Grâce à la situation officielle qu'il occupait, à la popularité de son nom, il a presque toujours voyagé avec une escorte d'amis ou de gendarmes. En homme habitué à réfléchir sur toutes choses, il explique avec beaucoup de sang-froid les causes qui permettent au brigandage de subsister encore en Bulgarie. C'est un fléau déjà fort ancien; on le rencontre aujourd'hui dans les mêmes localités où il sévissait du temps des Turcs. Le gouvernement bulgare, depuis qu'il existe, a beaucoup restreint son action, mais il n'a pu le supprimer; car le brigandage a pour lui deux choses, le peu de densité de la population d'une part, et de l'autre l'immensité des espaces inhabités. Il se concentre dans deux régions : l'une qui va de la Iantra jusqu'à la mer; l'autre qui longe les frontières de la Turquie et qui comprend les monts d'Osogov, du Rilo, du Rhodope, jusqu'à la mer Noire; dans la première, les brigands sont absolument Turcs; dans la seconde dominent les Bulgares, mélangés de Grecs, d'Albanais et de Macédo-Roumains.

Le brigandage affecte parfois une couleur politique : les Turcs sont censés représenter la réaction des musulmans vaincus contre le gouvernement chrétien ; les Bulgares donnent à entendre qu'ils ne sont que d'honnêtes heidouks prêts à partir en guerre pour délivrer la Macédoine. En réalité, les uns et les autres dépouillent aussi bien leurs compatriotes que les infidèles. Au début, après le départ des Russes, les Turcs s'étaient imaginé qu'ils allaient aisément redevenir les maîtres de la Bulgarie. Les bandes de brigands obéissaient à un mot d'ordre envoyé de Constantinople. Il leur a fallu en rabattre; l'énergie déployée par le gouvernement les a obligés à se disperser; le vol est aujourd'hui le seul mobile de leurs expéditions. Ce qui facilite ces expéditions, c'est la solitude des routes, qui, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, laissent à l'écart les villages. Le premier moyen de les réprimer serait donc de fonder des communes sur les grands chemins. Le gouvernement bulgare jusqu'ici ne s'est pas beaucoup occupé de cette œuvre colonisatrice. D'autre part, on n'a pas suffisamment obéi à ses instructions ; l'ordre a été donné de raser les bois le long des routes dans les endroits

dangereux, d'établir les postes de façon qu'ils puissent se voir les uns les autres ou communiquer ensemble à l'aide de signaux, par exemple de feux allumés : on n'a rien fait de tout cela. Cependant, le brigandage va diminuant de jour en jour; les Turcs émigrent et renoncent à exploiter les chrétiens. Sur les frontières de Macédoine, il se passe exactement ce qui se produisait en Italie au temps où l'État pontifical existait; les brigands sautent sans cesse par-dessus la frontière. Quand la Macédoine appartiendra aux Bulgares, comme l'État pontifical aux Italiens, le brigandage disparaîtra complètement. Il ne sévit actuellement que dans des régions parfaitement définies, et il est sans exemple qu'il en soit jamais sorti; ainsi, la route du Danube à Sofia n'a jamais été le théâtre d'une seule attaque. Que les touristes de l'Express-Orient se rassurent donc. A traverser la Péninsule ils sont beaucoup moins exposés que ne l'étaient naguère les voyageurs qui visitaient l'Espagne ou le royaume de Naples. Les environs de Sofia sont plus sûrs que les environs d'Athènes. Et surtout qu'on ne se hâte pas de jeter la pierre aux Bulgares. La Grèce classique, la romantique Espagne, l'Italie, mère des

arts, ont connu le brigandage et s'en sont délivrées. La Bulgarie fera de même. Pour assurer chez elle l'ordre et la paix, elle a besoin avant tout que l'Europe lui assure la sécurité politique, la confiance dans l'avenir. Jusqu'ici la tutelle qu'on a fait peser sur elle a été plus nuisible qu'utile à son développement.

III

Dans la région du Rhodope, M. Jireczek a eu l'occasion d'étudier un des groupes les plus curieux de la nationalité bulgare. C'est celui des *Pomaks* ou Bulgares musulmans. De nos jours, la religion musulmane ne fait plus de prosélytes parmi les chrétiens, encore que récemment les journaux aient raconté la singulière conversion d'un évêque arménien passé au mahométisme. Ces conversions sont aujourd'hui fort rares : il n'en était pas de même dans les premiers siècles qui suivirent la conquête ottomane; la situation des raias chrétiens était tellement misérable, celle des renégats si prospère, que beaucoup de consciences se sentirent ébranlées. Des cantons, des castes tout entières adop-

tèrent en masse la religion des infidèles : en Bosnie, les nobles abjurèrent pour garder leurs terres, leurs privilèges, et aussi en haine de l'Église catholique, dont certains dogmes les séparaient. En Bulgarie, le centre principal des Pomaks est dans le massif du Rhodope; on en rencontre également dans la région qui s'étend de Philippopoli à Salonique, dans les bassins de l'Arda et du Vardar (dans la Roumélie orientale et la Macédoine), enfin au nord du Balkan, dans les environs de Lovtcha, de Pleven et de Rahovo. Jusqu'ici, l'étymologie du nom des *Pomaks* a fait le désespoir des philologues; ni en turc, ni en bulgare on n'a pu lui trouver un sens. Comment leurs pères sont-ils devenus musulmans? On sait que certaines conversions se produisirent à Trnovo au lendemain même de la conquête. « Les chrétiens, dit un contemporain, s'enfoncèrent dans la nuit sarrasine. » D'autres apostasies se produisirent au XIIIe et au XVIIIe siècle. Certaines communautés grecques se firent également musulmanes; elles adoptèrent alors la langue bulgare, ne voulant pas de la langue turque.

Ces renégats apportèrent à la domination ottomane un précieux concours; ainsi qu'il

arrive souvent chez les néophytes, ils furent plus zélés pour le service des sultans que les musulmans eux-mêmes. Le traité de Berlin annexa une partie du territoire des Pomaks à la Roumélie orientale; mais ils refusèrent d'obéir à un gouvernement chrétien; au nombre d'environ 20 000, ils organisèrent dans leurs montagnes inaccessibles une sorte de gouvernement indépendant; les Bulgares l'appelaient par dérision la république des Pomaks, mais ils ne réussirent point à soumettre cette belliqueuse république. Les montagnards avaient même inventé de lever des dîmes sur les villages chrétiens qui avaient le malheur de se trouver dans leur voisinage. Il eût fallu des forces considérables pour les réduire. Or, la milice rouméliote était fort inexpérimentée et elle n'avait point d'artillerie. L'un des chefs de la « république » était un terrible homme, le farouche Achmed-aga, qui avait pris part aux horreurs de 1876 et dont nous raconterons tout à l'heure les exploits. Cependant, il daignait parfois s'humaniser. Un jour il se rencontra sur la frontière avec un commandant de gendarmerie rouméliote; on but quelques verres de raki. Achmed-aga, doucement ému, délia sa langue et se mit en gaieté :

« C'est à moi que tu dois ceci, dit-il tout à coup au commandant en montrant ses épaulettes d'or : si les Russes sont venus, s'ils vous ont donné une principauté et une province autonome, c'est à moi que vous le devez.

— S'il en est ainsi, répliqua son interlocuteur, va recommencer tes exploits là-bas en Macédoine.

— C'est assez d'une fois, reprit l'aga; notre empire a été assez secoué. »

Lorsqu'eut lieu au mois d'octobre 1888 la révolution pacifique qui amena l'union de la province autonome de Roumélie et de la principauté, les chefs du mouvement eurent soin de s'assurer la neutralité des Pomaks. Pour les en récompenser, leurs villages, en vertu d'un protocole signé à Constantinople au mois d'août 1886, ont été restitués à la Porte. Les Turcs se trouvent aujourd'hui, grâce au zèle des Pomaks, en possession d'un poste stratégique qui leur permettrait en cas de besoin de prendre une rapide offensive sur Tatar-Bazarjik et Philippopoli.

J'ai promis tout à l'heure de raconter les exploits dont se glorifiait cet Achmed-aga qui avait eu le mérite d'appeler les Russes en Turquie et par conséquent de faire la Bulgarie. Voici ce qui s'était passé. Lorsqu'une insurrec-

tion nationale éclata en Roumélie au commencement de l'année 1876, les autorités turques déchaînèrent immédiatement les Pomaks contre leurs compatriotes chrétiens. Achmed descendit des montagnes à la tête d'une bande de bachi-bouzouks et marcha sur Tatar-Bazarjik. Chemin faisant, ils rencontrèrent la petite ville de Batak, qui comptait alors environ 4 000 âmes. Une fusillade s'engagea : au bout de deux jours, les chrétiens, manquant de munitions et cernés de tous côtés, durent se rendre à merci : les bachi-bouzouks mirent le feu à la ville et massacrèrent indistinctement tous les habitants, hommes, femmes et enfants; Batak resta trois mois absolument désert, les cadavres pourris ou à demi calcinés empoisonnant l'atmosphère. Le consul américain, M. Schuyler, qui visita la contrée peu de temps après la catastrophe, évalue le nombre des victimes à plus de six mille (en comprenant évidemment les habitants des campagnes voisines qui avaient dû se réfugier dans la ville). Le commissaire anglais, qui arriva au mois de juillet 1876, écrivait que le massacre de Batak avait été le crime le plus odieux du XIXe siècle [1].

1. « To Achmet Agha and his men belongs the distinction of having committed perhaps the most heinous crime that

M. Jireczek a visité l'église de Batak en 1883, sept ans après la catastrophe. Écoutez ceci :

Nous entrons : une étrange odeur nous saisit. L'intérieur de l'église est encore dans l'état où elle se trouvait lors de l'enlèvement des cadavres. Devant l'autel gisent sur les marches des files de crânes. Près de quelques-uns se dressent des cierges, d'autres sont couverts de fleurs, d'autres entourés de linges. Des parents ont cru reconnaître les restes de ceux qui leur étaient chers! Quelques-uns de ces crânes sont intacts, d'autres percés de balles; pour la plupart ils sont fendus par derrière d'un coup de sabre ou de yatagan. Ce sont les crânes des femmes et des enfants que les Turcs ont égorgés comme des moutons. On les saisissait par les cheveux et on les frappait au-dessus de la nuque. Le sol et les rebords des fenêtres sont couverts d'ossements. Des traces rouges montent le long des murs jusqu'à hauteur d'homme, c'est du sang desséché! Ces traces indiquent le niveau qu'atteignaient les cadavres amoncelés.

Bien peu de témoins ont survécu pour raconter les derniers moments de ces infortunés. Tous les gens sans défense s'étaient réfugiés dans l'église, pensant y trouver un abri sûr. Beaucoup y moururent, sans doute de soif, de terreur, ou d'asphyxie. Quand les bachi-bouzouks pénétrèrent dans le sanctuaire et commencèrent à massacrer, quelques personnes réussirent à se sauver par les fenêtres. Les autres périrent. Lorsqu'on annonça l'arrivée de la commission européenne, les autorités turques ordonnèrent de blanchir les murs; mais ce travail ne fut point achevé. Les commissaires trouvèrent l'intérieur de l'église plein de cadavres à demi brûlés, jusqu'à la moitié de la hauteur des murs.

has stained the story of present century. » (*London Gazette*, septembre 1876.)

On comprend qu'avec de tels souvenirs, les Bulgares n'aient nul souci de voir revenir un régime sous lequel ils étaient sans cesse exposés à subir de pareilles horreurs.

IV

Les Pomaks, bien que musulmans, ont conservé la langue bulgare ; ils y mêlent un certain nombre de mots turcs. Ainsi, ils comptent en turc de un à quarante : quelques familles portent encore des noms slaves, les Vrantchovtsi, les Popovtsi. D'autres ont pris les noms musulmans, Jousouf, Hassan, Takir ; les hommes portent le turban ; les femmes cachent leur figure sous le feredjé, avec moins de rigueur cependant que leurs sœurs d'Andrinople ou de Stamboul. La monogamie est la règle dans les familles des Pomaks ; à la fête musulmane du Baïram, les jeunes filles dansent le *choro* bulgare, la figure entièrement découverte. Les Pomaks ont conservé un grand nombre de chants. M. Jireczek a eu la bonne fortune d'en entendre quelques-uns.

M. Jireczek était dans les meilleurs termes avec un jeune Pomak, Jousouf, fils d'Alieh

Pehlivan-aga, qui avait la mémoire des mieux garnies. « Si tu voulais écrire tout ce que je sais, disait-il au savant voyageur, il te faudrait un livre tout entier. » Si M. Jireczek n'a pas eu le temps d'écrire ce livre, il a du moins recueilli quelques chansons qu'il a publiées dans le *Bulletin de la Société littéraire de Sofia*. Elles sont d'une poésie étrange et sauvage, mais qui n'est pas sans grâce.

Les chants des Pomaks offrent les caractères généraux de la poésie populaire bulgare : ce qui domine chez eux, c'est l'élément lyrique, érotique et satirique; quelques-uns ont pour objet de longs récits concernant le roi Marko, le héros légendaire des épopées serbes et bulgares; d'autres célèbrent des combats, par exemple ceux qui furent livrés autour de Plevna; les historiens de l'avenir y trouveront peu à glaner, les descriptions sont absolument vagues; il s'agit de chevaux qui hennissent, de canons qui résonnent, de sabres qui étincellent. Personne n'écrit ces chants; quand un Pomak est lettré, il apprend le turc comme langue littéraire; c'est en turc qu'il écrit, ou s'il veut écrire le bulgare, il se sert des caractères orientaux.

Ce sont ces Pomaks du Rhodope qu'un anti-

quaire de profession, le négociant Verkovitch, a imaginé de prendre pour complices d'une des mystifications littéraires les plus curieuses de notre époque. C'est chez eux qu'il a prétendu découvrir les chants qui auraient constitué le *Véda slave*[1]. Cette imposture avait fait ou failli faire quelques dupes. En 1868, un savant archéologue qui revenait de Belgrade m'avait confié sous le sceau du secret que l'on venait de découvrir dans le Rhodope des chants relatifs à Orphée. Quelques années plus tard, feu Albert Dumont, chargé d'une mission en Thrace, s'intéressait au pseudo-Véda et en citait même quelques fragments dans son livre sur le Balkan et l'Adriatique. Un professeur parisien en commentait le texte dans un cours plus enthousiaste que critique. Dès que le volume parvint à Paris, je crus devoir mettre le public en garde contre une fabrication qui, d'après mon humble avis, sortait tout simplement de l'officine d'un imposteur. Pour rendre le contrôle plus difficile, on racontait que ces chants épiques avaient été recueillis dans des cantons difficilement abordables, chez les Pomaks du Rhodope et chez les forgerons

1. Voir *le Véda slave* dans mes *Nouvelles Études slaves* (Paris, 1880).

chrétiens de Razlog et de Melnik. A beau mentir qui vient de loin !

Pendant son long séjour en Bulgarie, M. Jireczek n'a pas manqué de se livrer à une enquête détaillée. Les résultats en sont fort instructifs et confirment pleinement ceux auxquels j'étais arrivé par la simple application des lois de la critique et du bon sens.

J'ai eu, dit-il, pendant des années pour serviteurs des chrétiens de Razlog et de Melnik, j'ai conversé avec des musulmans de tout le Rhodope, mais personne d'entre eux ne connaissait des chants relatifs à la migration des peuples, à l'invention du blé, du vin, de l'écriture, aux dieux de l'Inde, à Orphée. Un certain Moustapha de Dospad m'a dit un jour qu'il n'avait rien entendu de tout cela dans son pays, mais qu'un gros livre de chants sur ces divers sujets se vendait à Philippopoli. Des Bulgares qui connaissent bien leur pays m'ont depuis longtemps affirmé que toute cette histoire n'était qu'une mystification. M. Slaveïkov, qui a mieux que personne étudié la vie du peuple bulgare, qui a parcouru tous les pays du Rhodope, m'a raconté à diverses reprises que ces Védas ont été fabriqués par toute une bande d'instituteurs des districts de Seres et de Melnik. Une fois, d'après M. Slaveïkov, un maître d'école de Melnik, appelé Kharizanov, avoua qu'il avait fait partie de l'association établie pour la fabrication des poèmes. — Ce Kharizanov est aujourd'hui juge en Bulgarie; il doit être bien embarrassé quand on lui soumet une affaire de faux en écriture publique.

Slaveïkov, continue M. Jireczek, demanda à son interlocuteur pourquoi lui et ses compagnons avaient fait cela; il répondit qu'ils pensaient contribuer ainsi à la

gloire de la nation : Verkovitch espérait démontrer que les Slaves étaient les habitants primitifs de la péninsule et les inventeurs de la civilisation. On fabriqua ces poèmes en modifiant et en allongeant des chants populaires authentiques; on partait de cette idée que l'immensité des épopées était une preuve de leur vénérable antiquité.

M. Jireczek n'est pas suspect de préjugés contre les Bulgares; il leur a consacré la plus grande partie de sa vie, et leur a donné les meilleurs de ses travaux. Après le témoignage décisif qu'il apporte aujourd'hui, la question du prétendu Véda slave est bel et bien enterrée. A une époque où beaucoup de bons esprits hésitaient encore, j'ai eu le courage ou, si l'on aime mieux, la bonne fortune de dire nettement la vérité sur une question fort obscure et fort difficile à élucider. A quatorze ans de distance, qu'il me soit permis de revendiquer cet honneur. On n'a pas si souvent en ce monde le plaisir d'avoir raison.

V

Nous allons maintenant accompagner M. Jireczek dans une excursion au grand sanctuaire national, au monastère du mont Rylo, ou Ryla

(Rila planina, disent les Bulgares). Le savant professeur de Prague n'est pas le premier touriste qui l'ait visité. Ami Boué, Viquenel, Barth, les Russes Grigorovitch et Hilferding avaient déjà fait l'ascension de la célèbre montagne, les uns pour y recueillir des documents géologiques, les autres pour y évoquer les souvenirs de l'histoire. Le Ryla se dresse presque au centre de la péninsule balkanique; il est également éloigné du Danube et de la mer Égée; de ses flancs jaillissent l'Isker, affluent du Danube qui passe aux environs de Sofia et franchit le Balkan dans une gorge étroite, la Maritsa (l'Hèbre des anciens) et la Mesta (Karasou des Turcs, Strymon des anciens), qui roulent leurs eaux torrentueuses vers l'Archipel. Le mont Ryla constitue une sorte de pyramide à base allongée; sa plus grande largeur de l'est à l'ouest est de cinquante kilomètres, du sud au nord de trente kilomètres. La face qui regarde le nord est abrupte, escarpée et couverte d'une imposante végétation. A l'est, il se rattache au massif du mont Rhodope, au sud à celui de la Perin planina [1]. La cime principale atteint une hauteur de 2 930 mètres; seules

1. *Planina*, en bulgare, montagne.

les cimes de l'Olympe et du mont Char la dépassent de quelques mètres. La formation de ses rochers, la faune et la flore rappellent aux géologues le type des monts Karpathes. Comme eux il est égayé par ces nombreux petits lacs que les Polonais et les Slovaques appellent des « yeux de la mer » (*morskie oko*). Les divers pics du Ryla se dressent comme d'immenses créneaux âpres et dénudés. Malgré son altitude, il n'a point de glaciers; les glaciers sont inconnus dans la péninsule et aucun document géologique ne prouve qu'ils aient jamais existé. Il n'a même pas de neiges éternelles. Les forêts montent jusqu'à 2 000 mètres environ; elles ont un caractère sauvage, et abondent en arbres gigantesques; des légendes racontent qu'au moyen âge les sapins étaient tellement gros que deux hommes ne pouvaient pas réussir à embrasser leurs troncs puissants.

Les ours et les loups sont encore fort nombreux sur les flancs de la montagne; les cerfs et les chevreuils errent par troupeaux sous ses feuillages. Les chamois ne sont pas rares sur les pics dénudés; les Bulgares les appellent des chèvres sauvages. Les gardiens du monastère racontent sur eux des détails qui confirment

certaines assertions mises en doute par les alpinistes. L'une des chèvres sauvages est toujours en sentinelle; dès qu'elle flaire un danger, elle siffle et prévient ainsi ses compagnes. Le menu gibier de plume et de poil est fort abondant, car les seuls habitants de la montagne sont les moines auxquels leur règle interdit l'usage de la chair. Ils se nourrissent surtout des truites qui pullulent dans les torrents voisins du monastère. Quand vient l'été, des bandes de bergers envahissent avec leurs troupeaux les pâturages verdoyants. Les pois et les choux sont les seules plantes alimentaires qui croissent dans les jardins du couvent.

L'ascension du mont Ryla n'est point aisée; c'est du côté de l'occident qu'elle est le plus facile. Au bout de quatre ou cinq heures, on rencontre le bourg de Ryla, qui offre aux touristes l'hospitalité douteuse d'un han où les fenêtres n'ont point de carreaux. Des vignobles s'étagent aux flancs de la montagne; les maisons de bois se cachent dans des vergers de noyers, de pommiers et de figuiers; des ruisseaux limpides murmurent dans les rues. Les habitants sont de belle prestance et de caractère obligeant. Ils cultivent le tabac et fabriquent du

vin. Dans un demi-siècle, ces régions seront la Suisse de l'Orient et les touristes s'y presseront comme à Montreux, à Interlaken, à Chamounix. Le plus bel édifice du village, c'est l'école; des inscriptions grecques, des fragments d'antiquités évoquent le souvenir d'un long passé historique. Ici s'élevait jadis la cité byzantine de Stobos; les archéologues ont encore plus d'une découverte à faire dans ces contrées.

Le monastère possède dans la ville de Ryla un *metokh*, autrement dit un comptoir, une agence, une *pourvoirie*, comme disent les pères de la Grande-Chartreuse. Il a en outre une succursale spirituelle : c'est une communauté de religieuses qui vivent ici au nombre de cent environ; elles ne résident pas dans un cloître, mais dans des maisons particulières et jouissent d'une grande liberté; on trouve parmi elles non seulement des matrones respectables, mais aussi de belles jeunes filles; elles filent ou tissent cette étoffe délicate que les Bulgares appellent le *chaïak*. Les mauvaises langues prétendent que les moines leur font de trop fréquentes visites, en vue d'intérêts qui n'ont rien de spirituel.

Au delà du bourg de Ryla, on rencontre encore le metokh d'Orlitsa, puis le village de

Pastra; à 1100 mètres au-dessus du niveau de la mer, on atteint le monastère; avec ses créneaux et ses meurtrières, il ressemble à un château du moyen âge; il ne lui manque qu'un fossé et un pont-levis. La grande porte est précédée d'un porche dont les murs sont recouverts de fresques pieuses. Un pandour en veste rouge et fustanelle blanche salue les voyageurs et prend soin de leurs chevaux. On entre dans une cour immense, plantée de gazon sauvage, égayée par le murmure incessant de nombreuses fontaines. Elle est entourée de galeries d'arcades superposées sur lesquelles s'ouvrent directement trois cents cellules. Au milieu de la cour s'élève une église polychrome, aux coupoles argentées; auprès d'elle se dresse un clocher aux murs noircis par le temps. Après certains édifices de Constantinople, après les mosquées et le sérail d'Andrinople, les couvents de l'Athos et l'ancien palais de Dioclétien à Salone, le monastère du Ryla est le plus grand édifice de la péninsule balkanique. De certains côtés ses murs, comme ceux du mont Saint-Michel, surplombent directement le rocher; les moines, des fenêtres de leurs cellules, dominent un splendide amphithéâtre de montagnes et de forêts :

leur sommeil est bercé par le bruit argentin des cascatelles qui bondissent autour du sanctuaire.

VI

Le monastère du Ryla est pour la Bulgarie ce que le mont Saint-Michel est pour la Normandie, la Chartreuse pour le Dauphiné. Ses origines se rattachent aux origines mêmes du christianisme dans les pays bulgares. Son fondateur, saint Jean dit Rylski ou du Ryla, serait mort vers 946; il avait alors soixante-dix ans : il était donc né vers 876, sous le règne de Boris, le premier prince baptisé; il avait été contemporain du tsar Siméon [1], le Charlemagne de la Bulgarie. Aux côtés de Jean les légendes placent quatre pieux solitaires qui étaient ses disciples et qui, eux aussi, furent les fondateurs de quatre monastères. Moins heureuses que l'établissement du Ryla, aujourd'hui délivré, ces quatre communautés sont restées sur le sol musulman. Le monastère du Ryla est d'ailleurs celui de tous qui a joué le rôle le plus considé-

1. Voir mon volume *la Bulgarie* (Paris, 1880).

rable; les récits qui s'y rattachent sont fort nombreux. Saint Jean était originaire de Skrino, un petit village qui existe encore aujourd'hui. Après la mort de ses parents, il erra longtemps dans les montagnes à la recherche d'un désert où il pût abriter sa vie ascétique; pendant quelque temps il vécut sur les flancs du mont Vitoucha, qui domine Sofia; enfin il découvrit les âpres solitudes du Ryla; il y vécut d'abord dans le creux d'un arbre, dit la légende, puis dans une grotte. Les bergers, des villageois des environs, vinrent l'y chercher; le bruit courait qu'il chassait les démons et guérissait les maladies incurables. Ainsi qu'il arrive presque toujours à ces époques de foi naïve, quelques ermites se joignirent à lui; ils se construisirent des cabanes et une chapelle. On prétend montrer encore aujourd'hui l'endroit où s'élevaient ces pieuses demeures. Trois grottes s'y trouvent réunies; l'une d'elles est aérée par une sorte de cheminée, c'est par ce passage que les pèlerins y pénètrent; les pécheurs n'y peuvent descendre, disent les bonnes âmes : en effet, les gens obèses ont soin de se présenter par l'autre ouverture. Une autre grotte est enclavée dans une chapelle; c'est là que saint Jean fut enterré.

Mais sa gloire s'était répandue au loin; son corps fut peu de temps après sa mort transporté à Sofia; il resta cinq siècles durant loin du Ryla. A l'envi les tsars bulgares comblèrent son monastère de privilèges. Il suivait une règle qui remontait au fondateur lui-même et dont un exemplaire existe encore aujourd'hui; en 1387, quand les « fils d'Agar », c'est-à-dire les Turcs, arrivèrent, le précieux document fut enfoui dans le sol; il échappa à toutes les recherches des Infidèles. Avant l'invasion des Osmanlis, le monastère avait appartenu quelque temps aux Serbes, qui le respectèrent et l'agrandirent; les bâtiments les plus anciens datant de l'époque de leur domination. Un gouverneur serbe, Chrelja, y fut enterré; ses restes y reposent depuis des siècles.

Les Turcs une fois établis dans la péninsule, le monastère devint désert; l'herbe et les ronces poussèrent sur ses ruines. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, la communauté fut reconstituée par trois frères des environs de Kystendil; ils rapportèrent au couvent les reliques de son saint fondateur.

Les sultans se montrèrent respectueux du sanctuaire; ils lui reconnurent, par des firmans

qui existent encore aujourd'hui, la possession paisible de ses propriétés; l'un deux lui avait même donné deux lampes qu'on voit encore dans l'église. Les voïevodes de Moldavie envoyaient aussi des dons précieux; les patriarches serbes d'Ipek venaient souvent en pèlerinage.

Situé juste au cœur des pays bulgares, le monastère fut en quelque sorte pendant la longue période d'esclavage le centre national et religieux. Ceux qui venaient y vénérer les reliques du fondateur évoquaient en même temps le souvenir des tsars qui avaient comblé le monastère de leurs bienfaits, des Pierre, des Asen, des Schichman. Les moines maintenaient la religion chrétienne dans ces régions montagneuses et sauvages où tant de Bulgares avaient déjà renié la foi des ancêtres pour embrasser l'islam. En dépit des évêques grecs, qui s'efforçaient par tous les moyens possibles d'helléniser les Églises bulgares, le Ryla restait fidèle à la langue et à la liturgie slaves. D'autre part, il avait des *metokhs* ou succursales laïques dans tout le pays, à Sofia, à Nich, à Viddin, à Vratsa, Philippopoli, Tatar-Bazarjik, Thessalonique. Il envoyait périodiquement dans ces villes des prêtres chargés tout ensemble de recevoir les dons des fidèles

et de les entretenir dans la religion chrétienne. Parmi les premiers restaurateurs de la nationalité bulgare, on trouve des moines : au XVIIIe siècle, Païsii, qui avait été élevé aux pieds du mont Ryla, recommande à ses compatriotes d'avoir une vénération spéciale pour le sanctuaire; dans notre siècle, c'est un membre de la congrégation du Ryla, le père Néophyte, qui fut l'un des premiers maîtres de l'école célèbre de Gabrovo. J'ai cité ailleurs [1] quelques-uns de ses principes pédagogiques. « Il faut, dit-il dans la préface de sa grammaire bulgare, avoir des écoles, ensuite des couvents, d'abord des manuels, ensuite des catéchismes; sinon la leçon aura un caractère purement mécanique et restera sans profit pour l'intelligence. »

Pendant le XVIIIe siècle et les premières années du nôtre, le monastère courut de graves dangers; il fut à diverses reprises attaqué par des bandes de brigands. Lors de l'insurrection hellénique de 1821, il fut envahi par un millier de musulmans qui venaient pour y chercher de prétendus dépôts d'armes et de munitions. Naturellement, ils ne trouvèrent rien, mais ils firent

1. Voir le volume cité plus haut.

néanmoins payer une forte amende par les moines, trop heureux d'en être quittes à si bon compte. En 1833, le monastère brûla. Il fut rebâti splendidement, grâce à l'intervention d'Étienne Vogoridi, prince de Samos, père d'Aleko-pacha, qui fut le premier et l'avant-dernier gouverneur de cette Roumélie orientale naïvement imaginée par les négociateurs du traité de Berlin. Les dons affluèrent de tous côtés; toute la population bulgare, en deçà comme au delà du Balkan, en Thrace comme en Macédoine, tint à honneur de contribuer à la rénovation du monastère.

Tel qu'il existe aujourd'hui, le monument présente au point de vue de l'art un intérêt particulier : murs, coupoles, fresques, sculptures, tout est l'œuvre d'indigènes, de Bulgares, de Macédo-Roumains, de maîtres autodidactes, uniquement inspirés par les leçons de l'expérience personnelle, l'aspect des monuments et la tradition héréditaire. Cette tradition, elle leur vient de Byzance, mais surtout du mont Athos. Les fresques offrent surtout une ressemblance étonnante avec celles de l'Athos. On sait le nom de tous les *maîtres* qui ont exécuté ces œuvres naïves.

L'ensemble du monastère constitue un trapèze irrégulier. Deux portes surmontées de chapelles donnent entrée dans la grande cour dont il a été parlé plus haut. L'édifice est divisé en six parties par des murailles fort épaisses; ces diverses sections ne communiquent entre elles que par des portes de fer. Sage précaution contre le danger toujours menaçant des incendies. En dehors des cellules des moines, le couvent comprend une scierie mécanique, un moulin, une forge, des magasins considérables et des logements pour les pèlerins. Ce sont des chambres meublées à l'orientale, d'une façon fort primitive, uniquement avec des nattes et des divans. La bibliothèque renferme un certain nombre de manuscrits, dont quelques-uns du XIIIe et du XVe siècle, et des incunables slavons de toute rareté.

L'église de Notre-Dame, qui s'élève au milieu de la cour, a été construite sur le plan de celle du couvent de Khilandar, au mont Athos. Les pierres rouges et blanches s'entrelacent sur ses murailles et forment une sorte de mosaïque d'un effet très pittoresque. Les fresques représentent des saints ou des princes serbes et bulgares. L'iconostase — c'est la muraille qui dans les

églises du rite oriental sépare l'autel de l'espace occupé par les fidèles — est entièrement recouverte d'or, de peintures, d'émail et de pierres précieuses. Devant cette iconostase reposent les restes du père Jean Rylski, le fondateur de la sainte maison. La voûte de l'église est ornée de fresques qui représentent les supplices des damnés. Ces peintures grossières et naïves, où des paysans bulgares figurent avec leurs costumes actuels, aura plus tard un grand intérêt pour l'ethnographe et l'historien. Le monastère de Ryla possède une organisation purement démocratique. L'*hégoumène* (abbé) et les dignitaires ne sont élus que pour un an; chaque moine dispose en propre d'une cuisine où il prépare lui-même ses aliments. Les dimanches et jours de fête, les pères se réunissent au réfectoire et prennent leur repas en commun; l'un d'entre eux leur fait quelque lecture édifiante; deux fois par jour ils se rassemblent pour prier à l'église; ils sont convoqués par les sons du *klépalo* ou semantron : c'est une planche sur laquelle on frappe avec un marteau.

VII

Au temps jadis, le monastère comptait jusqu'à deux cents moines. Aujourd'hui la foi baisse, les carrières libérales appellent les jeunes intelligences. Le nombre des pères est réduit à soixante-dix. Ils mènent une vie paisible et sûre. Il n'en était pas de même sous la domination ottomane. Tous les étés, le couvent était attaqué par des brigands. Pour leur résister, il entretenait une troupe de quarante pandours. Chaque porte était gardée par dix hommes commandés par un moine portier qui était lui-même armé d'un fusil, d'un pistolet et d'un yatagan; les autres escortaient les voyageurs ou les muletiers qui apportaient des provisions au monastère. En outre, on subventionnait dix *zaptiés* ou gendarmes turcs chargés de surveiller la route entre le village de Ryla et le couvent. Aujourd'hui, la sécurité est beaucoup plus grande; néanmoins on prend encore, la nuit surtout, de nombreuses précautions. Pendant la guerre russo-turque, les habitants du bourg voisin cherchèrent un refuge au couvent; les glaces et les neiges le protégèrent contre les bachi-bouzouks.

Le monastère est le but de nombreux pèlerinages; il a quelquefois vu arriver sous ses murs jusqu'à six mille pèlerins accompagnés d'autant de chevaux. Chaque ville, chaque canton a quelque jour de fête où il vient en masse visiter la sainte montagne. M. Jireczek a eu la bonne fortune d'assister au pèlerinage de Pâques, l'un des plus fréquentés.

Il y avait, dit-il, des gens de Karlovo, de Brestovitsa (Roumélie orientale), de Sevlievo, de Trojan, de Vratsa, de Belgradtchik, de Sofia, de Radomir, de Trn (Bulgarie du Nord). Ceux qui venaient du point le plus éloigné avaient fait six jours de marche. Ceux qui m'intéressaient le plus, c'étaient les gens de Melnik (dans la Bulgarie turque). Les hommes étaient coiffés de turbans blancs, les femmes avaient sur la tête des foulards jaunes; leurs robes étaient de couleurs bigarrées, garnies d'ornements pittoresques : elles avaient de jolies figures arrondies et des yeux noirs; sur leurs chevaux et leurs mulets s'étalaient des couvertures rouge clair et des tapis, produits de l'industrie domestique. Ils se plaignaient de ce que les Turcs ne leur donnaient pas facilement des *teskeres* ou passeports pour franchir la frontière, fût-ce même pour un simple pèlerinage. Dans toute cette foule j'étais le seul homme portant le costume européen. La neige était encore étendue sur le sol; elle avait même pendant la nuit blanchi légèrement les coupoles du monastère; les eaux de la montagne bondissaient avec plus de vigueur que jamais en cascades et en cascatelles; sur les sommets voisins, les bouleaux dénudés se mêlaient par endroits à la sombre verdure des sapins. Les offices et les prières ne durèrent pas longtemps. On ne fait pas de sermons

pour les pèlerins. Ailleurs, auprès des petits monastères bulgares, le peuple se réunit pour se divertir, chanter, danser et boire; au mont Ryla les mœurs sont austères, et les pèlerins se dispersent silencieusement le jour même de Pâques.

Les moines actuels sont de braves gens, sans grande instruction. Le plus remarquable d'entre eux était ce père Néophyte dont nous parlions tout à l'heure. Il est mort en 1881, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans. M. Jireczek l'avait visité peu de temps auparavant. C'était un vieillard affable et conteur, une véritable chronique vivante de la renaissance bulgare. Il était né à Razlog, et était venu fort jeune encore comme apprenti peintre pour s'employer à la décoration d'une chapelle. En 1808, il s'était fait moine. Il avait travaillé avec un Grec qui était secrétaire du couvent; puis il avait été étudier à Bucarest; le grec et le russe lui étaient familiers. En 1827, il s'était fait instituteur à Samokov; en 1836, il ouvrit la fameuse école de Gabrovo, où l'on enseignait non plus d'après les procédés dialectiques du moyen âge, mais d'après la méthode Bell Lancaster. La plupart des élèves devinrent à leur tour des instituteurs. En dehors des livres scolaires auxquels nous avons fait allusion, Néophyte eut l'idée de traduire l'Évangile en langue

bulgare; cette traduction fut anathématisée par le patriarche de Constantinople. Les Grecs considéraient tous les progrès des Bulgares dans le domaine de l'émancipation religieuse comme un attentat contre la nationalité et la civilisation helléniques.

J'ai expliqué dans un ouvrage antérieur comment la lutte entamée par les Bulgares finit par aboutir en 1872 à la constitution de l'exarchat, qui assurait l'indépendance spirituelle en attendant l'indépendance politique. Néophyte avait voulu ouvrir une école bulgare à Philippopoli; il échoua contre les intrigues du patriarcat. Il passa la plus grande partie de sa vie à compiler un grand dictionnaire bulgare avec traduction et commentaire en grec. Cet ouvrage est resté inédit; il est peu probable qu'il soit jamais publié; la génération actuelle, chez les Bulgares, ne sait plus le grec. On apprend le français, l'anglais ou le russe.

Le traité de Berlin a donné à la Bulgarie le mont Ryla et son monastère : à une portée de fusil du couvent se trouve la frontière; des postes de gendarmes la gardent dans les passages où la contrebande pourrait le plus facilement s'exercer. Néanmoins, les moines ne sont pas complè-

tement rassurés, ils craignent les attaques des brigands turcs. A côté de son chapelet, plus d'un suspend au mur de sa cellule un fusil chargé.

Les sultans turcs avaient par des firmans spéciaux exempté le monastère de tout impôt; l'Assemblée nationale bulgare a confirmé ce rare privilège. Néanmoins, le prestige du sanctuaire décroît en même temps que s'abaisse le nombre de ses moines; sa discipline se relâche. La religion a été pour les Bulgares une arme précieuse pour la conquête de l'indépendance. Aujourd'hui qu'ils sont émancipés, ils deviennent indifférents, libres penseurs et se désintéressent des souvenirs du passé. Les uns veulent transformer le monastère en une école; d'autres rêvent d'en faire faire un château de chasse pour le prince de Bulgarie. Qui sait si quelque jour il ne deviendra pas un immense hôtel exploité par quelque *Alpine club* ou *Balkanine club* de la Péninsule?

VIII

Nous allons maintenant parcourir avec M. Jireczek des régions plus accessibles et plus connues, celles que traverse aujourd'hui le railway

international de Paris à Constantinople, ou, pour préciser davantage, de Belgrade à Sofia. Entre la capitale bulgare et la frontière serbe les trois étapes principales sont : Slivnitsa, Dragoman, Tsaribrod. Naguère complètement ignorées, ces localités ont pris place dans l'histoire, grâce au rôle glorieux qu'elles ont joué dans la guerre des Serbes et des Bulgares en 1885. Le touriste pressé d'arriver à Sofia n'aura guère envie de s'y arrêter, et laissera certainement de côté la grand'route qui court parallèlement à la voie ferrée.

De Sofia à Slivnitsa, cette route file en ligne droite dans la plaine à travers des terrains peu cultivés où les herbes folles s'ébattent librement. On ne rencontre pas un village; une ferme et une auberge donnent seules quelque animation à cette voie déserte. Slivnitsa n'est qu'un hameau; elle compte en tout 150 habitants : le bois manque complètement dans le bassin dénudé de Sofia; les habitants sont réduits à cuire avec de la paille les briques dont la fabrication est une de leurs principales industries. La plaine, après Slivnitsa, commence à onduler et à se resserrer; on gravit des pentes calcaires, on arrive sur les hauteurs qui furent le théâtre des combats livrés

les 17, 18, 19 novembre 1885; les Serbes n'ont pas dépassé ce point dont la possession leur eût livré la clef de Sofia. A une heure et demie de Slivnitsa on atteint le défilé de Dragoman; il laisse à peine passer un ruisseau qui va se jeter dans le Nichava, et la route est tellement étroite que deux voitures y circulent difficilement de front.

La rivière fait de temps en temps mouvoir quelques moulins. Le défilé a plus d'une heure de longueur. Après en être sorti, au bout de trois quarts d'heure on arrive à Tsaribrod. C'est une ancienne douane royale (*brodnina*, droit de passage). Le village, qui compte un millier environ d'habitants, est gracieusement établi sur la rive gauche de la Nichava, à l'ombre des saules et des peupliers. Au milieu des anciennes maisons en torchis se détachent quelques édifices modernes blanchis à la chaux. Ils représentent l'administration de la principauté. Tsaribrod est en effet le chef-lieu d'une *okolia* (arrondissement); une partie de ses habitants est constituée par les émigrés de Pirot; les districts bulgares de Nich, Vrania et Pirot ont été cédés à la Serbie par le traité de Berlin. Un certain nombre d'indigènes mécontents sont revenus s'établir à Tsaribrod. Ce

village était une des localités où la Porte avait imaginé d'installer autrefois des Tcherkesses musulmans pour faire contrepoids à l'élément chrétien : on n'a pas eu le temps d'achever la mosquée qui devait symboliser ce retour offensif du croissant contre la croix, Une route romaine passait aux environs de Tsaribrod. On y a trouvé des briques, des tuyaux en terre cuite, des fondements d'anciens châteaux, des monnaies impériales. Contre l'église de Dragoman se dresse une inscription votive adressée au dieu Sabazius par un soldat de la seconde légion d'Italie. En arrivant à la frontière serbe, M. Jireczek eut l'occasion de constater un singulier contraste. La garde serbe se composait de quelques pandours aux vêtements déchirés; elle logeait dans une cabane en bois, sale, basse, enfumée; la garde bulgare avait une maison tout battant neuve, des uniformes propres de chaïak brun avec des brandebourgs verts. Le peuple de ces contrées aujourd'hui traversées par les bruyantes locomotives de l'Occident est d'ailleurs singulièrement primitif et superstitieux. Un jour que M. Jireczek était en train de déchiffrer péniblement une inscription à demi effacée, il vit venir à lui un paysan qui se mit à entamer d'étranges

conversations : « Nous sommes de pauvres montagnards, des gens simples ; dites-moi, une femme peut-elle être pope?... » Dans un village des environs vivait une sorcière qui ne reconnaissait pas l'Église et pratiquait son industrie auprès d'une fontaine mystérieuse. Ces mœurs primitives se retrouvent chez tous les montagnards aux environs de Tsaribrod, Breznik, Radomir, Kystendil, Trn et Nich. Les villages y sont pleins de sorciers et de sorcières qui par des sortilèges guérissent les malades, retrouvent les objets perdus, le tout bien entendu moyennant un bon salaire. A Tsaribrod vivaient un saint et une sainte qui passaient pour avoir pendant la nuit commerce avec la mère de Dieu, avec la sainte Trinité (la Trinité leur apparaissait sous la forme d'une femme vêtue de blanc). On venait les consulter de tous les coins du pays. A Breznik, une bonne femme pratiquait la divination avec des os de poulets rôtis, elle était d'accord avec certains popes auxquels elle envoyait ses clients pour leur lire des prières. En dehors des fêtes de l'Église, on chôme des fêtes de fantaisie ; ce sont naturellement des prétextes à ne rien faire, et les paysans sont tellement fanatiques qu'ils brisent les voitures de ceux qui osent aller au

travail des champs ces jours-là. Des popes de village s'associent même à ces superstitions. Il en est par exemple qui ne veulent pas que les jeunes filles s'instruisent en allant aux écoles récemment construites par le gouvernement. On comprend que, dans ces conditions, la loi sur l'enseignement obligatoire a quelque peine à devenir une réalité. Que doivent penser ces âmes naïves en voyant passer la lourde et bruyante machine qui emporte avec elle vers l'Orient endormi le progrès et les idées de l'Occident?

IX

Nous terminerons ces études par une excursion dans le pays de Kystendil (ou Kioustendyl), dont M. Jireczek a le premier donné une complète description. Si le lecteur a sous les yeux une carte de la péninsule balkanique, il devra chercher Kystendil au sud de Sofia, à l'ouest du mont Ryla, non loin des frontières de la Macédoine. Le bassin de Kystendil affecte une forme triangulaire; il est entouré de tous côtés de montagnes dont les plus élevées (les monts

Osogov) atteignent une hauteur de 2 000 mètres. Le fond de ce bassin, constitué par des terrains d'alluvion, s'élève à environ 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sol est fertile; les fruits y viennent à merveille; en Occident, nous mangeons souvent sans nous en douter les pruneaux de Kystendil; on les expédie sur Salonique, de là à Trieste ou à Marseille. En 1883, la douane bulgare a vu passer 261 623 kilogrammes de fruits secs. Le froment et le maïs réussissent fort bien : on a même essayé, sans succès d'ailleurs, la culture du cotonnier.

Kystendil, que les indigènes appellent aussi *Bania* à cause de ses eaux sulfureuses, est une ville essentiellement pittoresque. Avec ses toits rouges, ses minarets qui vont bientôt disparaître, ses vieilles tours, et ses nombreux vergers, elle se détache sur un fond de prairies, de vignobles et de bois au pied des monts Osogov. Une vapeur bleuâtre, produite par les sources chaudes, flotte sans cesse au-dessus de la ville et lui prête le charme étrange des paysages vaporeux. Elle est dominée par les ruines du vieux château d'Hisarlyk. Autrefois, les Turcs ne permettaient pas de visiter ces ruines; ce n'était pas, comme on

pourrait le croire, pour des considérations d'ordre militaire; c'est tout simplement parce que du haut d'Hisarlyk on domine tout l'intérieur de la ville, les jardins, les cours, les harems.

Vue de près, Kystendil ne répond pas à l'impression qu'elle produit de loin sur le voyageur : ses rues sont étroites, tortueuses, bordées le plus souvent de murs derrière lesquels s'abritent les maisons et les jardins. Elle compte actuellement 9 589 habitants, dont 1 572 Turcs, 959 juifs espagnols, et quelques Tziganes. Depuis la création de la principauté, la ville est le chef-lieu d'une préfecture; un bataillon de l'armée bulgare y tient garnison; une école d'horticulture et de viticulture y a été récemment établie.

Les sources thermales de Kystendil sont encore exploitées d'une façon rudimentaire. Elles alimentent un certain nombre de hammams à la turque. Leur température varie de 48 à 70 degrés centigrades. Les sources sont presque à fleur de terre. Elles sont recouvertes de dalles qui par les plus grands froids restent toujours chaudes. Cette propriété donne lieu à un traitement singulier; les habitants qui ont des maladies d'entrailles se couchent ou s'assoient tout

simplement sur les pierres magiques. Les habitants prétendent que l'eau sulfureuse est habitée par des vers rouges qui ne se montrent qu'au soleil et ne se laissent jamais prendre. M. Jireczek n'a pu en constater l'existence, et pour cause. Les habitants sont très fiers de leurs sources qui seront quelque jour pour leur ville un élément considérable de richesse. Mais ils craignent qu'elles ne viennent à se répandre brusquement dans leurs rues et à les noyer dans une inondation tout ensemble infecte et brûlante. La légende raconte qu'au temps jadis les eaux faillirent se déchaîner sur la ville; une fille du sultan les arrêta en bouchant avec sa robe de soie la fissure qui venait de se produire. Le 9 mars de chaque année, le jour de la fête des Quarante Martyrs, les femmes turques et bulgares font brûler quarante cierges au-dessus des sources afin d'éviter le retour de cette redoutable catastrophe. A Kystendil, comme dans tous les pays volcaniques, les tremblements de terre ne sont pas rares : en 1641, un tiers de la ville fut détruit. Les eaux sulfureuses ne servent pas seulement à des usages thérapeutiques; elles s'emploient aussi pour les besoins de la vie domestique, pour le blanchissage du linge no-

tamment. Les lavoirs sont parfois des sarcophages de l'époque romaine. La ville ne date pas d'hier, elle s'élève sur les ruines d'une cité créée par l'empereur Trajan et qui s'appelait Ulpia Pantalia.

Au temps jadis, le pays de Kystendil produisait non seulement des fruits et des céréales, mais aussi de l'or. En 1880, on découvrit à Tchouklievo un vase de terre contenant neuf livres d'or lavé; le gouvernement bulgare mit la main sur ce trésor. Au moyen âge, la ville fut disputée par les Serbes et les Bulgares et finit par rester aux derniers. Sous la domination turque, elle devint le chef-lieu d'un sandjak. L'une de ses mosquées possédait un poil de la barbe du prophète; l'autre était fréquentée par des derviches flagellants qui se battaient eux-mêmes avec un bâton de fer. Les bains ou hammams ont tous encore aujourd'hui des noms turcs. Les montagnes qui entourent la ville ont été jusque dans ces dernières années le théâtre des exploits des heïdouques. Les Bulgares sont trop près de la frontière ottomane pour que des conflits perpétuels ne soient pas à redouter. Aussi le gouvernement bulgare est-il obligé de surveiller cette région avec une sévérité toute

particulière. En 1879, on créa un bataillon de montagnes pour assurer la sécurité du pays. Suivant un mot célèbre, « on voulut faire de l'ordre avec du désordre ». On fit appel à des volontaires; on vit arriver toute espèce de rôdeurs, Bulgares, Albanais, Serbes, Grecs, Macédo-Valaques. Ces 800 hommes constituèrent un corps analogue à celui de la légion étrangère en Algérie. L'exercice et l'instruction militaire allaient fort bien ; mais, en dehors du service, les vieilles habitudes reprenaient le dessus; les guerriers improvisés maraudaient sans façon chez les pauvres paysans bulgares et ne se gênaient pas pour régler leurs querelles à coups de fusil. En 1880, il fallut licencier le bataillon.

On résolut alors de confier la garde de la frontière à la gendarmerie régionale, assistée d'une sorte de milice composée de paysans armés. Mais ce moyen réussit fort mal. Les postes étaient établis non pas sur la crête même des montagnes, mais en bas, près des villages. Il restait donc entre les villages turcs et bulgares une sorte de zone neutre, large de plusieurs kilomètres, dans laquelle erraient librement des bandes de heïdouques ou *haramias*, qui vivaient à la grâce de Dieu, c'est-à-dire aux dépens des

populations rurales. Par les nuits claires on apercevait nettement sur les hauteurs les feux au-dessus desquels ils faisaient rôtir quelque mouton qui ne leur avait rien coûté. De l'autre côté de la frontière, chez les Turcs, régnait la plus complète anarchie; des bandes de brigands albanais, osmanlis, turcs, pomaks, grecs, et même bulgares, ravageaient le pays. Les haramias exerçaient leur aventureuse profession pendant les longs jours d'été; l'hiver, ils descendaient tranquillement à Kystendil, à Doubnitsa, et se faisaient boutiquiers ou cafetiers, quitte à recommencer au printemps. La Turquie se plaignait que la Bulgarie organisât des bandes armées pour passer sur son territoire; le gouvernement bulgare était obligé de faire la chasse à ces bandes, et les fonctions de préfet n'étaient pas précisément une sinécure. Pour rétablir l'ordre définitivement, il fallut d'un commun accord occuper la crête des montagnes, interner et surveiller les haramias, qui pendant de longues années avaient guerroyé contre les musulmans et ne pouvaient se décider à accepter l'ordre de choses créé par le traité de Berlin. L'un des plus remuants était le fameux voïevode Ilia, l'un des héros des guérillas du Balkan; réduit désor-

mais à l'inaction, il souffrait de son oisiveté comme un aigle en cage. Le gouvernement bulgare lui faisait une pension, mais le vieux chef ne pouvait se consoler de ne plus errer librement dans la montagne et échanger des balles avec les infidèles. J'ai connu dans le temps (c'était en 1867) le brave Ilia à Belgrade; il avait dû passer la frontière serbe pour échapper aux troupes du sultan, et le gouvernement du prince Michel l'avait interné dans la petite capitale. Il promenait sur le pavé de la *Terasia* son désœuvrement et son ennui. Avec sa ceinture rouge bourrée de pistolets et de yatagans, il avait l'air d'un arsenal ambulant. Il était très doux au fond, ce héros brutal : nous avions ensemble les conversations les plus sensées et les plus philosophiques : « Frère, me disait-il un jour, notre peuple bulgare est un brave peuple; mais, vois-tu, il nous manque une chose, la civilisation (*ou nas nema prosviete*). » Il eût peut-être été bien embarrassé de savoir en quoi consistait cette civilisation; car lui-même ne savait ni lire, ni écrire. Et quand cette civilisation est venue, quand il lui fallut renoncer au grand air, aux courses nocturnes, aux embûches épiques, Ilia s'est senti malheureux. Il est à sa façon une

victime de l'émancipation nationale. Si jamais je vais à Kystendil, j'aimerais à le revoir, à serrer sa main rude, à lui rappeler les entretiens que nous avions naguère ensemble dans le grand jardin de notre ami commun, le capitaine Gioka Vlahovitch, qui avait fait l'apprentissage de la guerre avec les Russes au siège de Sébastopol et qui me montrait avec orgueil les débris d'une jambe enlevée par les canons français. Que de bonnes heures j'ai passées là-bas avec ces deux braves, écoutant l'un raconter comment il avait lutté contre mes compatriotes sur les rives de la Crimée, l'autre dire les misères des raïahs opprimés et la sanglante vengeance qu'il en avait parfois tirée !

Cette civilisation qui manquait au brave Ilia et qui l'étouffe aujourd'hui, elle gagne cependant le peuple bulgare, et l'on peut constater sa bienfaisante influence dans des cantons isolés où le voyageur occidental égare bien rarement ses pas. A 12 kilomètres de Kystendil, au village de Grljema, M. Jireczek rencontra un petit poste, commandé par un caporal. Il s'appelait Mite (Dmitri). Il était le fils d'un pope de Macédoine; il avait sur sa planche à pain toute une petite bibliothèque, un résumé de l'histoire bulgare, une traduction de Jules Verne.

C'était, dit M. Jireczek, un de ces autodidactes bulgares comme j'en ai rencontré beaucoup dans mes voyages. Ce sont le plus souvent des montagnards qui, durant les insurrections et les guerres des dernières années, ont passé par de dures écoles et qui se sont fait le caractère non point par l'étude, mais par l'expérience de la vie réelle. On trouve chez eux un esprit sain et pratique; on entend de leur bouche des descriptions excellentes du pays, des hommes, des événements. Ils ont un vif sentiment de la nature et ils vous étonnent par des questions qui attestent une réflexion sérieuse; jamais il ne leur échappe un mot déplacé ou irréfléchi.

Le pays montagneux qui s'étend entre Kystendil, Radomir et Znepolie, était encore, il y a quelques années, une terre absolument inconnue. Il ne figurait sur les cartes de l'état-major autrichien qu'avec des pointillés qui représentaient le doute ou des blancs qui attestaient l'ignorance la plus complète. Or, c'est précisément dans cette contrée mystérieuse que le traité de Berlin a placé le point de contact de la Bulgarie, de la Serbie agrandie et de la Macédoine. Pour dresser les limites des trois États, force a bien été d'étudier à fond la topographie de la région. M. Jireczek, pendant qu'il était au service du gouvernement bulgare, a eu deux fois l'occasion de la visiter. C'est un véritable labyrinthe de crêtes et de cimes arrosé dans ses profondeurs par des torrents sinueux, tous tri-

butaires de la Strouma. Les hauteurs sont couvertes de petits bois généralement isolés; les champs et les vergers sont suspendus aux flancs des montagnes; nulle part on n'a trouvé la place nécessaire pour établir un village proprement dit. Les communes sont des réunions de cabanes dispersées sur d'immenses étendues; tel village a quatre lieues de longueur. On cultive surtout le seigle, l'orge, l'avoine et le sarrasin. Dans certains cantons on se sert encore d'une charrue de bois. Le pays est froid, humide; les habitants ont parfois souffert de la famine. Chez ces gens primitifs, le mariage se pratique encore par enlèvement, comme dans une partie des pays serbes. Lorsque le Kraitché (c'est le nom de cette région) fut adjugé à la Bulgarie, l'ignorance était telle qu'on eut grand'peine à trouver des greffiers pour les communes. En 1881, on n'y comptait que 111 individus sachant lire. La même année on établit 15 écoles qui furent fréquentées par plus de 500 enfants. La nouvelle génération qu'ils représentent verra s'accomplir bien d'autres progrès.

Au village d'Izvor M. Jireczek visita, en 1880, une *koula*, ou ancien poste turc qui servait jadis de logement à quatre zaptiés. Le gouvernement

bulgare venait d'y installer l'administration et le tribunal de l'*okolia* (arrondissement). Le sous-préfet avait son bureau dans une pièce pavée de terre battue, au plafond noir, aux murs humides. Quand il pleuvait, l'eau passait à travers le toit et le représentant de l'autorité était obligé de mettre un manteau de caoutchouc sur son lit pour l'empêcher d'être mouillé. Les archives étaient enfermées dans un coffre; les fenêtres, petites et irrégulières, étaient garnies de vieux journaux en guise de carreaux. Le sous-préfet n'avait qu'une ambition, c'était d'avoir des vitres à ces malheureuses fenêtres. Mais il fallait faire venir le vitrier de Kystendil par monts et par vaux, et ce n'était pas une petite affaire. Quand le voyageur revint un an plus tard, il trouva l'ancienne koula blanchie à neuf, couverte d'un beau toit rouge, agrémentée de plafonds et de planchers, avec des fenêtres à l'européenne et même des rideaux....

Le livre de M. Jireczek a plus de 700 pages. J'aimerais à suivre encore cet excellent guide dans des régions moins sauvages, sur les bords du Danube, sur les rivages de la mer Noire, dans les vallées où croissent les roses, dans les villes industrielles de la Roumélie, sur

les champs de bataille où se sont décidées les destinées de la péninsule. Mais j'apprends que ces voyages doivent paraître prochainement dans une édition allemande [1], et je veux laisser à mes lecteurs le plaisir d'y promener à leur aise leur intelligente curiosité. Qu'ils se gardent surtout de juger la Bulgarie tout entière par les tableaux sommaires que je leur ai présentés; je les ai conduits à dessein dans les recoins les plus isolés, les plus étrangers à la vie européenne. Au moment où je termine cette étude, les journaux de Sofia nous annoncent qu'un chemin de fer va bientôt être construit dans l'arrondissement de Kystendil. Il est question d'ouvrir dans la jeune capitale un théâtre permanent. Une université vient d'être créée : elle compte déjà plus de cent élèves. Les voyageurs qui dans dix ans parcourront les pays bulgares auront peine à reconnaître ces régions primitives dont M. Jireczek vient de nous tracer un tableau si fidèle et si intéressant. Ils ne lui en sauront que plus de gré de nous en avoir conservé le souvenir.

1. Cette édition n'a pas encore paru au moment où je réimprime ces lignes (mars 1890).

LE PEUPLE SERBE[1]

La Serbie a beaucoup fait parler d'elle dans ces derniers temps; mais ce qui a surtout attiré l'attention publique en Europe, ce sont les faits et gestes de ses gouvernants : on s'est fort occupé du roi Milan ou de la reine Nathalie, du métropolitain Michel ou du ministre Garachanine; mais les dépêches des agences et les articles des journaux ont généralement laissé de côté l'élément fondamental, sans lequel la Serbie n'existerait pas, le peuple serbe. Il mérite pourtant d'être connu.

Récemment la Serbie a fait voir les produits

1. *La Serbie, description du sol, du peuple et de l'État* (en serbe), par V. Karitch. Belgrade, 1887. — *La Serbie économique et commerciale,* par de Borchgrave. Bruxelles, 1883. — *La Serbie économique et commerciale,* par René Millet. Paris, 1889.

de son industrie nationale dans une des sections les plus élégantes, les mieux aménagées de l'Exposition universelle. Les admirateurs n'ont pas manqué devant la façade ornée de mosaïques byzantines qui rappellent l'art ancien, ni devant les tapis de Pirot aux couleurs chatoyantes dont les lambris étaient décorés : la foule se pressait autour des vitrines où s'étalaient ces costumes élégants éclos sous la main artistique de la femme serbe; l'économiste étudiait les produits des mines et de l'agriculture; le poète pouvait se donner le plaisir de rêver devant des *guzlas* authentiques; l'érudit, en feuilletant les livres étalés sur les rayons, essayait de se faire une idée sommaire des progrès d'une littérature née d'hier et des arts typographiques qui en sont l'instrument. Parmi ces ouvrages, il en était un qui attirait particulièrement les regards par la beauté de son exécution et la magnificence de sa reliure. C'était le monument que le professeur Karitch a élevé en l'honneur de sa patrie. Depuis les ouvrages de MM. Kanitz [1] et Militchevitch,

1. *Serbien. Historisch-etnographische Studien.* Leipzig, 1868. — *La Principauté de Serbie* (en serbe), par Militchevitch. Belgrade, 1876. — *Le Royaume de Serbie.* Belgrade, 1884.

aucune monographie aussi considérable n'avait été consacrée à la Serbie. C'est d'ailleurs le premier ouvrage de ce genre qui ait paru à Belgrade avec une illustration aussi remarquable. Les compatriotes de l'auteur lui ont fait bon accueil. Toutefois ils lui ont reproché des tendances trop pessimistes. M. Karitch voit les choses en noir. C'est peut-être par patriotisme pour réveiller un peu l'indolence de ses compatriotes ou de leur gouvernant. Quoi qu'il en soit, son livre est une œuvre de premier ordre et mérite d'être sérieusement étudié.

I

La Serbie est, avec la Suisse et les républiques d'Andorre et de Saint-Marin, le seul État européen qui ne confine pas à la mer. Sa surface totale est de 48 584 kilomètres carrés. Elle est, au point de vue de l'étendue, le seizième État de l'Europe. Elle a 7 200 kilomètres carrés de plus que la Suisse, 15 600 de plus que la Hollande, 19 000 de plus que la Belgique. Si on la compare aux États balkaniques, elle a 15 370 kilomètres de moins que la Bulgarie,

16 000 de moins que la Grèce. En revanche, elle est cinq fois plus grande que le Monténégro. Sa population, lors du dernier recensement, était évaluée à 1 900 000 habitants. Elle doit dépasser aujourd'hui 2 millions; on compte 39 habitants par kilomètre carré. C'est à peu près la densité moyenne de l'Europe. D'après une statistique dressée en 1883, et qui n'est peut-être pas absolument exacte, il y avait à cette époque en Serbie 3 107 875 hectares de terres arables, cultivées ou jachères, 80 336 hectares de vignes, 700 000 hectares de forêts appartenant à l'État ou aux communes, 582 453 hectares de forêts appartenant à des particuliers, 497 436 hectares de terres incultes ou stériles exemptes d'impôts.

La Serbie est un pays essentiellement montagneux; son territoire est en quelque sorte le nœud central de divers systèmes qui le pénètrent, s'y rencontrent et s'y enchevêtrent dans un réseau inextricable : à l'ouest, ce sont les monts du Monténégro et de la Bosnie, dernier échelon des Alpes; au sud, les monts de Macédoine; au sud-est, le Rhodope et le Balkan; au nord-est, les Karpathes. Les cimes les plus hautes se dressent sur la frontière du sud et du sud-est; celles de la Stara Planina et du Kopao-

nik dépassent 2 000 mètres; les autres forment sur le sol une série de fantastiques ondulations; on les compare volontiers aux vagues d'une mer brusquement immobilisée. Si la Serbie ne connaît pas les glaciers ni les neiges éternelles, qui d'ailleurs manquent à toute la péninsule balkanique, elle a cependent gardé en partie la faune alpestre : on rencontre encore des ours dans les montagnes de l'Est; des chamois dans celles qui dominent le cours de la Drina; les loups sont nombreux dans les forêts; le castor, le lynx, la loutre, sont devenus fort rares.

Les rivières qui arrosent ce sol accidenté doivent nécessairement avoir un cours capricieux et rapide : quelques-unes d'entre elles traversent des passes grandioses, pittoresques, analogues à ces Portes de fer du Danube que j'ai décrites autrefois [1]; plus tard, quand les voies de communication seront perfectionnées, quand les *mehanas* (auberges) primitives auront fait place à des hôtels confortables, elles attireront sans doute de nombreux touristes. Aucun de ces cours d'eau n'est navigable; des études ont été entreprises pour rectifier l'un des plus impor-

1. Voir *la Save, le Danube et le Balkan*, 2e édit. Paris, 1889.

tants, la Morava, dont le bassin est le plus riche et le plus peuplé de la Serbie. Elles n'ont pas encore abouti. A Belgrade même, le Danube n'a pas encore de quai.

A ne regarder que la latitude, la Serbie fait partie de l'Europe méridionale ; Belgrade s'élève sous le même parallèle que Bordeaux, Turin ou Sébastopol. Le climat du pays est cependant rigoureux. Le sol va en s'abaissant du sud au nord; si le royaume est protégé contre les vents chauds de la Méditerranée, en revanche, il est largement ouvert à tous les souffles glacés du septentrion; de l'autre côté du Danube et de la Save s'étendent les vastes plaines de la Slavonie et de la Hongrie : les vents du nord et du nord-ouest s'y ébattent en liberté et apportent avec eux les frimas. La température moyenne de l'hiver en Serbie est de + 1,52, celle de l'été de + 21,27. La chaleur est particulièrement lourde aux mois de juillet et d'août : l'air n'est rafraîchi ni par les souffles des montagnes, ni par les brises de la mer. On compte en moyenne 79 jours de pluie et 23 jours de neige par an. Ces conditions atmosphériques sont en somme favorables à l'agriculture : les fruits du Midi, la pastèque, le melon, croissent en abondance; le

maïs réussit bien; le châtaignier, le figuier, la vigne, donnent des produits abondants et savoureux; la vigne se cultive jusqu'à une altitude de 500 mètres, l'orge jusqu'à 900 mètres.

Le climat de la Serbie est d'ailleurs loin d'être sain, et la race humaine, au lieu de se perfectionner, y dégénère. L'armée serbe, comme le constate M. Karitch et comme j'ai pu l'observer moi-même, se compose de jeunes gens assez grêles et dont beaucoup donnent volontiers l'impression du « pâle voyou » parisien. On se demande en les voyant si ce sont bien là les descendants des *jounaks* (héros) qui ont fait les glorieuses campagnes de Georges le Noir et de Miloch Obrenovitch. On n'a pas un ensemble complet de renseignements statistiques sur la santé des recrues dans tout le royaume. Ceux que M. Karitch a pu recueillir sont peu encourageants. En 1886, par exemple, le médecin du district de Tchatchak constate que, sur 216 conscrits, 51 hommes sont insuffisamment développés au point de vue de la taille ou de la largeur de poitrine. Or, le district en question n'offre pas de conditions hygiéniques inférieures à celles de la moyenne du pays.

Un mal endémique qui sévit surtout en Serbie,

c'est la fièvre : elle doit être originaire des contrées basses et marécageuses qui bordent la Save et le Danube, mais elle sévit aussi dans les pays montagneux. Elle exerce ses ravages pendant toute l'année, plus particulièrement dans les mois les plus chauds, juin, juillet, août. On prétend que certaines années, à cette époque, elle atteint jusqu'à la moitié de la population. Elle n'épargne ni le sexe ni l'âge et frappe aussi bien les enfants que les vieillards. Elle est moins dangereuse que la malaria romaine et cause rarement la mort; mais elle produit des effets foudroyants. J'ai vu à Belgrade un jeune Croate, presque un indigène, avec lequel je venais de déjeuner gaiement, saisi tout à coup de frissons et de délire dans l'espace de moins d'une heure. Le surlendemain, l'accès était passé.

La fièvre laisse après elle des désordres intestinaux et de l'anémie; ceux qui l'ont eue sont sujets à des rechutes, et je pourrais citer tel Parisien qui a vécu à Belgrade il y a dix ans, et qui, chaque année, voit revenir des accès d'ailleurs de plus en plus faibles. Il y a du reste des tempéraments privilégiés, sur lesquels le fléau n'a pas de prise : j'ai eu la bonne fortune d'être de ceux-là.

On comprend mal comment une maladie d'origine paludéenne a pu s'acclimater dans les régions montagneuses. Ceci s'explique par les mauvaises conditions hygiéniques et l'alimentation défectueuse des habitants. C'est surtout en été qu'ils se nourrissent le plus mal : ils observent rigoureusement les jeûnes — ou plutôt les carêmes — de la Saint-Pierre et de l'Assomption ; pendant des jours entiers ils vivent uniquement de concombres, d'oignons crus, de paprica (piment rouge), de pastèques à moitié mûres. La fièvre a bientôt raison de tempéraments affaiblis par les privations et par la dysenterie. D'ailleurs, le paysan serbe est fataliste comme son voisin le Turc et ne songe point à se soigner : il n'imagine pas qu'il puisse prévenir ou détourner les maladies. « Nul n'échappe à sa destinée. La mort ne vient point avant le jour fixé. » Ce sont là les locutions usuelles qu'un malade entend proférer autour de lui. Il considère son mal non pas comme le résultat de son incurie ou de ses excès, mais comme l'action de puissances ennemies, et si l'idée lui vient de se révolter contre elles, il a recours aux bonnes femmes et aux sorciers plutôt qu'aux docteurs et aux pharmaciens. On

compte actuellement en Serbie un médecin pour 12 000 âmes : mais les médecins résident surtout dans les villes, et des cantons entiers sont privés de leur secours.

La religion orthodoxe professée par les indigènes leur impose des séries de jeûnes et de carêmes qui, mis bout à bout, occupent près des deux tiers de l'année : chaque semaine, le mercredi et le vendredi sont jours de jeûne obligatoire; il y a en outre quatre grands carêmes, ceux de Pâques, de la Saint-Pierre, de l'Assomption et de Noël. Le poisson de mer est inconnu en Serbie; celui de rivière est trop peu abondant et trop coûteux pour que les paysans puissent en faire une grande consommation. Pendant la plus grande partie de l'année, leur alimentation est absolument végétale : pain de maïs, de blé ou de seigle, pois, haricots, pommes de terre, choux, concombres, avec un fort assaisonnement d'oignons et de piments divers. Malheureusement, dans certaines campagnes, la provision de légumes secs est souvent épuisée avant la fin de l'hiver, et le paysan est réduit à vivre de pain relevé d'oignon et de paprica. Certains détails peuvent donner une idée du régime essentiellement sobre auquel il s'astreint, même dans

les plus grandes circonstances. La fête la plus solennelle qu'un paysan serbe puisse célébrer, c'est celle de son jour de nom. Or voici pour le district d'Oujitsa — au sud-ouest du royaume, — le menu du festin qu'il offre à ses invités : oignons, radis, paprica au vinaigre, soupe aux pois ou aux haricots, pommes de terre, betteraves, choux aigres. Si l'hôte est un richard, il ajoute du riz, du poisson, du miel et du pain levé. Tel est le régime des grands jours; jugez de ce que peut être celui des jours ordinaires. Dans les provinces qui élèvent du bétail, on consomme du laitage et des œufs, mais en très petite quantité. La production du beurre est inconnue en Serbie, on ne fait pas non plus de fromage, on se contente de lait aigre (*kaïmak*). L'usage de la viande est fort rare : pour faire comprendre qu'un homme est colossalement riche, on dit qu'il mange de la viande tous les jours. Elle ne fait réellement partie de l'alimentation que dans les provinces de Matchva et Posavina (vallée de la Slave) et dans la vallée inférieure de la Morava. La plus usuelle est celle du mouton et du porc; mais on la consomme très jeune, à une époque où elle n'a pas encore toutes ses qualités alimentaires;

d'ailleurs, on la fait sécher le plus souvent. Elle porte alors le nom de *pasterma*. Parmi les plats raffinés, le plus délicat est la soupe aigre; elle se fait avec du bœuf, du mouton ou de la volaille bouillie, du lait, des œufs et du vinaigre; le mouton, le cochon de lait, le poulet rôti à la turque sur des braises ardentes constituent également un régal assez délicat. On ignore encore l'art d'engraisser les bestiaux : on les élève surtout pour l'exportation. Ainsi, en 1887, il a été exporté 43 093 têtes de gros bétail, 18 309 têtes de boucs, chèvres et chevreaux et 216 231 porcs.

La Serbie produit des vins estimés. La poésie populaire s'est plu de tout temps à célébrer ce breuvage rouge ou noir avec lequel Marko Kralievitch relève les forces de son fidèle coursier Scharats. Le paysan serbe le boit volontiers, mais il ne sait pas encore le fabriquer d'une façon rationnelle : « La vendange, dit M. Millet, est faite sans discernement. Au lieu de choisir les parties les plus mûres d'un vignoble et d'attendre la maturité de l'autre partie, on récolte tout à la fois.... Les grappes ne sont jamais choisies, et l'on jette pêle-mêle des grappes mûres, vertes et pourries; les tonneaux

où le raisin doit cuver sont en mauvais état : ils ne sont jamais nettoyés, ni lavés.... » Malgré toutes ces négligences, grâce à la généreuse nature des crus, la Serbie fournit déjà des vins fort estimables et qui ont su trouver le chemin des chais bordelais. En dehors des vins, les boissons favorites du peuple serbe sont l'eau-de-vie de marc (*komovitsa*) et l'eau-de-vie de prunes (*schlivovitsa*). Avec un régime aussi peu substantiel, ces boissons toniques sont absolument nécessaires. Le paysan serbe ne connaît guère les excès de l'ivresse.

II

Un chapitre particulièrement intéressant du livre de M. Karitch est celui qu'il consacre au costume national : il est accompagné d'illustrations qui en rehaussent l'intérêt. Le costume serbe est une sorte de compromis entre celui de l'Orient et celui de l'Occident : d'ailleurs, il offre des variétés infinies; il faudrait tout un album pour le raconter. Les femmes, notamment en ce qui concerne la coiffure, ont dépassé toutes les limites de l'imagination.

Pendant la longue période de la domination

ottomane, les maisons rurales en Serbie n'étaient que de grossières constructions de bois : elles consistaient en une seule pièce, avec un foyer central dont la fumée s'en allait par un trou percé dans le toit. Depuis que les Turcs sont partis, ces maisons primitives se sont élargies; elles sont aujourd'hui partagées en différentes pièces ou chambres : mais ces pièces portent encore des noms étrangers : *oda* [1], qui est un mot turc; *soba*, qui est un vocable magyare. Cette double dénomination est comme le symbole de la destinée des Serbes, soumis pendant de longues années aux musulmans et souvent réduits à implorer l'hospitalité ou le secours de leurs voisins les Hongrois.

Autrefois, les maisons étaient entièrement en bois; aujourd'hui, beaucoup ont des murs en briques ou des toits en tuiles. Le type normal de la maison serbe est celui qui se rencontre dans la Schoumadia ou région des forêts : les murs sont en torchis et les toits en tuiles; dans les districts où la pierre est abondante, le soubassement est en pierre; un sous-sol s'étend au-dessous de l'édifiee. L'entrée est précédée d'un

1. C'est de ce mot *oda* que vient le français odalisque.

porche qui s'appuie sur des piliers de bois. L'intérieur se divise en deux parties : la pièce la plus grande, où se trouve le foyer et qu'on nomme *koutcha* ; la pièce la plus petite, où l'on dort, *soba*. La *koutcha* n'a pas de cheminée, et la fumée sort comme au bon vieux temps d'un trou percé dans le toit. Le foyer ne s'éteint jamais ; il n'y en a qu'un dans la maison et il sert aux usages les plus divers : il fait bouillir l'eau et le lait, cuit le pain, les légumes et chauffe la pièce. Auprès de l'orifice par où sort la fumée est suspendue la provision de *pasterma* ou viande séchée. Ce foyer central et unique nous explique la constitution essentiellement unitaire de la famille serbe ; il la groupe tout entière autour de lui : tous, grands et petits, se rassemblent autour de sa flamme, les femmes et les hommes pour se livrer aux travaux manuels, les vieillards pour s'y reposer en faisant résonner les notes de la *guzla* monocorde, qui accompagne quelque chanson héroïque :

Le Sultan Mourad est venu à Kosovo ;
Il écrit vite une lettre menue.
Il l'envoie à Krouchevats,
Sur les genoux du tsar Lazare :
« A toi, Lazare, tête de la Serbie !
Jamais il ne fut, jamais il ne sera
Que deux seigneurs règnent sur
une seule terre, etc. »

La chambre à coucher, la *soba*, n'est guère plus confortable que l'*oda* : elle est fort basse et éclairée par des fenêtres étroites; le sol est en terre battue; quelquefois il est pavé de briques, rarement planchéié. Le plafond est en bois; les fenêtres sont garnies de papier. On ne trouve de carreaux que dans les familles très riches; un poêle de briques ou de fonte chauffe la pièce pendant l'hiver. La soba ne s'ouvre jamais et il y règne une température et une odeur insupportables. Le paysan l'abandonne dès qu'arrivent les chaleurs et n'y remet plus les pieds pendant l'été.

Quand la famille compte plusieurs ménages, la soba n'est en général habitée que par le chef, le *starechina*, dont nous parlerons tout à l'heure. C'est dans cette pièce d'honneur qu'il reçoit les hôtes. Les différents couples ont des habitations spéciales appelées *vajats* ou *ajats*. Ce sont des pavillons groupés autour de la maison centrale. Ils n'ont ni foyer ni poêle : l'hiver, quand le froid est excessif, on y apporte un brasero. Chaque ménage vit dans le vajat avec ses enfants et y garde ses vêtements. Le mobilier de l'édifice principal ou des pavillons annexes est d'une simplicité rudimentaire. Le long du mur règne

un large banc. C'est un immeuble par destination. Devant lui se dressent quelques tables à trois pieds,... et c'est tout. Dans la *soba*, l'usage du lit est généralement inconnu. On étale par terre une grossière couverture et un oreiller rempli de laine; une autre couverture est jetée sur les dormeurs. Les matelas et les paillasses ne se rencontrent que dans les maisons opulentes. Un coffre pour mettre les habits, un métier à tisser complètent ce mobilier. On mange généralement dans des vases de bois; une seule gamelle suffit pour toute la maisonnée : chaque paysan a son couteau de poche qui ne le quitte pas. L'eau et l'eau-de-vie se servent dans des vases en terre, le vin dans des gourdes de bois. Les objets en fer qui garnissent le foyer rustique sont l'œuvre de Tsiganes forgerons.

III

Jusqu'à une époque assez tardive, jusqu'au XIIe ou XIIIe siècle, les Serbes ont mené une vie purement rurale. Ils n'avaient point de villes. Les premières villes durent leur origine à l'ex-

ploitation des mines; elles furent fondées par des Saxons, des Ragusains ou des Dalmates; elles étaient en bois et généralement dominées par un château en pierre, dans lequel les habitants se réfugiaient en cas d'invasion. La conquête musulmane fit disparaître ces cités primitives : les Osmanlis créèrent des villes, sur le modèle de celles qu'ils avaient trouvées dans l'empire byzantin; elles avaient pour principaux monuments un caravansérail et de nombreuses mosquées. C'étaient les seuls édifices en pierre. Quelques-unes de ces villes, Belgrade, Smederevo, Schabats, Oujitsa, Soko, Nich constituaient des forteresses importantes; d'autres étaient de simples *palankas*, des redoutes en bois défendues par des palissades. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'empire ottoman pour y remarquer ces palankas disséminés dans les pays serbes et bulgares. Ces villes se composaient de ruelles étroites, bâties de maisons sans façades. Les musulmans n'aiment pas que l'œil du passant pénètre dans leur intérieur. J'ai encore connu à Belgrade le quartier turc aujourd'hui disparu.

Depuis que les Ottomans sont partis, les Serbes s'efforcent de donner à leurs bourgades un aspect européen : mais ils auront fort à faire

pour leur constituer une physionomie propre; au fond, situation à part, elles se ressemblent toutes. Les villages, suivant qu'ils se trouvent dans la plaine ou dans la montagne, qu'ils sont habités par des bergers ou des agriculteurs, ont un aspect mieux caractérisé. Il faut y noter cependant un trait commun : les maisons ne sont jamais contiguës et ne forment jamais de rues régulières.

Au commencement de ce siècle, lors des premières luttes pour l'émancipation, tous les Serbes étaient des paysans : c'est tout au plus si dans les villes, à côté des Turcs, des Grecs, des Tsintsares, on rencontrait quelques artisans slaves; ils étaient méprisés de leurs compatriotes, qui les considéraient volontiers comme des renégats. D'ailleurs, les paysans n'avaient guère besoin d'aller à la ville; leur industrie domestique suffisait à toutes leurs exigences. La seule supériorité qu'ils reconnussent parmi eux était celle de l'intelligence et de la richesse.

Le *knez*, le chef de la tribu, était le plus gros fermier. Ce n'est qu'après la conquête qu'ils se décidèrent à résider dans les villes; ils y continuèrent d'abord la pratique de l'industrie agricole; peu à peu ils se sont adonnés au com-

merce : les métiers étaient exercés de préférence par les Serbes de Hongrie ou par des Allemands. Les indigènes ont essayé de s'instruire à l'école de ces étrangers : l'exposition de Paris atteste de sérieux progrès, mais il faudrait justifier que tous les objets exposés étaient dus à des indigènes pur sang. J'ai noté parmi les exposants plus d'un nom étranger.

Ainsi que le fait justement observer M. Karitch, la transition entre la vie rurale et la vie urbaine n'est pas encore complètement achevée aujourd'hui : 87 pour 100 de la population appartiennent aux villages et 13 pour 100 aux villes. On compte dans le royaume 3737 villages et 70 villes ou bourgades : la plus peuplée, d'après le recensement de 1884, est celle de Belgrade; elle comptait alors 34864 habitants; Nich en avait 16178, et Leskovats 10870. Toutes les autres villes avaient une population inférieure à 10000.

Un des traits caractéristiques de la vie rurale en Serbie, trait qui se retrouve d'ailleurs chez les Serbes et les Croates de l'Autriche, c'est cette communauté ou association de famille que les Allemands appellent *Hauscommunion* et que les Slaves désignent sous le nom de *zadrouga* (société), *koutcha* (maisonnée) ou *poroditsa*

(famille). On appelle ainsi l'association économique qui réunit sous le même toit les membres d'une même famille. Ils possèdent ensemble en indivision tous les meubles et immeubles. On distingue deux espèces de *poroditsa* : la simple et la composée; la première comprend le père, la mère et les enfants; la seconde embrasse en outre les aïeux et les petits-fils. Cette unité économique dure tant qu'elle n'est pas dissoute par la mort de ses éléments ou par un partage librement consenti.

Chaque maison a son *starechina* ou ancien : c'est généralement le père ou l'aïeul. Quand il devient trop vieux pour travailler, il cède ses fonctions à un membre de la famille. Ce n'est pas toujours au plus ancien, mais à celui qui semble le plus laborieux, le plus capable d'exercer l'autorité domestique. Le chef mort, ses fonctions passent soit à l'aîné, soit à un membre choisi par l'ensemble de la communauté. D'ailleurs, de son vivant, il peut être remplacé pour cause de maladie ou d'absence; l'important est que ses fonctions ne soient jamais vacantes. Cette autorité si indispensable est loin d'être illimitée. Le starechina ne fait rien de sérieux sans avoir conféré avec les membres

adultes de la *poroditsa*; le paysan serbe est bien loin des idées du droit romain sur le pouvoir absolu du *paterfamilias*. C'est le *starechina* qui représente la maison dans toutes les circonstances, qui conclut les ventes, signe les contrats, tient la bourse commune, paye les timps, commence et termine la prière, reçoit les hôtes et les traite à une table à part. Il est le tuteur de tous les mineurs. Sa femme gouverne de même les affaires du ménage.

La situation de la femme est absolument subordonnée. D'après les anciennes coutumes, modifiées, il est vrai, par des lois récentes, mais contraires à l'esprit national, elle n'a aucun droit de propriété. Elle n'a droit qu'à des usufruits. En effet, elle n'apporte aucune dot : autrefois son fiancé devait même l'acheter à ses parents. Elle ne peut hériter de rien tant qu'il subsiste un mâle dans la famille. Son rôle est celui d'une servante; elle apporte les vêtements à son mari, lui ôte ses chaussures, présente les mets sur la table; quand il vient des hôtes, elle ne s'assied point avec eux. Pendant les premières années de son mariage, elle ne désigne point son époux par son nom, elle ne parle de lui qu'à la troisième personne : *il*, *lui*. Elle doit

ses services à tous les hommes de la maisonnée, même à ceux qui sont beaucoup plus jeunes qu'elle. Si un homme la salue en passant, elle doit se lever pour lui rendre sa civilité; sous aucun prétexte elle ne peut lui couper le chemin. Cette situation subordonnée a des compensations morales : elle met la femme à l'abri de bien des tentations malsaines; dans les statistiques criminelles, elle ne figure que pour des chiffres insignifiants. En 1864, les tribunaux ont condamné 1 757 hommes et 79 femmes; en 1886, 3 664 hommes et 137 femmes.

Cette constitution patriarcale de la famille serbe n'a malheureusement pas été respectée par la législation moderne. Depuis que la Serbie est émancipée, ses gouvernants ont essayé de la modeler sur les types européens et de lui imposer des lois qui ne répondaient ni à son génie, ni à son histoire. Des codes bâclés à la hâte par des étrangers n'ont pas tenu compte de la zadrouga, parce qu'elle n'existait pas dans le droit romain. Il serait à souhaiter que la Serbie reprît peu à peu son œuvre législative et s'appliquât, comme l'a fait récemment le Monténégro, à l'adapter à son génie et à son histoire. Ce qui est surtout dangereux pour ces

peuples restés si jeunes, c'est la brusque intrusion d'une civilisation vieille. J'ai naguère expliqué comment cette brusque intrusion avait produit en Russie le nihilisme [1]. Actuellement, en Serbie, la criminalité augmente avec la culture européenne; elle est plus forte dans les provinces du Nord que dans celles du Sud; là où l'instruction a gagné du terrain, dans les départements du Nord, le nombre des délinquants est de 5 pour 1 000. Dans les districts récemment annexés et plus primitifs de Vrania, de Pirot, de Nich, naguère occupés par les Turcs, la proportion est de deux pour mille. Dans un des pays les plus civilisés de l'Europe, dans le royaume de Saxe, on compte 311 suicides sur un million d'hommes; en Serbie, on n'en compte que 34, soit dix fois moins. Avec le régime patriarcal de la poroditsa, il n'y a de place ni pour l'extrême misère, ni pour l'extrême désespoir. En Autriche, la proportion des enfants naturels est de 174 pour 1 000; en Serbie, elle était autrefois de 5,6. Depuis ces dernières années, depuis les guerres qui ont désorganisé les familles et les grands travaux qui ont amené

1. *Nouvelles Études slaves*. Paris, 1886.

les travailleurs étrangers, le chiffre est monté à 9 pour 1 000. Certes la civilisation moderne est une belle et noble chose, ce n'est pas cependant sans quelque inquiétude qu'on se demande comment elle pourra être assimilée par un peuple qui lui est resté si longtemps étranger; jusqu'ici, la Serbie en a plutôt connu les misères que les bienfaits.

JEAN KOLLAR

ET LA POÉSIE PANSLAVISTE AU XIXe SIÈCLE

On a beaucoup raisonné et déraisonné sur le panslavisme; on l'a surtout étudié au point de vue russe, en l'identifiant au besoin avec la politique réelle ou supposée du cabinet de Pétersbourg. J'ai montré autrefois dans l'essai sur le Croate Krijanitch, que certaines idées, qui semblent dater d'hier et venir de Moscou, ont au contraire de fort lointaines origines et sont venues d'Occident; dans l'étude sur l'historien tchèque Palacky [1], j'ai tenté d'exposer quelles avaient été à une époque toute récente les aspirations réelles de la Bohême;

1. Voir les *Nouvelles Études slaves*. Paris, 1880.

je voudrais aujourd'hui examiner quel rôle la poésie a joué dans ce mouvement si remarquable qui a renouvelé la face d'une partie de l'Europe. Le représentant le plus original de la poésie panslaviste a été dans notre siècle le Slovaque Jean Kollar. Sa vie et son œuvre méritent une étude d'autant plus détaillée qu'elles ont été jusqu'ici fort négligées, au moins dans notre littérature.

I

Jean Kollar naquit le 29 juillet 1793, à Mosovce, dans le comitat de Turocz Saint-Martin, Hongrie septentrionale. Ce comitat est surtout habité par des Slovaques; leur idiome est un dialecte du tchèque, mais pendant longtemps ils n'ont pas eu la prétention de l'élever au rang de langue littéraire et ils se sont servis du tchèque, langue de l'Église réformée depuis l'époque où Jean Huss et ses disciples entreprirent de prêcher la parole divine en Bohême et en Moravie. Les Slovaques sont en majorité protestants; comme tels ils se rattachent directement à la tradition hussite ; or Jean Huss

poursuivit un double but : d'une part, il voulut réformer l'Église ; de l'autre, il tenta d'arracher la Bohême slave à la prépondérance des Allemands. Parmi les peuples de la Hongrie, les Slovaques sont l'un des plus malheureux : les Magyars, nation orgueilleuse s'il en fut, les traitent avec un souverain mépris : « le Slovaque n'est pas un homme », dit un de leurs proverbes *(Tot ember nem ember)*; au point de vue politique, ils sont réduits à un tel état de servage qu'ils n'ont pas un seul représentant au parlement de Budapest. Leur condition était déjà fort misérable à la fin du siècle dernier; aussi se tournaient-ils volontiers vers leurs congénères de Bohême, comme on a vu de notre temps l'Italie ou la Roumanie se tourner du côté de la France. A défaut d'un secours matériel, auquel ils ne pouvaient songer, ils attendaient tout au moins un secours moral. Mais ce n'était pas la Bohême seule qui attirait leur attention; ils s'intéressaient à tout l'ensemble de la race, à la Russie notamment, le seul peuple de la famille qui fût indépendant, à la Pologne, qui l'avait été pendant de longs siècles, aux Slaves du Danube, jadis libres, maintenant asservis, et ils trouvaient dans l'idée

de la grandeur de la race une consolation pour le présent, des motifs d'espérance pour l'avenir. C'est du sein du petit peuple slovaque que sont sortis quelques-uns des écrivains panslaves les plus remarquables : Schafarik, le grand archéologue, l'auteur des *Antiquités slaves*; le publiciste Stur, qui fut l'âme du Congrès slave en 1848; enfin le poète de la solidarité slave qui nous occupe en ce moment.

Jean Kollar a laissé des mémoires qui, malheureusement, s'arrêtent à la fin de sa vie d'étudiant. Il y décrit avec beaucoup de charme le vallon de Mosovce entouré de tous côtés par les cimes des monts Tatras et baigné par les flots du Vag. Au moment où il entra dans la vie, la langue slovaque commençait à être attaquée par les Hongrois, qui annonçaient l'intention de magyariser tout le royaume de Saint-Étienne. La langue latine, qui pendant longtemps avait servi d'organe commun à des nationalités différentes, disparaissait peu à peu. Les peuples menacés se rattachaient avec passion à leur idiome héréditaire. Dans la famille de Kollar personne ne savait le hongrois, tout le monde en revanche lisait le tchèque. Tout enfant, le futur poète faisait ses délices de

l'*Histoire ecclésiastique* de Jean Kocin, imprimée à Prague en 1594, ou de la Bible de Jirik Melantrich éditée en 1552, et illustrée de gravures sur bois qne le jeune lecteur s'appliquait à reproduire. Dans cette Bible, certains passages avaient été rayés à la plume; Kollar eut le secret de cette profanation le jour où il lut à la fin du volume cette mention manuscrite : *Correxit quae corrigenda scivit P. Ant. Konias S. J.* (Le père Antoine Konias, de la Société de Jésus, a corrigé ce qu'il a cru devoir corriger.) Ce Konias, qui vivait au XVIIIe siècle, fut l'un des jésuites qui luttèrent avec le plus d'énergie pour l'extirpation de l'hérésie hussite et du protestantisme en Bohême. Il serait fort curieux de savoir sur quels points avaient porté ses corrections, et ce qu'est devenu l'exemplaire annoté par lui. A côté de la Bible, Kollar lisait aussi l'*Iliade* traduite en hexamètres tchèques par Negedly; cette lecture le plongeait dans d'ineffables ravissements. Il faisait le vœu de devenir à son tour un écrivain slave.

Il avait plus de dix ans quand il vit pour la première fois des Magyars dans sa ville natale; c'étaient des colporteurs qui venaient apporter du poisson gelé de la Tisza. Leur costume et

leur langage frappèrent singulièrement l'enfant. Il a décrit avec complaisance leurs grands manteaux de peau noirs et graisseux, leurs chemises courtes aux manches larges, leurs pantalons flottants, leurs immenses chapeaux et l'impression bizarre que produisit sur lui cet idiome nouveau qu'il n'avait jamais entendu. Il n'y avait dans toute la ville qu'un seul habitant qui pût servir d'interprète à ces étrangers. Aussi l'appelait-on le Magyar. Peu de temps après, Kollar fit connaisssance de ces Russes qu'il devait chanter plus tard avec tant d'enthousiasme.

C'était, dit-il, après la première guerre avec les Français, autrement dit après Austerlitz : des Cosaques passèrent par Mosovce, retournant dans leur pays; les Russes chez nous sont appelés Moskovs, et on les représente comme des gens farouches et barbares. Aussi, au début, je m'éloignais d'eux et me cachais. Mais, en entendant leurs chants joyeux, semblables aux chants slovaques, je m'approchai d'eux et me mis à causer. Ils me prirent dans leurs bras, m'embrassèrent, me caressèrent et me donnèrent des pièces d'argent.

Cette première rencontre avec les Russes laissa donc à l'enfant les meilleurs souvenirs.

En revanche, il n'eut pas lieu de se louer de ses premières relations avec les Allemands. A

onze ans, on l'avait envoyé faire ses études dans la petite ville de Kremnice, que les Hongrois appellent aujourd'hui Kœrmœcz Banya. La ville possédait toute une colonie allemande. Les jeunes Teutons qui fréquentaient les écoles ne manquaient aucune occasion d'insulter leurs camarades slaves. Un jour, pendant la récréation, Kollar entend un de ses condisciples, un certain Schwarz, traiter un petit Slovaque de *verdammter Schlowak* (maudit Slovaque).

Ce fut, dit-il, un coup d'épée dans mon cœur; je fis arrêter le jeu, je réunis tous mes compagnons et je leur parlai à peu près en ces termes : « Nous Slovaques, nous sommes ici plus nombreux que les Allemands. Cette injure nous touche tous : c'est une offense faite à notre nation. J'exige que satisfaction nous soit donnée immédiatement, que Schwarz nous demande pardon à tous, et qu'à l'avenir il prenne garde à de pareilles incartades. » De telles paroles, de telles idées n'avaient peut-être jamais été entendues à Kremnice. Du côté des Allemands il se produisit, comme toujours d'ailleurs, quand je fis allusion à la nationalité slovaque, des rires et des murmures. Quelques Slovaques, renégats fils de prêtres, se rangèrent du côté des Allemands. Les autres me restèrent fidèles. Les Allemands, voyant que nous persistions, quittèrent le jeu en répétant leurs injures contre nous, et en nous jetant des plâtras. Ces Allemands, notamment Schwarz, étaient dans la classe du professeur Grossmann. Quelques-uns de nous allèrent se plaindre à lui, demandant satisfaction et des garanties pour l'avenir. Tout cela, inutilement. Insulter les Slovaques, personne

dans tout Kremnice n'imaginait que ce pût être un péché. Les Allemands n'en devinrent que plus hardis; ils nous adressaient toute espèce d'injures et m'appelaient dans les rues *Schlowakenpatron* (Patron des Slovaques). Nous allâmes alors trouver le recteur, qui punit les coupables. Cette punition leur ferma la bouche, mais elle excita les Allemands. Un Slovaque isolé n'osait pas traverser la ville. Les écoliers allemands s'unirent avec les mineurs de même nationalité, race grossière et farouche qui déteste les Slovaques. A cette bande se joignirent un grand nombre de jeunes Magyars, les uns authentiques, les autres pseudo-Magyars, fils de petits gentilshommes slovaques ou de prêtres évangéliques qui, dès ce temps-là, rêvaient de magyarisme et de magyarisation.

Kollar faillit être lapidé par les ouvriers mineurs, que Schwarz avait ameutés contre lui. Cet incident ne fit que surexciter son patriotisme; il lui fit prendre en horreur les Allemands, et surtout les renégats. Il lui inspira la haine de la langue allemande; il finit cependant par y revenir, grâce aux charmes d'une jeune compagne, une Gretchen innocente qui lui fit oublier le méchant Schwarz et ses mauvais compagnons. Ici se place dans la vie de l'écolier une idylle enfantine, qu'il a racontée avec beaucoup d'agrément et de bonhomie et qui n'eut d'ailleurs aucune influence sur la vie du poète. Il acheva ses études dans la ville de Banska Bystrica (Neusohl). Le certificat qu'il

reçut du recteur, à l'âge de dix-neuf ans, disait que ce jeune Slave était doué d'un esprit excellent, d'une mémoire fidèle, d'un jugement sain, et qu'il était très avancé dans les lettres. Dès ce moment, il se destinait à la carrière pastorale; il fit son premier sermon à Niredhaz en 1812 et reçut de la paroisse où il avait prêché la somme de dix florins. Il donne dans ses mémoires de curieux détails sur la vie religieuse des communautés évangéliques dans la Hongrie du nord au commencement de notre siècle. Ainsi, dans l'église de Csaban, quatre huissiers armés de longues verges circulaient à travers le temple et si quelque fidèle causait ou s'endormait, ils le corrigeaient d'un coup de verge. Mais ce qui intéressait surtout Kollar dans ses voyages, c'était la triste condition des Slovaques; il y revient sans cesse. « Notre pauvre peuple n'a pas encore le droit de faire entendre sa voix; aussi, ce que ses dominateurs veulent lui faire dire, ils le mettent dans sa bouche comme s'il le demandait. »

De 1812 à 1815, il alla vivre à Presbourg (Pozony), qui était alors un foyer d'études fort important. Son père, homme dur et avare, lui avait refusé tous subsides; il était réduit à vivre

de pain et d'eau, il logeait avec quelques camarades chez une vieille femme qui les laissait manquer de tout. Une fois, il constata, non sans horreur, que le poêle était chauffé avec des débris de croix et des planches de cercueils, que ses compagnons allaient dérober dans le cimetière. Le séjour de Presbourg était d'ailleurs à cette époque singulièrement instructif; c'était le moment du congrès de Vienne et la ville ressentait à tout moment le contre-coup des événements politiques dont la capitale était le théâtre. Un jour, on y amenait des Français prisonniers, dont Kollar s'efforçait d'adoucir la détresse; un autre jour, Presbourg recevait d'illustres visiteurs : l'empereur Alexandre de Russie, Wellington, Talleyrand, « qui se promenait sur le balcon de son hôtel avec une dignité grave, comme s'il eût dansé le menuet ». Puis c'était le roi Frédéric-Auguste de Saxe, souverain en disponibilité, que les Alliés, pour le punir de sa fidélité à Napoléon, avaient interné en Hongrie en attendant qu'ils eussent disposé de son sort. Grave sujet de méditation pour le jeune candidat à la carrière ecclésiastique!

Ces grands spectacles ne lui faisaient oublier ni son peuple, ni sa littérature nationale. Pres-

bourg, au point de vue littéraire, dépendait beaucoup plus de Prague que de Pesth; il s'y publiait une revue tchèque; beaucoup d'étudiants tchèques, moraves, slovaques et serbes s'y donnaient rendez-vous. Kollar s'y lia d'*une amitié slave* avec un jeune Serbe qui lui apprit le serbe et le slavon, la langue sacrée de l'Église orthodoxe. Il y fit la connaissance d'un jeune Morave qui devait être l'historien national de la Bohême, François Palacky :

A mon insu, dit-il, et d'un élan naturel j'étais entraîné vers ce frère slave d'une amitié plus cordiale que vers aucun Allemand ou Magyar. Déjà mon cœur était pénétré d'un sentiment mystérieux et devinait *que le monde slave doit prendre une autre face, que nous devons tous constituer une nation.*

II

C'était alors la coutume d'envoyer les plus méritants des jeunes théologiens se perfectionner à l'université allemande d'Iéna. Le séjour que Jean Kollar fit dans cette ville, de 1815 à 1819, devait exercer une influence décisive sur sa vocation de poète et d'archéologue. Dès ce moment il était, on peut le dire, obsédé par l'idée

du patriotisme slave, et cette idée avait pour objet non pas seulement le petit peuple au milieu duquel le sort l'avait fait naître, mais la race tout entière. Il y rapportait toutes ses joies, tous ses rêves et, on peut le dire aussi, toutes ses colères. Chemin faisant, il fit la rencontre de trois jeunes Russes qui se rendaient, eux aussi, à Iéna. Il saisit avec ardeur l'occasion d'apprendre le russe, mais il constata que les choses slaves laissaient ses jeunes compagnons de route absolument indifférents.

Il ne me fut pas possible, dit-il, de faire jaillir chez eux une étincelle de nationalité et de slavisme; leurs âmes avaient dû être dénationalisées dès la jeunesse, car, en dehors du français, de l'allemand et de l'italien, ils ne voulaient entendre parler de rien.

Kollar n'est pas le premier, ni le dernier Slave qui ait eu à se plaindre de l'indifférence ou du cosmopolitisme des Russes. Quoi qu'on ait dit, beaucoup d'entre eux s'intéressent fort peu à ces frères cadets qui se targuent en vain de la parenté des langues et de la communauté d'origine. Ils veulent bien s'en servir, si les besoins de la politique l'exigent, mais ils ne se soucient guère de les étudier. Il y a quelques années, voyageant en Russie, je fis précisément la rencontre d'un

compatriote de Kollar. C'était un fondeur de cloches, qui venait faire admirer ses produits à l'exposition polytechnique de Moscou. Le pauvre homme était arrivé en Russie plein d'illusions sur la fraternité slave. A la gare de Brest-Litovsk, où le hasard nous avait réunis, il interpellait naïvement les employés russes dans son dialecte natal, le slovaque, et s'indignait fort de n'être pas compris : « Comment, murmurait-il en son patois, je suis venu chez mes frères slaves et ils ne m'entendent point? » Je vins à son secours et lui servis obligeamment d'interprète.

« Enfin, s'écrie le brave Slovaque, j'ai trouvé un frère slave qui me comprend. Vous êtes Russe, sans doute?

— Non pas.

— Tchèque alors?

— Pas davantage. »

Stupéfaction profonde du pauvre fondeur, qui crut avoir affaire à quelque mystificateur. Quand je lui eus appris que son interlocuteur était un Parisien pur sang, sa stupéfaction se changea en fureur.

« Je suis venu chez mes frères slaves, répétait-il, en roulant des yeux furieux, les uns refu-

sent de m'entendre, les autres ne veulent pas avouer qu'ils sont mes frères et se moquent de moi. C'est trop fort! »

Sur quoi il me tourna le dos, et, pendant les quarante heures que demandait alors le trajet de Brest à Moscou, nous n'échangeâmes plus une parole.

Ce qui frappa tout d'abord l'esprit de Kollar pendant son séjour à Iéna, ce fut l'histoire du pays où il vivait et les souvenirs qu'elle éveillait en lui. Ces contrées aujourd'hui allemandes ont été autrefois slaves ; elles n'ont été conquises et germanisées que dans la dernière partie du moyen âge; la plupart des noms topographiques attestent encore aujourd'hui une origine slave. Le poète se prit d'une passion maladive pour ces ancêtres disparus. Il se mit à étudier leurs annales et leurs monuments archéologiques avec plus d'enthousiasme, d'ailleurs, que de critique, à instruire le procès des vainqueurs et des vaincus. Ses lectures, ses excursions avaient en général pour objet l'étude de cette période primitive où les Slaves dominaient dans le bassin de la Sale, et cette étude devint une sorte d'obsession. En même temps, il observait les Allemands et l'Allemagne. Il suivait le cours du

célèbre professeur Luden, l'auteur d'une *Histoire d'Allemagne* qui fut naguère classique; ses leçons étaient si fréquentées que l'auditoire ne suffisait pas à contenir les étudiants; pendant l'été, ils s'établissaient dans la cour, grimpaient sur des échelles et suivaient la leçon par la fenêtre. En ce temps-là, Gœthe résidait à Iéna. Kollar trouva l'occasion de se faire présenter à lui et de fréquenter sa maison :

La première fois, dit-il, que nous nous présentâmes, il nous fit attendre dans l'antichambre, tandis qu'il s'habillait. Puis ce Jupiter allemand s'avança vers nous avec une politesse pompeuse, un langage et une urbanité mesurée. M. Gœthe croyait qu'il n'y a que des Magyars en Hongrie, et il nous prit pour tels. Je protestai, en lui disant que j'étais Slovaque, c'est-à-dire Slave. Il me demanda aussitôt de lui communiquer des chansons slovaques, dont il avait entendu vanter la beauté.

On a souvent cité le mot de Gœthe : « Les Français sont un peuple qui ignore la géographie »; le Maître, comme on voit, n'était guère versé dans la connaissance des pays voisins et nous pouvons lui retourner ses épigrammes.

Pendant son séjour à Iéna, le jeune Kollar fut témoin d'un épisode qui laissa dans son esprit une profonde impression. Il prit part aux fêtes qui célébrèrent le troisième anniversaire

séculaire de la Réforme et qui eurent pour théâtre le fameux château de la Wartbourg. Elles donnèrent lieu à des manifestations libérales et pangermanistes. Les étudiants firent un feu de joie et brûlèrent publiquement une perruque, symbole de l'ancien régime, un bâton de caporal, symbole du militarisme prussien, et un certain nombre d'écrits réactionnaires, notamment ceux d'Ancillon, de Haller, de Kotzebue. Parmi ces jeunes libéraux se trouvait le mystique Sand, qui devait peu de temps après assassiner Kotzebue à Mannheim. Notre poète assista à des réunions où fut élaborée l'idée de la grande Allemagne. Elles lui donnèrent occasion de réfléchir sur l'idée de la grande Slavie. Il entendit un étudiant prononcer un discours où il était dit :

Chacun de nous doit être non seulement un homme, mais un Allemand, exclure de son cœur tout égoïsme, tout provincialisme et s'élever à la hauteur de la nation. C'est une honte d'être seulement Saxon, Hessois, Franconien, Souabe, Prussien, Autrichien, Bavarois, Hanovrien, Suisse. Que ces particularismes disparaissent. Soyons un seul peuple allemand.

Ces formules, Kollar les adaptait à sa race : « Cessons d'être seulement des Tchèques, des Slovaques, des Polonais, des Illyriens, des

Russes. Soyons avant tout des Slaves. » Et il s'appliquait à mettre ses idées en vers; la poésie se présentait à lui sous la forme du sonnet : « Ma muse, a dit Kollar, était une véritable abeille; elle allait chercher pâture dans les bois, dans les prés, et revenait chargée de butin à la maison. »

III

Cette poésie naissante allait s'épanouir sous l'influence d'un sentiment nouveau, l'amour. Un jour, le jeune étudiant fut invité à aller prêcher dans un bourg voisin d'Iéna, Lobda ou Lobeda. Le pasteur, Jean-Frédéric Schmidt, était malade; il avait une fille, Wilhelmine; le prédicateur improvisé s'en éprit et fut payé de retour. Schmidt! Wilhelmine! voilà des noms bien peu slaves. Kollar allait-il aimer une Allemande? Quel démenti donné à son patriotisme! Au bout de quelques entretiens, il découvrit avec transport que sa bien-aimée était d'origine slave. La famille Schmidt avait émigré autrefois de la Lusace. Elle parlait encore la langue wende ou serbe, qui a subsisté jusqu'à nos jours entre Bautzen et Kottbus. Elle représentait cette race disparue

des Slaves de l'Elbe à laquelle le poète portait un si poignant intérêt. Son patriotisme et son cœur étaient d'accord. Il pouvait aimer Mina sans scrupule; elle devint pour lui le vivant symbole de la Slavie, la Laure de Pétrarque, la Béatrix de Dante. Plus que jamais, sous l'influence de son amour, il se plongea dans l'étude de ces peuples disparus.

De retour à Iéna, je commençai, dit-il, à éprouver des sentiments inconnus jusqu'alors, des douleurs poignantes comme celles qui nous saisissent dans les cimetières, mais bien autrement grandioses. C'étaient des sentiments sur la mort du peuple slave dans ces contrées, sur les tombeaux de nos chers ancêtres, des Serbes écrasés et détruits. Chaque localité, chaque village, chaque rivière, chaque montagne portant un nom slave me semblait un tombeau, un monument d'un gigantesque cimetière. Je voulais visiter et étudier toutes les communes qui portaient des noms slaves et rechercher si l'on n'y trouverait pas encore quelques traces de la nationalité primitive.

Ce patriotisme archéologique fait peut-être sourire; mais qu'on y réfléchisse, c'est un sentiment analogue qui a produit l'unité allemande. Malheureusement, Kollar oubliait que les conditions historiques et géographiques des Slaves n'ont rien de commun avec celles des peuples allemands qui possèdent des territoires contigus et une langue identique. Mais la poésie s'in-

quiète peu des réalités; le rêve est son élément; Kollar a dû à ces rêveries quelques-unes des plus hautes inspirations de notre siècle. Écoutez ces vers :

Elle est là, devant mes yeux mouillés de larmes, cette terre, berceau jadis, aujourd'hui tombeau de mon peuple. Arrêtez-vous, mes pas. De tous côtés vous foulez des lieux sacrés. Vers les cieux, fils des Karpathes, dirige tes regards, ou plutôt appuie-toi sur ce grand chêne qui tient encore tête aux outrages du temps. Mais il est pire que le temps, l'homme qui, dans ces contrées, a fait peser sur ton cou, ô Slave, sa verge de fer; il est pire que les guerres sauvages, que la foudre, que le feu, lorsqu'il dirige sa rage aveugle contre ses frères. O siècles anciens, qui planez sur moi comme la nuit, ô contrée, image de toute honte ! Depuis l'Elbe perfide jusqu'aux flots dévorants de la Baltique, la voix harmonieuse des Slaves vaillants retentissait naguère. Elle est muette aujourd'hui. Qui a commis cette injustice qui crie au ciel? Qui a déshonoré dans un seul peuple toute l'humanité? Rougis, jalouse Germanie, voisine de la Slavie! Ce sont tes mains qui jadis ont commis cet attentat. Jamais ennemi n'a fait couler autant de sang que ta main n'en a versé pour détruire le Slave. Celui-là seul qui est digne de la liberté sait respecter la liberté d'autrui. Celui qui met des esclaves aux fers est lui-même esclave; qu'il enchaîne les mains ou la langue, c'est tout un.... Il ne sait pas respecter les droits des autres....

Qu'êtes-vous devenus, chers peuples slaves qui viviez jadis ici, qui buviez les eaux de la Poméranie ou celles de la Sale? race paisible des Serbes, descendants de l'empire obotrite? Où êtes-vous, tribus des Wiltses, petits-fils des Ukres? Je regarde au loin à ma droite, je fouille l'horizon à ma gauche. Mon œil dans la Slavie cherche

en vain les Slaves.... Répondez, arbres, temples verdoyants sous l'ombrage desquels ils brûlèrent jadis des victimes en l'honneur des dieux anciens. Où sont ces peuples, leurs princes et leurs villes?... Quand le fils de la Slavie vient visiter ses frères dans ce pays, son frère ne le reconnaît pas et ne lui tend pas une main sympathique. Une langue étrangère l'offusque dans une bouche slave; une physionomie slave lui ment et son oreille dément cruellement ses yeux [1]....

Cet amour passionné pour la race slave et l'amour pour Mina se livrèrent dans le cœur du poète un combat d'où le premier sortit victorieux. Après la mort du pasteur Schmidt, on offrit à Kollar la cure vacante de Lobda. Il refusa : « Je ne suis point Allemand, répondit-il, je suis Slovaque, je dois consacrer ma vie et mes forces à mon peuple ». C'est à peu près la réponse que Palacky fit plus tard à ceux qui lui offraient une candidature au parlement germanique de Francfort. Le sacrifice était douloureux, car la mère de Mina ne voulait pas marier sa fille en Hongrie; elle considérait ce pays comme une contrée barbare, une sorte de Sibérie. Le pauvre amoureux dut quitter la Saxe navré; il avait obtenu, il est vrai, le droit de correspondre avec sa bien-aimée; mais cette correspon-

1 Prologue du poème intitulé *Slavy Dcera*. C'est un des morceaux les plus célèbres de la poésie slave.

dance le laissa souvent sans nouvelles. Il finit par croire à la mort de Mina; morte, elle devint plus que jamais sa muse; il devait l'épouser au bout de quinze ans. On aimerait à savoir s'ils furent heureux en ménage; malheureusement, les mémoires du poète ne vont pas au delà de sa vie d'étudiant et la dernière partie de sa carrière ne nous est connue que par ses écrits [1]. Il partit d'Iéna le cœur brisé; un séjour en Bohême le consola; il se retrouvait chez ses frères slaves. C'était la seconde fois qu'il visitait Prague, la ville dorée aux cent clochers :

Quelle différence, écrit-il, entre ce séjour et le premier! La première fois, j'étais ignorant comme Adam dans le paradis; maintenant j'avais goûté le fruit amer et douloureux de l'arbre de la science; il me sembla que Prague représentait l'histoire pétrifiée de la Bohême.

Cette histoire, il se plaisait à en causer après son retour à Presbourg, avec son jeune ami Palacky. Tous deux étaient également préoccupés des misères de leur race et des moyens

1. Sa femme lui survécut; par celles de ses lettres qui ont été publiées dans la correspondance du savant russe Pogodine, nous savons qu'elle tomba dans la misère, qu'elle reçut pour elle et ses filles un secours de l'empereur François Ier, et qu'elle finit par se retirer à Weimar. Après la mort de son mari, elle vendait elle-même ses livres pour vivre et les offrait au rabais afin d'avoir de l'argent pour aller vivre en Allemagne. Avoir été la muse des Slaves et finir ainsi!

d'y remédier : Palacky, calme et grave, ainsi qu'il sied à un futur historien; Kollar, fougueux et ardent comme un poète.

Cher ami, s'écriait-il dans leurs conversations intimes, nous sommes malheureux, notre peuple est misérable. C'est maintenant seulement que je vois sa triste situation et tout ce qui lui manque.

En disant ces paroles, nous pleurions tous deux, nous tenant embrassés et n'ayant d'autres témoins que la lune qui brillait au-dessus de nos têtes.

Cette généreuse douleur, le poète l'a traduite plus tard dans un des sonnets les plus touchants de *Slavy Dcera* (*la Fille de Slava*).

Seigneur, Seigneur, toi qui as toujours voulu le bien de tous les peuples, hélas! il n'est personne sur la terre qui rende justice aux Slaves.

Partout où j'ai passé le gémissement de mes frères a partout assombri la joie de mon âme. O toi! juge des juges, je te le demande, en quoi mon peuple est-il coupable?

On lui fait tort, on lui fait grand tort, et le monde se rit de nos plaintes et de nos tristesses.

Du moins que ta sagesse m'éclaire sur ce point. Qui pèche ici, celui qui fait le tort ou celui qui le ressent?

En 1819, Kollar fut nommé vicaire de la communauté évangélique de Budapest. Elle comprenait des Allemands et des Slovaques; il s'efforça de relever le niveau moral et intellectuel de ses compatriotes; il créa pour eux une école, il les érigea en paroisse indépendante. Son

patriotisme slave le fit mal venir des Hongrois et il lui fallut constamment lutter pour se maintenir dans le poste délicat qu'il occupait. Il dut parfois recourir à la haute protection de l'empereur François Ier, qui n'était pas fâché au fond de voir les Hongrois tenus en échec par les Slaves. Tantôt on cherchait à lui arracher sa démission, tantôt on le menaçait de l'assassiner. Il tint bon, malgré tous les efforts de ses ennemis. Il n'a point laissé de mémoires sur cette période de sa vie, mais, d'après celles de ses lettres qui ont été publiées, on peut se faire une idée des persécutions qu'il eut à souffrir.

Nous autres Slovaques, écrivait-il en 1834 à son ami le Polonais Maciejowski, nous n'avons guère le temps actuellement de nous occuper d'archéologie. Nos adversaires les Magyars s'efforcent d'anéantir notre langue et notre caractère national; la lutte pour le salut est notre plus saint devoir.... Nous devons lutter au prix de notre sang, disait-il quelques années plus tard (en 1839) au même correspondant. D'année en année, les Hongrois procèdent plus cruellement contre les Slaves; leur fureur contre moi qui suis considéré comme le chef dépasse toute description. Ils considèrent tout livre slave qui paraît ici comme un attentat contre la nation magyare.... On m'a plusieurs fois dépouillé de mes fonctions de pasteur, écrit-il en 1841 au célèbre physiologiste Purkynje. Un dimanche on m'a envoyé un huissier pour m'interdire d'aller au temple [1].

1. *Slovansky sbornik*, 1887.

Cette lettre tout entière serait à citer, mais il y parle plus encore des misères de ses compatriotes slovaques que des siennes. Ces misères nous sont attestées par d'autres que par lui. Dans une lettre du jeune professeur russe Bodiansky à son collègue Pogodine, lettre datée du 13 mars 1839, je lis ceci :

Au moment où j'écris ces lignes, Kollar entre dans ma chambre le visage bouleversé et me tend une lettre où on l'accable de menaces pour le cas où il ne cesserait pas de s'occuper du slavisme et des Slaves. Un anonyme promet de venir le tuer le 15 septembre prochain, s'il n'a pas changé de conduite. Les Magyars sont encore des sauvages comme ils l'étaient il y a mille ans. Il faut être ici pour voir à quel point de brutalité est poussée la percution des Slaves.... « Mais que pensez-vous faire? demandai-je à Kollar. — Éloigne-toi du méchant et fais le bien, me répondit-il; voici déjà vingt ans que je lutte contre ces sauvages et je ne passe pas un jour qui ne soit empoisonné par eux.... Ils ont ruiné ma santé. »

Il résulte de cette lettre que Kollar eut un instant l'idée de se retirer en Russie; mais il n'osa point s'y décider. Peut-être fut-il retenu par sa femme. En 1849, il entreprit un voyage dans l'Italie du Nord, le Tyrol et la Bavière, moins pour visiter ces pays intéressants que pour y retrouver la trace plus ou moins authentique des peuples slaves par lesquels ils auraient été autre-

fois habités. Grand poète à ses heures, Kollar n'était au fond qu'un médiocre archéologue; l'imagination l'emportait chez lui sur la critique; mais la science était encore dans l'enfance, et le ton dogmatique avec lequel il annonçait ses prétendues découvertes en imposait à plus d'un lecteur. En 1849, il fut nommé professeur d'archéologie et de mythologie slaves à l'université de Vienne; en 1850, le grand-duc de Mecklembourg l'invitait à venir dans sa principauté pour étudier les antiquités obotrites. Il mourut deux ans après; sur sa tombe ses compatriotes gravèrent cette épitaphe : *Vivant, il portait dans son cœur sa nation tout entière*; *mort, il vit dans le cœur de toute la nation.*

IV

L'œuvre de Kollar est considérable, et ses différentes parties sont d'une valeur fort inégale. Prédicateur, il a laissé un recueil de sermons qui ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête médiocrité; archéologue et linguiste, il a écrit de grosses dissertations sur la déesse Slava (qui n'a jamais existé que dans son imagination), et

sur l'origine des Slaves, un énorme volume sur l'ancienne Italie slave, recueil de rêveries archéologiques ; son voyage en Italie, malgré les fantaisies qui s'y mêlent, se lit encore avec agrément ; ses mémoires, auxquels j'ai fait plus d'un emprunt, sont pleins de charme et d'intérêt. On lui doit encore un recueil de chansons slovaques, qui est resté classique, et qui mériterait d'être aujourd'hui réimprimé, mais son œuvre capitale, celle qui, malgré ses faiblesses, transmettra son nom à la postérité la plus reculée, c'est le grand poème intitulé *la Fille de Slava*. Nous l'étudierons tout à l'heure. Avant, il nous faut examiner un opuscule qui a fait grand bruit en son temps et qui marque une date dans l'histoire des idées panslavistes ; c'est la brochure intitulée *De la Réciprocité littéraire entre les diverses tribus et les divers dialectes de la nation slave* (*Uber die literarische Wechselseitigkeilt zwischen den verschiedenen Stammen und Mundarten der slawischen Nation*). Cet opuscule, qui parut à Pesth en 1837, n'était que la reproduction d'articles publiés en tchèque dans la revue *Hronka*. La Hronka n'avait pas des abonnés chez tous les peuples slaves, et le meilleur moyen de se faire comprendre à Belgrade, à Varsovie, à Pétersbourg, c'était encore

d'écrire dans une langue internationale comme l'allemand. C'est donc en allemand qu'a été réellement publié le manifeste du panslavisme littéraire. Ce panslavisme, comme on le voit, n'était pas bien dangereux. Pendant longtemps, dit en résumé Kollar, les peuples slaves sont restés isolés les uns des autres. Depuis quelque temps, ils commencent à se regarder comme un grand peuple et ils considèrent leurs différents idiomes comme des dialectes d'une même langue; ils s'éveillent au sentiment de la nationalité. Cette union morale répond à un besoin urgent; elle mérite l'attention de tout Slave éclairé; parfaitement innocente en elle-même, elle peut aisément donner lieu à des malentendus et à des erreurs. Qu'est-ce que la réciprocité littéraire des Slaves? C'est l'intérêt commun que toutes les branches du peuple slave prennent aux productions intellectuelles de leur nation. Comment la pratique-t-on? En achetant et en lisant des livres publiés dans tous les dialectes slaves. Chaque dialecte doit puiser une nouvelle force dans les autres, se rajeunir, s'enrichir par leur concours. C'est là, au fond, une idée très juste; les langues slaves se sont corrompues le plus souvent sous l'influence d'idiomes étrangers : de l'allemand (le

tchèque et le polonais), du turc (le serbe et le bulgare), du français (le russe). Elles ont tout intérêt à se retremper mutuellement. Mais on peut craindre que cette réciprocité lexicographique ou grammaticale ne cache l'idée d'une solidarité politique. Kollar va au-devant de l'objection. La réciprocité, dit-il, ne consiste pas dans l'union politique des Slaves, dans des intrigues démagogiques ou des mouvements révolutionnaires contre les gouvernements qui ne produisent que des désordres ou des catastrophes [1]. Elle peut exister même lorsqu'une nation vit sous plusieurs sceptres, se compose de beaucoup d'États, de principautés ou de républiques. La réciprocité est encore possible dans une nation qui pratique plusieurs religions, qui a des alphabets, des coutumes ou des climats différents. Elle n'est point dangereuse pour les autorités temporelles, car elle ne s'attaque point aux frontières ni au pouvoir des souverains. Elle prêche l'amour de la nation et de la langue, mais aussi l'obéissance et la fidélité au monarque. Suit un éloge habilement amené de l'empereur François Ier, protec-

1. Le Croate Jellacich dit aussi : « On nous accuse d'être des panslavistes; mais nos sympathies vont aux peuples slaves et non pas à leurs gouvernements »!

teur des Slaves, qui encourage les travaux de leurs savants en Dalmatie et en Bohème.

La réciprocité n'a point pour objet de mélanger par force tous les dialectes slaves pour en constituer une langue artificielle, ainsi que certains slavistes l'ont rêvé. Tous ont une vie indépendante, qui doit être respectée. Kollar en reconnaît quatre : le russe, l'illyrien (serbo-croate), le tchèque-slovaque et le polonais. Il néglige le bulgare, qui dans ce temps-là faisait peu parler de lui. Tous les Slaves doivent se considérer comme appartenant à une même famille et prendre pour devise : *Slavus sum, nihil slavici a me alienum puto* (Je suis Slave, rien de slave ne m'est étranger). Malheureusement, jusqu'ici la connaissance des langues slaves est tellement peu répandue que, lorsqu'on veut traiter une question d'un intérêt général, il faut se servir d'une langue étrangère. Tout Grec éclairé comprenait les quatre dialectes helléniques : l'ionien, le dorien, l'éolien et l'attique. Ainsi, tout Slave intelligent devra comprendre le tchèque, le polonais, le russe et l'illyrien. — Kollar se trompe ici. La différence entre les quatre langues slaves est bien plus considérable que n'étaient les nuances des dialectes grecs. Ce sont,

en réalité, quatre langues parfaitement indépendantes. — D'où vient, continue le poète, cette idée de réciprocité? Chez quel peuple est-elle née? Chez les Slovaques des Carpathes qui, n'ayant pour ainsi dire pas de littérature autonome, sont tout prêts à s'assimiler celle des peuples congénères. C'est ainsi que les pauvres, ayant peu à perdre, sont volontiers communistes. Ce sont les Slovaques qui les premiers ont étendu les bras pour embrasser tous les Slaves. Dans l'ouvrage du Slovaque Schafarik, *Histoire de la littérature slave*, ainsi que dans un grand miroir, les Slaves se sont pour la première fois contemplés comme une nation. Après les Slovaques et les Bohêmes sont venus les Russes, les Croates, les Polonais, les Serbes. Suit une longue liste de savants et d'historiens qui, chez les différents peuples, se sont faits les apôtres de la réciprocité. Il est à déplorer, ajoute Kollar, que le génie de la réciprocité n'ait pas inspiré les plus éminents poètes de notre époque, le Russe Pouchkine, le Serbe Miloutinovich, le Polonais Mickiewicz; les pieds sur le sol russe, serbe ou polonais, la tête planant dans l'éther slave, ils auraient pu être vus de toute la nation. Kollar ici se laisse égarer par l'abus du système;

d'après sa théorie, c'est lui, le poète panslave par excellence, qui devrait être le plus grand des poètes slaves; mais la valeur des œuvres d'art ne se mesure point à tel ou tel système. Mickiewicz et Pouchkine sont bien supérieurs à l'auteur de *la Fille de Slava*; ils avaient du génie. Là est tout le secret de leur gloire.

Après avoir flétri les Slaves qui se confinent dans un égoïsme national et dédaignent l'idée de la race, Kollar fait remarquer qu'ils se divisent en deux groupes différents : ceux qui ont une patrie libre et indépendante; ceux qui vivent mélangés à d'autres peuples et à qui l'on conteste jusqu'au droit d'en avoir une. Pour ceux-là l'idée de la race est un dédommagement, une consolation, un refuge moral. Cela est vrai; mais en revanche les grands peuples n'ont pas besoin de cette consolation; la nation russe par exemple se suffit à elle-même; l'idée de la solidarité slave peut être pour elle à certains moments un instrument politique; elle ne répond point à une nécessité morale. Kollar exagère singulièrement la réalité des choses quand il compare la nation et la littérature slaves à un grand arbre partagé entre quatre grandes bran-

ches; chaque branche fleurit et produit des fruits particuliers; elle enlace les autres de ses rameaux ou de ses feuilles; aucune d'entre elles ne peut être détruite sans que l'arbre devienne malade ou soit déformé. Ici encore Kollar se trompe : la Bohême pourrait disparaître demain sans que la Russie se crût diminuée; je sais même des panslavistes russes qui font très bon marché de leurs frères tchèques, et qui seraient tout disposés à les abandonner à l'Allemagne, si elle voulait bien laisser le cabinet de Pétersbourg libre d'agir à son gré du côté de l'Asie Mineure ou de la Bulgarie.

Kollar est plus près de la réalité, plus loin des chimères, lorsqu'il exprime l'espérance de voir les littératures slaves se retremper dans le génie national et y puiser une nouvelle originalité. Les autres peuples, dit-il, vivent dans un pays restreint, sous un climat limité; les Slaves vivent sous tous les climats; ils représentent toutes les formes de la vie religieuse; donc l'inspiration littéraire devra être chez eux plus large et plus variée. Kollar a raison; il suffit pour partager ses idées d'avoir lu les *Sonnets de Crimée* de Mickiewicz, ou les *Echos russes* de Czelakovsky. Ce sont surtout les poètes tchè-

ques qui, depuis un demi-siècle, ont demandé leur inspiration aux divers pays slaves; ceux des autres pays sont restés plus nationaux ou plus cosmopolites.

Le poète, tout en gémissant sur l'abaissement de sa race, a une foi indomptable dans son avenir. Qu'on ne lui oppose pas le long sommeil, la longue sujétion des Slaves; qu'on n'aille pas dire qu'ils sont désormais incapables d'un grand effort. Pour les nations, la prescription n'existe pas; un peuple qui a dormi de longues années, qui a subi le joug des étrangers, qui est resté éloigné de la civilisation, a autant de droits au réveil, à la liberté, à la culture, que ceux qui pendant des siècles sont restés en possession de tous ces biens : les dons de Dieu sont inaliénables, et celui-là se trompe qui croit qu'il y a des peuples autorisés à confisquer pour toujours la liberté et le droit à la civilisation de leurs voisins et de leurs descendants.

Nous sommes, il est vrai, arrivés un peu en retard, mais, en revanche, nous sommes plus jeunes. Nous savons ce qu'ont fait les autres nations; mais ce que nous devons faire, les autres ne le savent pas; tel peuple attend plus ou moins pour arriver à la maturité; mais il finit par y arriver; la vie des nations ne passe pas brusquement de l'enfance à la jeunesse ou à l'âge adulte.

Ces idées, Kollar les a reprises et résumées d'une façon magistrale dans un des sonnets de son grand poème. Il s'exagère d'ailleurs les résultats de la solidarité littéraire des Slaves; elle accroîtra, dit-il, leur culture au point de la rendre *gigantesque* (*riesenhaft*). Grâce à elle, ils constitueront une grande nation qui saura se faire respecter de tous. Au point de vue économique, elle ouvrira un immense marché littéraire sur lequel les écrivains de tous les pays trouveront des débouchés pour leurs productions ; les langues se purifieront de tous les éléments étrangers. Au point de vue politique, tous les États qui renferment des sujets slaves retireront de la réciprocité des avantages extraordinaires; ces relations suffiront à toutes les ambitions, et aucun peuple ne rêvera d'être annexé à un autre. Chaque tribu slave restera chez elle, car elle trouvera chez elle tous les avantages qu'un peuple voisin pourrait lui offrir. Même avec des souverains non slaves (en Autriche, en Prusse, par exemple) les Slaves auront, si le prince est tolérant, plus de garanties et de sûreté pour l'autonomie et l'existence de leurs dialectes; une tribu ne courra point risque d'être assimilée ou absorbée comme elle le serait avec un souverain

parlant une langue slave (témoin le Russe, par exemple, qui s'efforce d'absorber le Polonais; Kollar ne le dit pas en propres termes, mais l'allusion est fort transparente). La réciprocité fera cesser les conflits et les jalousies des Slaves; aucune tribu ne voudra dominer les autres. Tout le monde reconnaîtra que chaque idiome a ses avantages et ses qualités.

Il y a, il est vrai, des obstacles à la mise en pratique de la réciprocité; les uns viennent des peuples étrangers, les autres des Slaves eux-mêmes. Chez la plupart des peuples européens règnent encore de graves préjugés contre les Slaves. — Kollar écrivait ceci il y a un demi-siècle, et ces préjugés, il faut bien le reconnaître, ne sont pas encore dissipés. — On en a peur; leur race constitue une sorte de spectre; autrefois on méprisait les Slaves parce que leur situation intérieure était misérable : aujourd'hui on les insulte parce qu'ils veulent changer cette situation. Il y a encore des peuples en Europe qui considèrent tout Slave comme un ennemi, tout livre écrit en slave comme un attentat contre la littérature de la nation dominante. — Dans ces peuples, il est facile de reconnaître les Allemands et les Magyars. — Les obstacles inté-

rieurs tiennent à l'indolence des Slaves eux-mêmes, à leur goût pour le particularisme, à leur attachement exagéré pour le dialecte local. Telles autrefois Athènes et Sparte se disputaient l'hégémonie du monde hellénique. Il y eut un jour cependant où elles se réunirent contre l'ennemi commun, et l'union leur donna la victoire.

Kollar examine ensuite les moyens de réaliser la réciprocité. Quelques-uns sembleront peut-être bien enfantins. Mais, à l'époque où le poète écrivait, les chemins de fer n'existaient pas, les relations de poste ou de librairie étaient des plus difficiles dans l'Europe orientale. Il fallait six mois pour recevoir à Prague ou à Pesth telle publication russe ou polonaise. Le poète propose donc d'instituer dans les grandes villes des librairies slaves pour faciliter le commerce des livres; il propose, en outre, d'établir des échanges réguliers entre les écrivains des diverses nations; il déclare pratiquer personnellement ce système d'échange, et indique le nom des savants slaves avec lesquels il est en relation. Tout cela nous paraît aujourd'hui bien inoffensif. Vers 1848, ces pratiques innocentes constituaient — en Hongrie surtout — des manœuvres pan-

slavistes au premier chef. L'auteur propose ensuite la fondation de chaires pour l'étude comparée des langues slaves. Dans ce temps-là, Paris, Berlin et Breslau avaient seuls des chaires de littérature slave; la Russie venait d'en créer quelques-unes, et les jeunes candidats qu'elle avait envoyés en Bohême et en Hongrie avaient été dénoncés comme des agents très dangereux. Kollar demande encore qu'on s'entende pour publier certains livres d'intérêt général, par exemple un Plutarque slave, une revue littéraire, rédigée dans les différentes langues slaves et où les nouveautés russes ou polonaises, tchèques ou illyriennes, seraient successivement analysées. Ce *pium desiderium* n'a jamais pu être réalisé. Toutes les fois qu'un recueil panslave a désiré être compris de tous les Slaves, il a dû paraître en allemand. C'est encore aujourd'hui en allemand que se publie l'*Archiv für slavische Philologie* [1]. Kollar émet des idées plus pratiques quand il réclame l'organisation de bibliothèques possédant tous les livres importants, la publica-

1. Le *Slovansky Sbornik* (*Revue slave*) de Prague n'a vécu que six ans. Les *Nouvelles slaves* publiées par la Société de bienfaisance de Saint-Pétersbourg sont aujourd'hui à ma connaissance le seul recueil panslave paraissant dans une langue slave. Il s'occupe surtout de questions politiques et religieuses.

tion de dictionnaires et de grammaires comparées. En revanche, il se fait beaucoup d'illusions sur les résultats que pourra produire la mise en pratique de ces idées. La réciprocité, dit-il en terminant, transformera les Slaves. Elle leur donnera une grande littérature nationale; elle fera tomber les barrières qui les séparent; elle fera disparaître l'indifférence qu'ils ont professée jusqu'ici les uns pour les autres :

> Une grave responsabilité pèse sur notre temps, sur notre peuple : il s'agit de décider des destinées d'un long avenir. Que le Polonais soit désormais non seulement un Polonais, mais un Slave polonais; le Russe, un Slave russe; le Tchèque, un Slave tchèque; le Serbe, un Slave serbe. Celui-là seul sera un grand écrivain slave qui aura pratiqué la réciprocité slave.

En somme, peu de ces desiderata se sont réalisés depuis un demi-siècle; les peuples slaves ont fait des progrès considérables; sans doute, ils se connaissent mieux aujourd'hui qu'autrefois, mais plus ils ont pris conscience de leur individualité nationale, plus ils ont redouté de se fondre dans le panslavisme, même littéraire, plus ils se sont rattachés à leurs traditions locales. A différentes reprises on leur a offert la

langue russe comme idiome international; ils veulent bien l'apprendre, mais en général ils se refusent à l'écrire. Si Kollar vivait aujourd'hui, il tiendrait probablement un autre langage; il n'en a pas moins contribué au progrès des petites littératures par l'impulsion que ses écrits ont donnée aux études slaves, par la foi qu'ils ont communiquée aux écrivains; mais c'est surtout par son poème *Slavy Dcera* (la Fille de Slava) qu'il a remué les esprits. Le moment est venu d'examiner cette œuvre étrange, l'une des plus curieuses assurément que notre siècle ait produites.

V

Voyons d'abord comment s'est formé le poème. Nous avons dit plus haut que Kollar, pendant son séjour à Iéna, occupait ses loisirs à écrire des sonnets où il chantait ses amours. De retour dans son pays, il publia, en 1821, chez un éditeur de Prague, un petit volume de poésies : *Basne*. Il comprenait soixante-dix sonnets, tour à tour élégiaques, amoureux et patriotiques. Il était précédé d'un prologue intitulé : *la Slave* (Slavjanka)

à ses frères et à ses sœurs; l'auteur interpellait vigoureusement ses compatriotes et gourmandait leur indolence :

> Laissez là les langues étrangères, parlez la vôtre. Il est glorieux pour les Slaves d'être appelés Slaves. Laissez les mœurs étrangères, défendez les vôtres; laissez les produits étrangers, recherchez les vôtres.... A nous aussi Dieu a donné l'intelligence et la force. Sachons les montrer.

Ce petit volume, aujourd'hui introuvable, fit peu de bruit lors de son apparition. Une seconde édition parut en 1824 à Bude, sous ce titre désormais célèbre : *Slavy Dcera*, la Fille de Slava ou la Fille de la Gloire. Ces mots demandent à être expliqués. Comme mythographe, Kollar croyait sans — bonnes raisons d'ailleurs — à l'existence d'une divinité absolument imaginaire, la déesse Slava, mère et protectrice des Slaves. Il jouait, en outre, sur le double sens du mot *Slava*, qui veut dire gloire. La fille de Slava, c'était l'inspiratrice première des sonnets idylliques, la fille du pasteur de Lobda, Wilhelmine Schmidt ou Mina. Cette fois, les contours d'un grand poème commençaient à se dessiner : l'ouvrage comprenait cent cinquante sonnets; il était divisé en trois chants : *la Sale*, *l'Elbe*, *le Danube*, et

précédé du fameux prologue dont nous avons cité plus haut quelques fragments. C'était une poésie toute nouvelle, et le retentissement en fut extraordinaire.

C'était, dit un critique tchèque, M. Zeleny, l'œuvre la plus hardie qui eût été publiée depuis la renaissance de notre littérature jusqu'à nos jours. Elle rassura les courages ébranlés. Il suffirait de ce prologue pour immortaliser le nom de Kollar, quand il n'aurait écrit que ces vers. Dans ces admirables distiques, d'une langue nerveuse et souple, Kollar, en évoquant les tragiques destinées des Slaves baltiques, faisait comprendre à ses compatriotes qu'un sort aussi cruel les attendait quelque jour. Il excitait leur amour-propre national en leur traçant un tableau enchanteur de cette race primitive, dévorée par l'impitoyable Allemagne.

Citons encore quelques fragments du *Prologue* :

Mon œil dans la Slavie cherche en vain les Slaves. Répondez, arbres, temples verdoyants, sous l'ombrage duquel ils brûlaient jadis des victimes en l'honneur des dieux. Où sont leurs princes, leurs villes? C'est pourtant eux qui les premiers ont éveillé la vie dans le nord. Les uns ont appris à la pauvre Europe l'usage de la voile et de la rame qui menaient les navigateurs vers d'opulents rivages. Les autres ont arraché le brillant métal des entrailles de la terre, plutôt pour honorer les dieux que pour enrichir les hommes. Ceux-ci ont enseigné au laboureur à fendre avec le soc le sein aride de la terre pour l'obliger à porter des épis d'or. Ceux-là ont planté le tilleul, arbre sacré des Slaves, près des routes pacifi-

ques, pour lui faire donner de l'ombre et du parfum. L'homme apprenait à ses fils à construire des villes, à faire le commerce; les femmes instruisaient leurs servantes à tisser la toile. Nation industrieuse, quels remerciements as-tu reçus pour tes services? Comme des frelons flairant le miel s'introduisent dans une ruche, et tuent la reine et les abeilles, ainsi de perfides voisins ont soumis les Slaves et leur ont jeté sur le col une lourde chaîne.

Ce n'étaient pas seulement les Slaves de la Baltique qui la portaient, cette lourde chaîne, c'étaient ceux de l'Autriche et de la Hongrie. L'allusion était trop transparente pour n'être pas comprise. Aussi, le succès de cette seconde édition fut considérable; en 1832, Kollar dut en donner une troisième. L'œuvre avait pris sa forme définitive. Elle était divisée en cinq chants : I. *La Sale*. II. *L'Elbe*, *le Rhin*, *la Vltava*[1]. III. *Le Danube*. IV. *Le Léthé*. V. *L'Achéron*. Le tout constituait un total de 600 sonnets. Dans les éditions ultérieures, le total des sonnets est monté à 643. C'est peut-être le plus grand poème en sonnets qui existe. L'inspiration de Kollar est bien personnelle et d'ailleurs, hélas! très inégale. Cependant, on peut deviner à quelles sources elle s'est parfois alimentée. Il a pratiqué Pétrarque et Dante : il a évidemment lu *Childe*

1. Nom slave de la Moldau.

Harold. Sa Mina rappelle tour à tour Laure ou Béatrice, et son pèlerin slave celui de Byron. Mais ce qui est bien à lui, ce qui le distingue de tous les poètes antérieurs et de tous ceux qui l'ont suivi, c'est : d'une part, l'intensité de son patriotisme panslave; de l'autre, la profondeur de l'érudition qu'il met au service de ce patriotisme. Suivant la mode des poèmes didactiques, *la Fille de Slava* est accompagnée d'un commentaire; il est deux fois long comme le poème et pourrait l'être plus encore. Bien des allusions qui étaient fort transparentes pour les contemporains du poète sont aujourd'hui complètement inintelligibles. Tel qu'il est, ce commentaire est fort instructif et constitue en quelque sorte un résumé de l'histoire des Slaves. D'ailleurs, le plus souvent, les sonnets sont absolument indépendants les uns des autres. Un exemple suffit à prouver combien les notes sont nécessaires. Le poète, dans le premier sonnet du premier chant, évoque l'ombre de Miliduch; depuis plus d'un quart de siècle je m'occupe de l'histoire des Slaves et j'avoue que je ne connaissais pas Miliduch. Le commentaire m'avertit que c'était un prince serbe ou sorabe qui périt vers 810 en combattant Charlemagne.

Le premier chant a été écrit en partie pendant le séjour de Kollar à Iéna; l'auteur y célèbre tour à tour son amour pour Mina, fille des Slaves, et les misères de sa race. Il raconte ses visites aux ruines des anciens châteaux, ses excursions à Lobda, il célèbre les charmes de Mina, beauté panslave qui réunit « le beau langage de la Polonaise, le charme de la Serbe, le chant et le cœur de la Slovaque, la majesté de la Russe, la hardiesse de la Tchèque »; il exalte les Allemands qui ont été justes pour ses compatriotes, comme Herder; il exprime l'espérance de voir un jour reconquis par les Slaves le pays que les Allemands leur ont enlevé. Il y a cinq siècles de cela; il n'importe, le patriotisme de Kollar ne doute de rien :

Pendant cinq siècles, la Sale a été muette; mais, par un merveilleux *effata*, mon appel lui a ouvert les lèvres. Quand vous lirez, jeunes gens, jeunes filles, l'éloge de la fille de Slava, la Sale parlera slave.

On pardonne tout aux poètes; mais ces illusions, Kollar les portait partout avec lui. Elles constituaient un dogme qu'il se croyait tenu de prêcher en tout lieu, à la maison, en Hongrie et même en voyage. Il raconte lui-même, dans son *Voyage en Italie*, un épisode caractéristique.

Pendant son séjour à Venise, il eut l'occasion de voir dans l'atelier d'un peintre une reproduction du tableau de Giorgione qui représente Calvin, Luther et son épouse Catherine de Bora : « Quel visage allemand *(Ein echt deutsches Gesicht)*! s'écrie une dame allemande en désignant le portrait de la célèbre religieuse. — Pardon, madame, réplique Kollar; je suis désolé de vous contredire, mais ce n'est point là une figure allemande, c'est une figure vraiment slave. Catherine Borska était Slave d'origine; ses parents Hukovice ou Haugwitz descendaient d'ancêtres slaves. » La dame, fort étonnée, traite la thèse de paradoxe et réclame des explications. Kollar lui apprend, avec raison d'ailleurs, le sens du mot *Bor* ou *Bora*, qui veut dire bois de sapin en slave. L'interlocutrice n'a rien à répliquer. Elle fait simplement remarquer au poète qu'il passe pour être grand ami des Slaves et grand ennemi des Allemands. « Je ne suis, répond Kollar, ennemi d'aucun peuple; j'estime beaucoup les Allemands; mais je ne puis louer les torts qu'ils ont faits à notre peuple. — Personne, reprend le mari de la dame, le professeur Hase, ne peut louer en effet l'oppression des Slaves et de leur langue; mais ce qui est fait est fait, et ces terri-

toires sont bien désormais à nous. » — Kollar réplique : « Le péché ne peut être remis que si on restitue l'objet enlevé ».

Au moment de quitter Iéna et les bords de la Sale, le poète exprimait les mêmes sentiments avec plus d'amertume encore :

Il ne m'était point doux de vivre ici : cependant, il m'est pénible de quitter ces lieux. Est-ce parce que j'ai pu m'y enivrer d'amour et fréquenter des gens très savants?

Non, c'est que j'ai pris la coutume de me quereller avec ces contrées perverses, de m'indigner contre elles, de leur demander compte des meurtres commis sur mes frères.

Ah! cette terre a bu le sang de mes frères, versé par la main cruelle de perfides assassins, un sang qui n'avait jamais péché.

Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les descendants de ces Caïns n'ont pas encore commencé à se repentir.

Ce premier chant est d'ailleurs au point de vue qui nous occupe assez insignifiant; il renferme des sonnets exquis; mais le caractère en est essentiellement idyllique, et ce que nous cherchons dans l'œuvre du poète, ce sont les idées panslavistes.

VI

Au début du second chant (*l'Elbe, le Rhin, la Vltava* ou *Moldau*), le poète s'embarque sur la Sale dans une barque fantastique. Il a pour guide et pour pilote Milek, dieu de l'Amour, une sorte de Cupidon slave, d'ailleurs sorti tout entier de son imagination. En descendant le fleuve, il évoque tour à tour les souvenirs de l'histoire nationale, l'ombre du comte Gero qui fit inviter les princes slaves à un festin pour les massacrer, celle de Henri II qui fit pendre deux Wendes du Brandebourg, parce qu'ils se refusaient à trahir leur nation, ou de Henri l'Oiseleur qui fit périr des milliers d'hommes : « pour quel péché? parce qu'il avait plu au Seigneur de les faire Slaves et non point Allemands ». Le commentaire cite tous les textes qui racontent ces abominations; il y joint des fragments d'historiens modernes, par exemple de Gebhard [1], qui, après avoir mentionné les persécutions des Slaves, ajoute en note : « On ne pouvait pas faire autrement; il fallait transformer les indigènes en

1. Historien allemand, né en 1735, mort en 1802. Il a écrit entre autres une *Geschichte aller wendisch-slawischen Staaten*.

Allemands ». « Ces paroles, ajoute Kollar, sont une injure pour un peuple tout entier et pour sa nationalité. »

J'ai pour principe d'être indulgent et de fermer les yeux, dira plus loin le poète.... Ma plume ne retrace que les torts qui font rougir et gronder le ciel et crier l'humanité.... Celui qui se refuse à me croire, qu'il vienne contempler lui-même les infamies commises sur notre peuple de colombes.

Peuple de colombes! le mot est resté célèbre, et Kollar lui-même s'est plu à le répéter. Son patriotisme exalté lui représente les anciens Slaves comme une race essentiellement bonne, douce, idyllique, ignorante du meurtre et du mensonge. La réalité est qu'ils furent surtout un peuple anarchique, incapable d'organisation politique et militaire. A force de méditer sur les ruines des antiques cités slaves, Stettin, Arkona, Lübeck, le poète finit par élaborer l'idée du panslavisme, c'est-à-dire par arriver à cette conviction que les divers peuples de sa race ne peuvent maintenir leur existence nationale qu'en s'appuyant les uns sur les autres. Le panslavisme dont il parle ici n'est pas absolument le même que celui dont nous avons tout à l'heure exposé les éléments purement littéraires. Il reste dans

le vague : la censure autrichienne, si ombrageuse, ne s'en est jamais alarmée. C'est que sans doute elle ne le trouvait pas dangereux.

Sonnet 56. — Si les ruines de la Slavie doivent être relevées par vos mains, postérité à venir, croyez-en l'expérience qui par mes lèvres vous donne ce conseil :

Fondez un État appelé d'un seul nom, solide, pour que les étrangers n'osent pas y toucher, fidèle à la concorde, pour que les étrangers ne le détruisent pas encore par un nouveau désastre.

Ayez beaucoup de membres, mais une seule tête, une tête née de votre corps, ne confondez jamais le blanc et le noir [1].

Ces errements nous ont perdus jusqu'ici; préservez-vous de nos fautes et faites une patrie solide et durable.

Après avoir visité l'Allemagne du Nord, le poète se dirige vers la Hollande; il veut aller déposer un bouquet de tulipes sur la tombe du grand pédagogue tchèque Komensky, qu'on appelle généralement Comenius, et qu'on attribue volontiers à l'Allemagne. Exilé à la suite de la contre-réformation, Komensky alla mourir à Amsterdam; le voyageur s'afflige en pensant que les restes de ce grand homme reposent dans une terre étrangère; il rêve de les rapporter en Bohême. « Tu te trompes, reprend Milek, il dort en terre slave; les Slaves ont régné ici sous

1. C'est-à-dire le Slave et l'étranger.

le nom de Vénètes belges et armoricains. » Heureusement que Kollar ne songe point à réclamer pour la Slavie future la Hollande et la Bretagne. Il remonte le Rhin sur un bateau à vapeur improvisé par Milek. Ce fleuve roule des eaux rouges et sanglantes : c'est depuis qu'il a reçu les cendres du martyr tchèque Jean Hus; à Constance, le bûcher brûle encore; ni les flots du Rhin ni ceux de l'Océan ne peuvent l'éteindre. Le poète a raison; le bûcher de Hus flambe encore aujourd'hui ; ce sont ses flammes qui ont éclairé les combats héroïques de Zizka, les débuts de la réforme et la résurrection politique et littéraire de la Bohême au XIXe siècle. Ce vaillant pays en est encore tout illuminé [1].

Dans l'Allemagne du Sud, le pèlerin salue en passant les villes qui réveillent des souvenirs de sa race, Wurzbourg, Bamberg, Bayreuth, où vécurent jadis des colonies slaves; Nuremberg, où l'empereur Charles promulgua la bulle d'or dans laquelle il engageait les princes allemands à apprendre la langue slave. Arrivé aux frontières de la Bohême, il s'écrie avec émotion :

1. Voir mes études sur *Jean Hus et les Hussites d'après des documents nouveaux* (*Nouvelles Études slaves*, 1880), et sur *Jean Zizka* (*Nouvelles Études slaves*, 2e série, 1886).

Comment te saluer, avec des larmes ou avec des chants, comme une mère ou comme une marâtre, terre pleine d'horreur et de honte, illustrée par la faveur des dieux comme par leur courroux?

Tes châteaux sont le repaire des hiboux et des reptiles, tes provinces sont la proie des non-Tchèques (des Allemands). Un lion vaillant figure dans tes armoiries, la mort et la misère se cachent sous tes vêtements.

Coulez, mes tristes larmes, dans la Vltava, et portez ce conseil aux enfants de Slava. Plus de ces discordes qui ont déjà creusé le tombeau de la patrie!...

La renaissance de la Bohême dans notre siècle est surtout due au patient labeur des humbles et des petits; ce sont des grammairiens, des journalistes, des faiseurs d'almanachs, des historiens, qui ont le mieux travaillé à l'œuvre nationale. Kollar constate avec sympathie ce pacifique mouvement des esprits qui devait amener à de si beaux résultats, et il donne aux Tchèques d'excellents conseils, qu'ils ont eu d'ailleurs la sagesse de suivre :

Que chacun travaille avec énergie dans le champ patriotique; les voies peuvent être différentes, seulement ayons tous une égale bonne volonté.... Souvent l'humble chaumière du pâtre peut faire plus pour la patrie que le camp où combattait Zizka.

Puis les rêves du poète l'emportent vers la Moravie, vers la Pologne, vers la Russie. Il

chante toutes les gloires de la Moravie, le partage de la Pologne, « agneau déchiré par trois aiglons », l'incendie de Moscou; il embrasse d'un coup d'œil tout l'ensemble des pays slaves, et il s'élève à des élans lyriques d'une incomparable beauté. Ici de longues citations sont absolument nécessaires.

Sonnet 138. — Slavie! Slavie! nom à la douce harmonie, aux amers souvenirs, nom cent fois déchiré en lambeaux pour être toujours ensuite plus vénéré.

De l'Oural au pied des Carpathes, des déserts où s'étend l'équateur jusqu'aux lieux où se couche le soleil, partout s'étale ton empire.

Tu as beaucoup souffert, mais tu as survécu à tous les attentats de tes ennemis, même à la triste ingratitude de tes propres enfants.

Ainsi, tandis que d'autres bâtissaient aisément dans une terre molle, tu as établi ton trône sur les ruines entassées par des siècles.

Sonnet 139. — De l'Athos au Triglav [1], à la Poméranie, des champs de la Silésie à ceux de Kosovo, de Constantinople à Pétersbourg, du lac Ladoga jusqu'à Astrakhan;

Du pays des Cosaques à celui des Ragusains, du lac Balaton à la Baltique et à Azov, de Prague jusqu'à Kiev et à Moscou, du Kamtchatka jusqu'au Japon;

Au pied de l'Oural ou des Carpathes, sur la Save, sur toutes les montagnes, dans toutes les vallées, partout où s'entend la langue slave,

Exultez, frères, et vous et moi embrassons-nous tous ensemble; c'est là qu'est votre patrie, c'est là la Panslavie.

1. Ou Terglou, montagne de l'Illyrie.

Sonnet 140. — Nous avons tout, croyez-moi, chers compatriotes, chers amis, tout ce qui peut nous mettre parmi les grands peuples, les peuples adultes de l'humanité.

La terre et la mer s'étendent sous nos pas; nous avons l'or, l'argent, des mains habiles, un langage et des chants joyeux : il ne nous manque que la concorde et la culture.

Donnez-nous-les, donnez-nous l'esprit panslave, et vous allez voir un peuple tel qu'il n'y en eut jamais dans le passé.

Entre les Grecs et les Bretons, notre nom brillera sous la voûte étoilée du ciel.

Sonnet 141. — Slaves, peuple à l'esprit anarchique, qui vivez dans la lutte et les déchirements, allez demander des leçons d'union aux charbons ardents.

Tant qu'ils sont groupés dans un unique monceau, ils brûlent et chauffent; mais le charbon s'éteint solitaire, quand il est séparé de son compagnon.

Faites cette joie à votre mère la Slavie, Russes, Serbes, Tchèques, Polonais, vivez en bon accord.

Alors, ni la guerre mangeuse d'hommes ni les perfides ennemis ne pourront vous entamer, et votre peuple sera bientôt le premier du monde.

Sonnet 142. — Pourquoi nos cœurs frissonneraient-ils? Pourquoi se plongeraient-ils dans le deuil? Parce que nous avons trouvé devant nous un désert qu'aucune charrue n'a encore déchiré?

Je ne veux pas d'une victoire qui tombe du ciel sans effort; je préfère la misère, le chaos, l'obscurité, pour faire jaillir la lumière là où régnait jadis le néant.

Sans doute, d'autres suivent un chemin plus aplani; nous nous traînons péniblement, lourdement derrière eux.

En revanche, nous sommes un peuple plus jeune; nous savons ce que les autres ont fait; mais personne ne peut encore deviner ce que nous serons un jour au livre de l'humanité.

On me pardonnera la longueur de ces citations; le critique qui étudie un poète anglais, italien, allemand, peut se contenter de renvoyer les lecteurs au texte original. Nous sommes trois ou quatre peut-être en dehors des pays slaves qui lisions couramment le tchèque, et dans les pays slaves mêmes, la Bohême exceptée, Kollar n'a peut-être pas cent lecteurs. Sa langue est difficile; l'érudition dont il fait parade épouvante et rebute. Dès 1832, au moment où paraissait la troisième édition de *Slavy Dcera*, son compatriote et son rival, le poète Czelakovsky, écrivait : « Kollar fait des vers en philologue et de la philologie en poète. Il serait à souhaiter qu'il abordât un autre genre, il reprendrait peut-être de la vigueur. Comme sonnetiste, il s'est épuisé. »

VII

Le troisième chant est consacré au Danube, à la Hongrie slave, à l'Illyrie, à la Serbie. Je laisse de côté les évocations historiques, qui n'auraient d'intérêt que si elles étaient accompagnées d'un long commentaire; c'est la partie didactique

du poème. Par bonheur, Kollar y entremêle des souvenirs d'amour, des élans patriotiques. Dans un rêve grandiose il esquisse la figure terrible et bizarre du géant qui, suivant lui, doit symboliser l'unité des Slaves.

Ah! si je pouvais, de toutes nos tribus slaves dispersées, or, argent, bronze, je ferais une seule statue.

Avec la Russie je fondrais la tête, les Polonais formeraient le tronc, les Tchèques les bras et les mains; des Serbes, des Wendes, des Lusaciens, des Croates, des Silésiens, des Slovaques, je ferais les vêtements et les armes.

Toute l'Europe s'inclinerait devant cette idole; car elle aurait la tête au-dessus des nuages et les pieds sur la terre.

Mais comment réaliser cet idéal avec un peuple aussi anarchique, aussi indolent que les Slaves? Le poète se désespère, il s'offre à tous les sacrifices :

Donnez-moi deux vies, mon cœur est prêt à les sacrifier pour la Slavie....

Sonnet 66. — Plus d'une fois, en vérité, il a semblé à ma pensée, à mon cœur endolori, que le ciel avait condamné tous les Slaves à l'éternel esclavage.

Il est chez nous si peu d'âmes indépendantes; elles sont si froides pour tout; elles s'attachent si volontiers aux choses étrangères, comme si elles manquaient de forces naturelles!

Mais ce qui m'afflige le plus, c'est que notre peuple,

dans cette misérable servitude, crucifie lui-même ses sauveurs.

Qui rendra compte de ceci devant Dieu? Est-ce nous? sont-ce ceux qui nous ont asservis?

Ce sonnet pourrait avoir pour épigraphe le vers d'Homère :

Le premier jour qui met un homme libre aux fers
Lui ravit la moitié de sa vertu première.

Kollar ne les a pas cités; mais il rappelle quelque part le mot d'Ésaïe : « Seigneur, tu as multiplié ce peuple, mais tu n'as point multiplié ses joies ». Et il prend des accents de prêtre et de prophète pour gourmander ses compatriotes :

Cent fois je vous l'ai dit, maintenant je vous le crie à vous, ô Slaves morcelés : Soyons un ensemble et non des fragments; soyons tout ou rien!

On vous appelle un peuple de colombes. Mais du moins les colombes aiment un colombier commun. C'est là la vertu que je vous souhaite.

Slaves, peuple fragmentaire! c'est l'union qui fait la force; mais le torrent se perd à diviser ses eaux.

Slaves, peuple à cent têtes! les sages ne connaissent pas de pire mort qu'une vie corrompue, vide et sombre.

Ces rêveries sont interrompues par une catastrophe inattendue : Mina est morte. Le deuil de l'amoureux se confond avec celui du patriote.

Sonnet 92. — Il y a trois jours tristes que depuis longtemps je célèbre chaque année silencieusement, avec larmes, avec jeûne : d'abord le jour de saint Vit, le 15 juin, célèbre par la chute de la Serbie.

Le second, c'est le 10 octobre, où je vole tout en pleurs vers la Montagne-Blanche, où succomba la Bohême; le troisième jour, c'est le 10 du même mois où, blessé, tombant de cheval, le noble Kosciusko cria : *Finis Poloniæ!*

A ces trois jours de deuil un quatrième s'est maintenant ajouté, celui où elle est partie au séjour des saints.

Wilhelmine Schmidt, devenue plus tard Mme Kollar, put lire pendant de longues années les vers où son mari l'avait divinisée de son vivant, où il la représente reçue dans le chœur des anges, intercédant, auprès du Seigneur, conseillant aux Slaves le dogme de la solidarité et consacrant son ancien fiancé prêtre de Slava. Le ménage en fut-il meilleur? On aimerait à le savoir. La mort présumée de la bien-aimée n'abattit point d'ailleurs le chantre de la Slavie. Il se compare lui-même à Jacob luttant avec l'ange, il s'écrie dans un noble transport : « Torturez-moi, brûlez-moi comme Jean Hus, seulement ne jetez pas mes cendres dans le Rhin; jetez-les dans le Danube, afin que les flots les entraînent chez les Serbes et chez les Russes et qu'elles fécondent la terre slave ». Malgré les obstacles, malgré les défaillances

qu'il rencontre autour de lui, il a une foi indomptable dans l'avenir de sa race, et il le prédit avec une hardiesse qui dut bien étonner les lecteurs d'alors et que les événements ont complètement justifiée :

SONNET 110. — Que serons-nous, Slaves, dans cent ans? Que sera toute l'Europe? La vie slave comme un déluge étendra partout son empire.

Cette langue, que les fausses idées des Allemands tenaient pour un idiome d'esclaves, elle retentira sous les voûtes des palais et dans la bouche même de ses adversaires.

Les sciences couleront alors par le canal slave; le costume, les mœurs, les chants de notre peuple, seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe.

Ah! si j'avais pu naître à cette époque du règne des Slaves, ou si du moins je pouvais sortir alors du tombeau!

Ces vers étaient écrits vers 1830. Est-il besoin de faire remarquer comme leurs prédictions se sont réalisées? Cette langue slave, qui semblait n'être alors qu'un jargon de paysans, elle a droit de cité aujourd'hui dans les cours de Pétersbourg, de Belgrade, de Sofia, de Cettinie, dans les parlements ou diètes de Prague, de Brunn, d'Agram, dans les universités de Russie, de Bohême, de Pologne et d'Illyrie. Elle sert d'organe à cette grande littérature pour laquelle

certains critiques réclament aujourd'hui le premier rang et qu'ils invitent à rajeunir le vieil Occident épuisé. Le russe est étudié avec ardeur à Berlin, à Paris, à Vienne, à Budapest. Les romans moscovites envahissent la librairie parisienne. Une revue de biologie slave était publiée pendant ces dernières années à Paris. Assurément Kollar, s'il revenait au monde, aurait lieu de se réjouir : et ce n'est pas un siècle qu'il a fallu pour produire ce miracle, cinquante ans ont suffi.

VIII

Dans le plan primitif, le poème ne se composait que de trois chants; la mort supposée de Mina donna à Kollar l'idée d'ajouter un enfer et un paradis. Les trois premiers chants portaient des noms de fleuves; par un amour peut-être exagéré de la symétrie il a nommé son paradis *le Léthé* et son enfer *l'Achéron*. Avec la meilleure imagination du monde, il n'aurait pas su trouver de fleuves dans l'enfer slave, dont nous savons fort peu de chose. Mina est remontée au ciel; ce n'est plus Milek, c'est elle qui va guider le

poète dans ces régions fantastiques, ou plutôt lui raconter les merveilles qu'on y voit. Avant d'arriver au paradis, les Slaves doivent traverser le Léthé et boire ses eaux. C'est pour oublier les torts que leur ont faits les Magyars et les Allemands. Le souvenir de ces misères suffirait à empoisonner la plus heureuse éternité.

Au haut des cieux règne une grande déesse, la mère Slava; elle est assise sur un trône d'or et appelle à elle tous ses enfants; elle a reçu Mina avec une complaisance particulière et l'a initiée aux mystères de son empire. Au-dessus de son trône plane l'ombre du tilleul, arbre sacré des Slaves; sur ses feuilles voltigent des abeilles. Ce sont les âmes des Slaves à venir, qui ne sont pas encore descendues sur la terre. Il est assez fastidieux d'énumérer la liste de tous les bienheureux que Kollar a placés dans son paradis; les uns ont un tercet, les autres un quatrain, les autres un sonnet, d'autres un simple vers. Le poète met l'un à côté de l'autre les antagonistes les plus acharnés, Kosciusko qui défendit la Pologne et Souvarov qui la conquit. En revanche il exclut, on ne sait trop pourquoi, l'héroïne polonaise, Émilie Plater, coupable d'avoir combattu, « sœur contre des frères,

Slave contre des Slaves, Polonaise contre des Russes ». Kosciusko et Souvarov en ont fait tout autant !

Le poète pouvant à son gré disposer du temps et de l'espace, les vivants ont aussi leur place au séjour des bienheureux; nous y rencontrons le grand-duc Constantin, l'empereur Nicolas et l'empereur François Ier d'Autriche. A quel titre? C'est qu'il a libéralement aidé à la publication d'un dictionnaire illyrien : moyen habile de désarmer la censure autrichienne. Un peu plus loin, en si noble compagnie, figure un Français, le philosophe Cousin; ce n'est pas pour avoir traduit Platon ou créé la doctrine éclectique, c'est pour avoir, étant ministre, fondé la chaire de langues slaves au Collège de France, occupée successivement par Mickiewicz, Cyprien Robert, Alexandre Chodzko et l'auteur de ces études. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de protester contre cette singulière apothéose. Des souverains asiatiques figurent non loin du philosophe parisien. Ce sont les empereurs de Chine et du Japon qui ont fait traduire un poème de Derjavine : *Hymne à Dieu*, dans leur langue natale et l'ont suspendu dans les temples de leurs capitales. La brochure sur la *Récipro-*

cité fait remarquer non sans amertume que les Allemands ne connaissent ni l'ode ni même le poète. Presque tous les écrivains slaves contemporains défilent dans une série de vers techniques qui rappellent les énumérations les plus fantastiques de *la Légende des siècles*. Quelques-uns, il est vrai, sont retenus au passage dans une sorte de purgatoire : ce sont ceux qui ont écrit dans un idiome étranger, le latin, le français, le hongrois, l'allemand. Avant d'entrer, ils sont condamnés à retraduire ces ouvrages bâtards dans leur langue maternelle. Tous ces bienheureux, vivants ou morts, y compris M. Cousin, se divertissent à entendre chanter les chants slaves, les *pesmas* serbes, les *doumas* de l'Ukraine, les *krakoviaks* polonais, en buvant du *kvas* et de l'*hydromel*. La description de cette vie idyllique est accompagnée de quelques épigrammes qui durent divertir les contemporains, mais dont le sel nous échappe aujourd'hui. D'ailleurs, ce panthéon est loin d'être complet; beaucoup de personnages y figurent qu'on ne s'attendait pas à y rencontrer; beaucoup y manquent au contraire dont la place y semblait toute marquée; ce chant est le plus faible du poème.

A dire vrai, le suivant n'est guère supérieur;

Voltaire, qui aimait les jeux de mots, eût probablement dit que l'enfer de Kollar ne valait pas le diable. Il n'en est pas moins curieux; le poète n'a guère pu inventer grand'chose de nouveau en fait de tourments : pleurs, gémissements, fumées, sifflements de serpents, mer de feu, prison perpétuelle, il évoque tout l'attirail des enfers précédents; seuls les damnés présentent un type inconnu jusqu'alors : tous sont des Slaves ou des ennemis de la race slave, des renégats qui se sont faits Turcs, ou Allemands, ou Grecs, des Magyars ou des Hellènes. Cet enfer est présidé par un prétendu Pluton slave, Mérot, dont l'existence est fort contestable au point de vue scientifique. Il a pour portier le Tchèque Milota, de Diedice, qui trahit Przemysl Ottokar à la bataille de Durrenkrut, en 1278. Presque tous les damnés demanderaient un long commentaire; il en est parmi eux qui vivent encore aujourd'hui, par exemple l'ancien dictateur Kossuth, l'homme d'État Pulszky, tous deux coupables d'avoir renoncé à leur origine slave pour embrasser la nationalité magyare. Certains sont là pour des péchés qui nous sembleraient bien véniels : tel, par exemple, ce Demidov coupable d'avoir prodigué l'argent aux pauvres de

Paris, alors qu'il oubliait ceux de son propre pays, les historiens allemands qui ont dit du mal des Slaves, saint Boniface, l'apôtre du VIIIe siècle, qui s'est permis d'écrire : *Sclavi... fœdissimum et deterrimum genus hominum.* (Les Slaves, race abominable et détestable.) Il est vrai que tous ces personnages ne sont pas dans l'enfer proprement dit, mais dans une sorte de purgatoire, d'où ils sortiront Dieu sait quand. Les mauvais princes, Ivan le Terrible, Auguste II de Pologne, le faux Dmitri, ont naturellement une place d'honneur dans le lieu des supplices. Napoléon Bonaparte, coupable de s'être attaqué à la sainte Moscou, est enfermé dans une prison de glace. Dans un arsenal étrange sont conservées les armes qui ont servi à commettre des crimes : parmi elles figure l'épée avec laquelle Heeckeren Dantes tua le poète Pouchkine. Le baron de Heeckeren a-t-il jamais su quelle flétrissure l'auteur de *Slavy Dcera* avait prétendu lui infliger? Mais les vers de Kollar sont bien faibles à côté de ceux dans lesquels Lermontov a stigmatisé ce gentilhomme étranger, venu en Russie pour y chercher fortune... et tuer Pouchkine.

« La volonté du destin l'avait jeté chez nous

pour y chercher le bien-être et les honneurs. Il raillait, il méprisait impudemment notre langue et nos mœurs. Il ne pouvait pas épargner notre gloire, il ne pouvait comprendre, dans cette minute sanglante, sur qui il osait lever la main [1]. »

Kollar dit tout simplement : « Pouchkine, m'écriai-je le cœur serré, la Slavie perd en toi sa gloire, la Russie le créateur d'une ère nouvelle! »

Dante dans son enfer ne s'est refusé aucune fantaisie bizarre, parfois même obscène; Kollar cherche à donner à quelques-uns des supplices qu'il invente une sorte de couleur locale et se plaît à tracer des tableaux où le comique le dispute à l'horreur. Ainsi, tel Magyar coupable d'avoir magyarisé les Slovaques est condamné au supplice du pal, et, planté sur le fatal poteau, continue à fumer gravement sa longue pipe. Tel autre a dit que, de toutes les viandes de la Hongrie, celle qu'il préfère est la chair des Slovaques. Les démons le coupent en morceaux et confectionnent avec la sienne un *gulyas* au paprika, mets favori des Slovaques [2]. Un jour-

1. Lermontov, *Sur la Mort de Pouchkine.*
2. Ragoût au poivre rouge.

naliste allemand hostile aux Tchèques est puni du supplice national de la *défénestration*. Le poète dépeint avec une sorte de volupté les culbutes qui lui brisent les os. Un empereur byzantin, tueur de Bulgares, se promène en tenant sa tête sous le bras comme saint Denis. Des Français sont menés à la guillotine. Ce sont des jacobins et des sans-culottes : quel crime ont-ils commis envers les Slaves? Serait-ce parce qu'ils ont fait périr Marie-Antoinette, descendante des rois de Bohème? Non. Ils ont détruit l'évangéliaire slave de Reims, sur lequel les rois de France prêtaient naguère le serment du sacre. Heureusement, Kollar se trompait : le très précieux manuscrit a été retrouvé; il existe toujours à Reims et l'empereur Nicolas en a fait faire à Paris, en 1852, une magnifique édition facsimilé qui aurait consolé le cœur de Kollar. S'il eût vécu plus longtemps, il eût, sans doute, amnistié les jacobins dans une édition ultérieure.

Il met même des slavistes dans l'enfer, des slavistes, c'est-à-dire des grammairiens, des historiens, des philologues, qui ont éclairci les origines des Slaves ou tracé les lois de leurs langues. Leur supplice est singulier : leur cœur est dans l'enfer, tandis que leur tête est dans le ciel.

Ce sont des hommes qui ont été de grands savants, mais qui sont restés indifférents à l'idée nationale. Ils ont été pour Slava non pas ce qu'est un amant pour sa maîtresse, mais ce qu'est un anatomiste pour un cadavre glacé. Ce type était fréquent alors et on en trouve aujourd'hui des échantillons. L'historien Palacky me disait un jour en parlant de l'un d'eux : « C'est ce que j'appelle *ein Hofslavist* (un slaviste de cour) ».

L'enfer de Kollar est moins peuplé que son paradis. Cela tient au caractère des Slaves. « C'est un peuple bon et pieux; il diffère de l'Allemand comme le chêne du tilleul. » Cette allusion aux arbres nationaux des deux races n'est peut-être pas très heureuse. Le chêne a plus de vigueur que le tilleul et plus de qualités utiles.

Après avoir décrit les différents supplices et énuméré leurs victimes, Mina s'élance sur une étoile qui l'emporte au ciel. Dans sa course aérienne, elle rencontre une bande de gens qui se battent contre les moulins à vent du panslavisme; à leur tête est un diplomate anglais, lord Paget, qui chevauche sur une rossinante, en costume de Don Quichotte; à côté de lui caracole, prisant du tabac, une vieille femme anglaise, une

baba, miss Pardoe, la Dulcinée de ce Breton. Derrière eux, sur des ânes, suit tout un escadron de Sanchos Panças rompant des lances contre des géants imaginaires. L'un d'eux semble être d'Augsbourg. C'était évidemment un rédacteur de la fameuse gazette. Lord Paget et miss Pardoe étaient de ces publicistes anglais qui avaient cru, comme on l'a fait chez nous, à toutes les inventions de la presse allemande ou hongroise sur le panslavisme et qui le confondaient avec la politique russe. Quant aux Sanchos Panças, il n'est pas en Europe un grand journal qui n'en ait fourni quelques-uns. Il est plus facile de se battre contre des mots que de rechercher les éléments souvent fort complexes des questions politiques. Il est plus aisé de s'élancer la lance au poing contre les ailes des moulins, que d'apprendre cinq ou six grammaires, autant de dictionnaires, et d'étudier l'histoire des peuples qui ne figurent pas dans les manuels élémentaires et qu'on ne connaît en général que par les récits de leurs ennemis.

La conclusion et la morale du poème se trouvent résumées dans le dernier sonnet. C'est une exhortation que Mina adresse aux peuples slaves :

O vous, frères, vous sœurs chéries qui vivez encore sur cette terre, prêtez-moi l'oreille, que je vous donne une courte leçon.

Défiez-vous de ces chemins aisés où le démon a tendu ses filets pour y prendre les âmes des traîtres dans ses pièges perfides.

Venez prendre ici exemple sur les bons et sur les méchants, apprenez d'eux à aimer votre nation.

Carpathes, faites retentir ce cri jusqu'à Montenegro; Monts des géants, répétez-le à l'Oural : L'enfer aux traîtres, le ciel aux Slaves fidèles!

Ces conseils ont été suivis; Kollar avant sa mort a pu voir ses compatriotes autrichiens réunis dans ce congrès slave de Prague, qui fut la première affirmation solennelle de leur réveil politique. Il n'y assistait pas, mais ses amis Schafarik et Palacky le présidaient. Il put mourir avec la conscience d'avoir joué un rôle glorieux dans cette résurrection d'une race qui est peut-être l'événement capital du XIXe siècle. Son œuvre est inégale; elle touche parfois au ridicule, elle atteint aussi au sublime. Avoir lancé par le monde des idées généreuses qui ont remué les masses, avoir su aux jours d'inspiration les buriner dans une langue admirable et sous une forme achevée, ce don n'a pas été fait à tous les poètes. Jean Kollar est de ceux qui l'ont eu. Ses chants, malgré leurs lacunes et

leurs défaillances, iront aux générations les plus reculées; tant qu'il y aura des Slaves dans le monde, ils se les transmettront avec reconnaissance, ils les répéteront avec émotion. Nous terminons en exprimant le vœu qu'il se trouve bientôt un éditeur pour nous donner une vie complète du poète et une édition savante de la *Fille de Slava.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. Les Slaves et la civilisation..... v
La formation de la nationalité russe..... 1
Les débuts de la littérature russe..... 57
La femme et la société russe au XVIe siècle..... 103
Les premières ambassades russes à l'étranger.. 145
La Bulgarie inconnue..... 187
Le peuple serbe..... 251
Jean Kollar et la poésie panslaviste au XIXe siècle..... 277

COULOMMIERS. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

1443 045